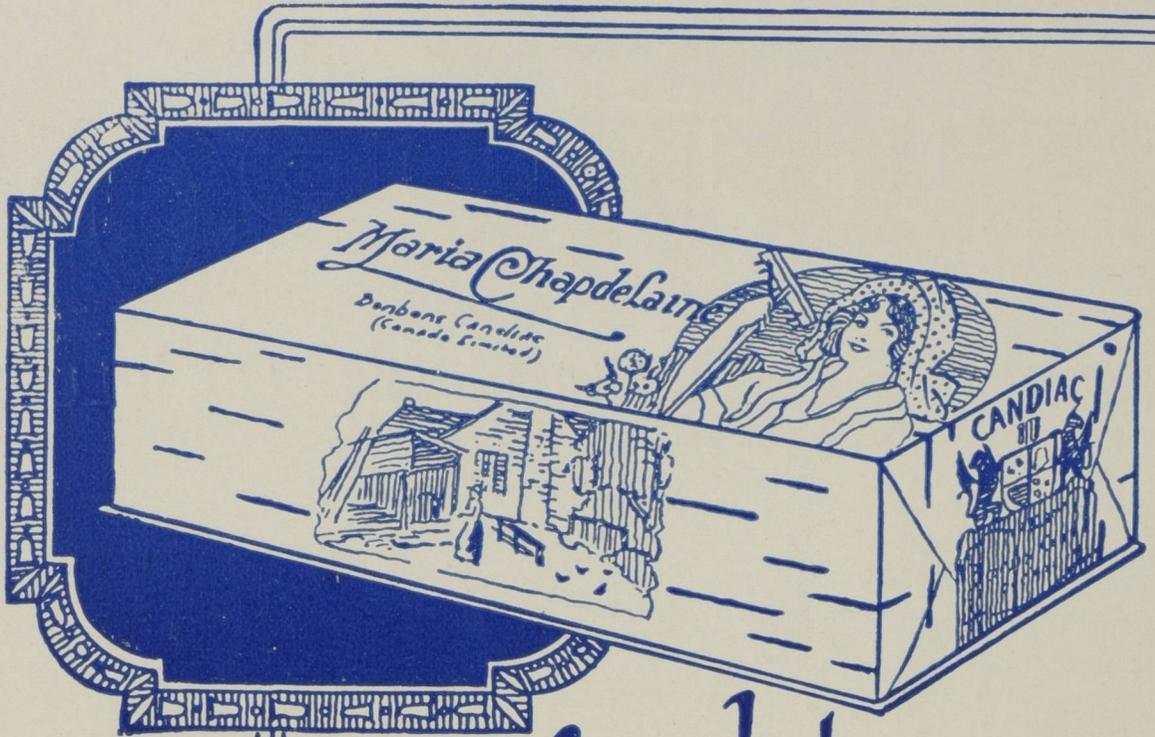


# LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



Vue prise en aéroplane du Manoir Richelieu, à la Malbaie, et du Saint-Laurent.



# Les Chocolats Maria Chapdelaine

Renommés pour leur qualité supérieure, tout comme leur nom signifie excellence littéraire.

Noix et fruits, nougats et fondants . . . tous dans une même boîte! Quelles friandises délicieuses, quel choix exquis!

Ces chocolats surfin sont en vente dans tous les établissements sérieux, - parce qu'ils sont supérieurs et possèdent un cachet d'originalité très marqué.

*Bonbons Candiac*  
- (Canada) Limitée -



# LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

## Le Terroir, Limitée

EUDORE CARON, Président

Bureau: 108, St-Joseph,

Téléphone 2-1229

### QUEBEC

Administration:

Melle F. DIONNE  
Secrétaire

M. GEORGES BELANGER  
Représentant Général  
à  
MONTREAL

5462, ESPLANADE  
Téléphone: CRESCENT 113

Rédaction:

ALPHONSE DESILETS

Rédacteur en chef

G.-E. MARQUIS

Gérant de la rédaction

EMILE BOITEAU, N.P.

Secrétaire de la rédaction

DAMASE POTVIN

HORACE PHILIPPON

#### PRIX D'ABONNEMENT:

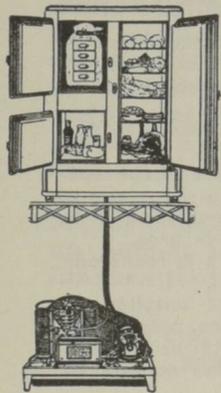
1 an: Canada \$3.00 — Etranger: \$4.00 — Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée et adressés à 108, rue St-Joseph, Québec.

#### COLLABORATION

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuille, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Gérant de la Rédaction: G.-E. MARQUIS, No 88, avenue Lockwell, Québec.

## Sommaire

	Pages
Nos guides historiques (Alphonse Desilets) . . . . .	9
D'un mois à l'autre (Damase Potvin) . . . . .	10
Nos poètes . . . . .	13
Un baptême de l'air (Jean Nédélère) . . . . .	15
En revenant d'un pèlerinage à l'école de rang (G.-E. Marquis) . . . . .	19
Le fleuve de la mort (Damase Potvin) . . . . .	21
Le vieux moulin (Alphonse Desilets) . . . . .	27
Québec et ses richesses (G.-E. Marquis) . . . . .	28
Chez nos membres (G.-E. Marquis) . . . . .	31
300,000 Francs par mois (roman par J. Drault) . . . . .	33



LE CHOIX DE PLUS DE

**7,500,00**

CLIENTS SATISFAITS

**Il n'y a qu'un seul**

### FRIGIDAIRE

Produit de General Motor

Vendu et installé  
par

**GOULET &  
BÉLANGER LTÉE**

8 DE LA COURONNE  
Tél.: 6101-6102



**POUR \$5.00  
COMPTANT**

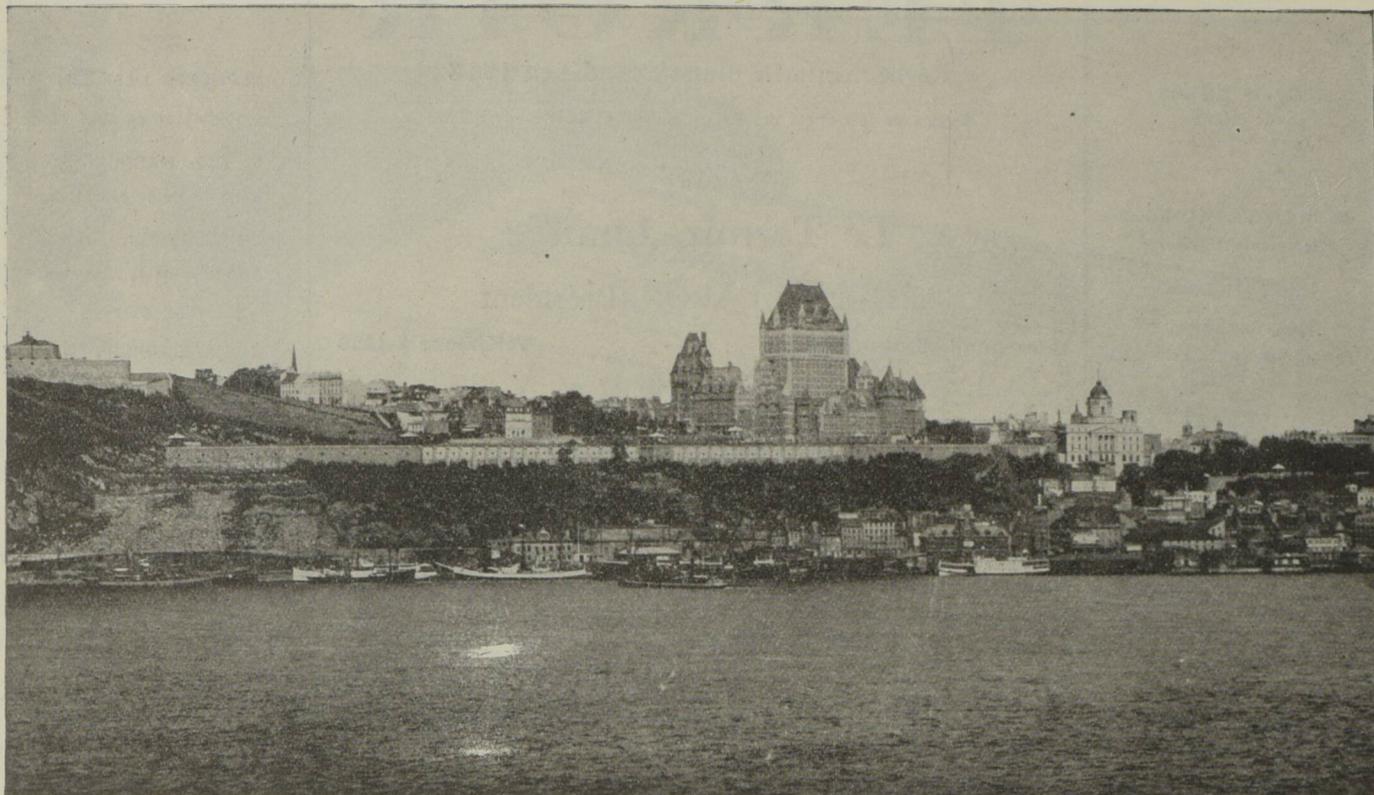
Nous vous livrons un  
Dactylographe  
**UNDERWOOD,  
REMINGTON  
ou ROYAL**  
Reconstruit à neuf  
avec une

**Garantie pour 5  
ans.**

*Ecrivez,  
téléphonez ou venez.*

## QUEBEC TYPEWRITER

**Exchange, Enr.**  
J.-E. VEZINA, prop.  
44, Côte de la Montagne  
Tél. 2-3551 - QUEBEC.



## QUÉBEC et SON DÉVELOPPEMENT

L'achat d'un terrain à bâtir, bien situé dans la ville de Québec, est un placement assuré et offre la plus grande chance de spéculation.

Depuis les trois dernières années, vingt-huit millions ont été dépensés dans la construction de bâtisses et d'industries.

Dix-sept millions ont été mis à la disposition du Port de Québec pour son amélioration par le gouvernement provincial.

Un montant de trois millions huit cent quatre-vingt-dix mille a été voté, en décembre dernier, par les contribuables pour l'amélioration du trafic et autres services de la ville.

Une Commission d'Urbanisme a été nommée par le Gouvernement Provincial qui s'occupe spécialement du progrès de la ville de Québec et surveille son agrandissement.

La ville de Québec possède des sites qui s'offrent avantageusement à toute personne à la recherche des centres d'expédition soit pour y installer des industries ou un commerce de gros.

Elle offre aussi le plus bel endroit possible de tout le Canada à tous ceux qui sont à la recherche d'un local pour se construire une résidence privée.

La ville de Québec possède plusieurs rues et boulevards où tous ses services sont installés, où des terrains vacants peuvent être acquis à des conditions exceptionnellement avantageuses, près de son plus grand parc d'amusements dans St-François d'Assise, quartier Limoilou, là où l'hôpital de St-François d'Assise, le plus perfectionné, a été construit et est ouvert actuellement à un grand nombre de patients qui reçoivent des traitements scientifiques.

Le plus beau site de ce quartier a été réservé et aménagé spécialement pour résidences privées.

On peut se procurer gratuitement une liste de lots à bâtir et de propriétés, les plus avantageusement situés, en vente à des prix d'occasion dans les différents quartiers de la ville.

Il suffit de remplir le coupon ci-dessous et le maller à l'adresse indiquée:

ADRESSEZ :

### LES IMMEUBLES DE QUÉBEC, ENREGISTRÉES

Apt 2, 108, RUE SAINT-JOSEPH

TELEPHONE 2-1229

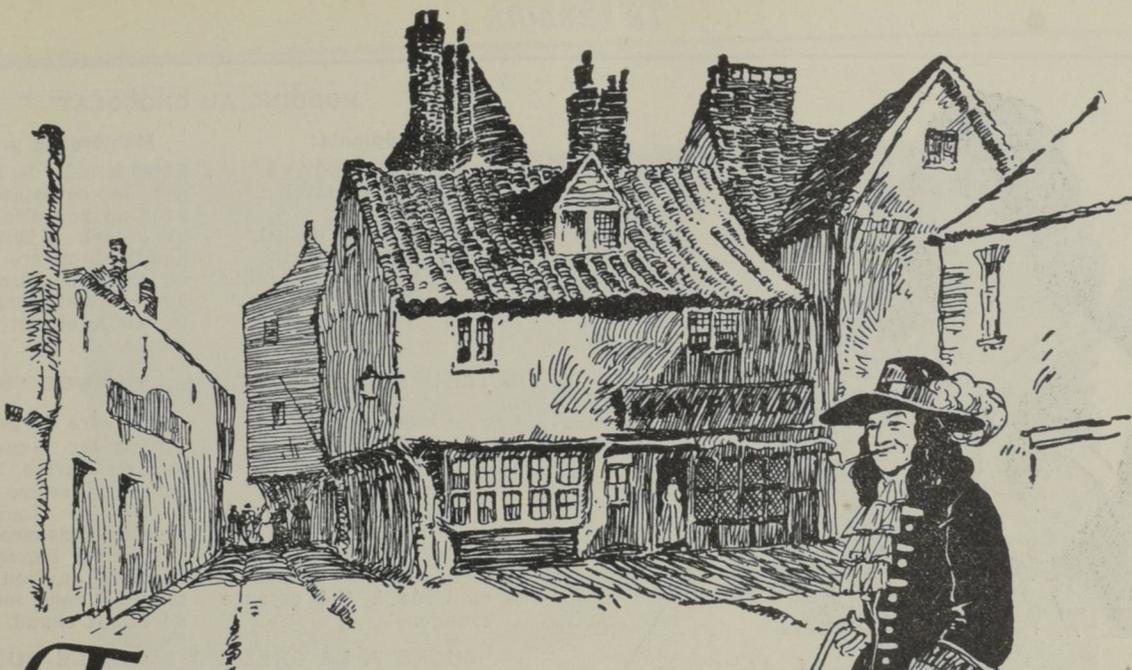
QUEBEC

Veillez m'envoyer gratuitement, sans aucune obligation de ma part, une liste de lots à bâtir et de propriétés offerts en vente à des prix d'occasion.

Nom.....

Adresse.....

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



# Traité suivant un Vieux Procédé Anglais

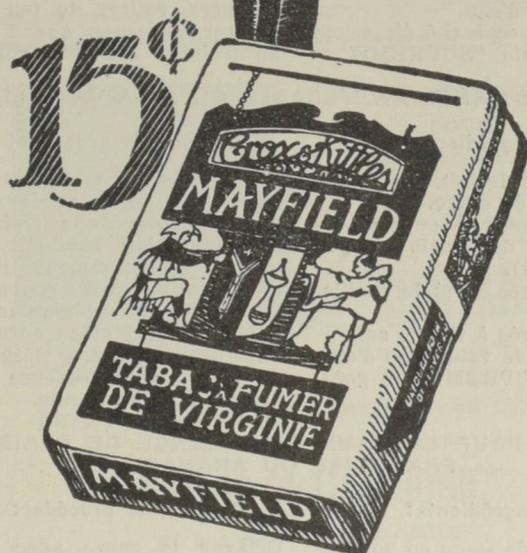
DEPUIS des siècles, la pipe jouit de la plus grande vogue en Angleterre, sans aucun doute à cause de la très fine qualité du tabac qu'il est possible d'avoir en ce pays. Vous pouvez maintenant vous procurer au Canada, au même prix que les tabacs ordinaires, le meilleur tabac de Virginie—traité suivant un procédé anglais—qui, dès la première bouffée, nous en avons la conviction, vous fera trouver en votre pipe la façon la plus satisfaisante et la plus délicieuse de jouir du tabac. Essayez un paquet de Mayfield et ensuite vous en fumerez toujours.

HACHE GROS POUR LA PIPE ET FIN POUR  
ROULER DES CIGARETTES

Les paquets contiennent des certificats échangeables  
contre des paquets de Cartes à Jouer.

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED  
QUEBEC

My6



# MAYFIELD

## Tabac à Fumer



## Recettes pour Mets délicieux

(Manière facile de les préparer)

### SIROP A L'ESSENCE D'ERABLE "SUPREME"

#### Ingrédients:

2 tasses de sucre granulé.  
1 tasse d'eau.  
½ cuillerée à thé d'essence d'érable "SUPREME".

#### Manière de procéder:

Faire bouillir l'eau, ajouter le sucre, retirer du feu et ajouter l'essence quand le sirop est à moitié refroidi.

### BLANC-MANGER A L'ERABLE OU A LA VANILLE

#### Ingrédients:

2 tasses de lait.  
½ tasse de sucre.  
3 cuillerées à soupe de féculé de maïs (cornstarch).  
1 cuillerée à thé de vanille.  
1 oeuf.  
¼ cuillerée à thé de sel.  
Essence de vanille ou d'érable "SUPREME" au goût.

#### Manière de procéder:

Faire dissoudre le cornstarch, le sucre et le sel dans un peu d'eau froide, ajouter le lait bouillant et remuer constamment jusqu'à consistance épaisse, ajouter l'oeuf légèrement battu et faire cuire encore quelques minutes. Retirer du feu, ajouter l'essence et verser dans un moule.

### CREME POUR GATEAUX A L'ESSENCE DE FRAISE, FRAMBOISE OU ANANAS

#### Ingrédients:

1 tasse de sucre en poudre.  
¼ de tasse de lait.  
1 cuillerée à thé de beurre.  
1 cuillerée à thé d'essence.

#### Manière de procéder:

Délayer le sucre avec le lait, ajouter le beurre et l'essence et étendre sur le gâteau.

### TARTES AUX POMMES A L'ERABLE OU A LA VANILLE "SUPREME"

#### Ingrédients:

2 pommes.  
1 tasse de sucre.  
4 cuillerées à table de beurre.  
2 cuillerées à table de farine.  
3 cuillerées à thé d'essence d'érable "SUPREME".

#### Manière de procéder:

Couvrir le fond d'une assiette profonde d'une bonne croûte à tarte. Peler, enlever le coeur et trancher les pommes. Saupoudrer de sucre et mêler l'essence d'érable "SUPREME" aux 3 cuillerées à thé d'eau et arroser les pommes, le sucre et le beurre. Saupoudrer de farine, recouvrir d'une couverture de pâte perforée et mettre au fourneau.

### PUDDING AU CHOCOLAT

#### Ingrédients:

2 tasses de lait.  
½ tasse de cornstarch.  
¼ tasse de sucre.  
¼ cuillerée à thé de sel.  
2 carrés de chocolat.  
1 cuillerée à thé de vanille "SUPREME".

#### Manière de procéder:

Faire bouillir le lait, mélanger le cornstarch délayé avec un peu d'eau, le sucre et le sel. Ajouter le lait bouillant, mettre le chocolat et laisser bouillir jusqu'à ce que ce soit épais. Ajouter la vanille et mettre dans un moule.

### GATEAU AU CITRON OU A L'ORANGE "SUPREME"

#### Ingrédients:

3 jaunes d'oeufs.  
¾ de tasse de sucre.  
3 blancs d'oeufs.  
¼ de cuillerée à thé de sel.  
½ tasse de fleur.  
¼ cuillerée à thé crème de tarte.  
½ cuillerée à thé essence orange.

#### Manière de procéder:

Battre les jaunes d'oeufs, mêler la farine, le sucre, le sel et la crème de tarte. Battre les blancs d'oeufs, ajouter l'essence et mêler aux autres ingrédients. Faire cuire environ cinquante minutes dans un four modérément chaud.

### SUCRE A LA CREME A L'ERABLE OU A LA VANILLE "SUPREME"

#### Ingrédients:

2 tasses cassonade brune.  
1 tasse de lait.  
2 cuillerées à thé de beurre.  
¼ tasse de noix hachées.  
1 cuillerée à thé d'essence.

#### Manière de procéder:

Mettre le sucre, le beurre et le lait dans une casserole. Brasser jusqu'au point d'ébullition. Laisser cuire sans remuer jusqu'à ce qu'il forme des boules dans l'eau froide. Laisser refroidir un peu, ajouter l'essence et brasser jusqu'à ce qu'il devienne en crème et verser dans un plat beurré.

### PUDDING A LA REINE

#### Ingrédients:

3 tasses de pain rassi.  
3 tasses de lait.  
3 oeufs.  
¾ tasse de sucre.  
1 cuillerée à thé d'essence de citron "SUPREME".

#### Manière de procéder:

Déposer le pain coupé dans un plat de granit, et jeter dessus le lait brassé avec les oeufs, le sucre et l'essence de citron. Mêler le tout et faire cuire au fourneau environ une heure. Servir avec crème et sirop à l'essence d'érable "SUPREME".

### PUDDING A LA VAPEUR

#### Ingrédients:

6 cuillerées à table de beurre.  
½ tasse de sucre.  
1 oeuf.  
1 tasse de lait.  
2½ tasses de farine.  
4 cuillerées à thé poudre à pâte.  
½ cuillerée à thé d'essence d'érable "SUPREME".  
¼ cuillerée à thé de sel.

#### Manière de procéder:

Défaire le beurre en crème, ajouter le sucre, l'oeuf battu puis le lait et la farine mêlée avec le sel et la poudre à pâte. Faire cuire environ 2 heures. Servir avec sauce à l'essence d'érable "SUPREME".

### SAUCE A L'ESSENCE D'ERABLE "SUPREME" (Servir avec pudding)

#### Ingrédients:

1 tasse d'eau.  
3 cuillerées à table de cornstarch.  
1 tasse de sucre.  
1 cuillerée à thé d'essence d'érable "SUPREME".

#### Manière de procéder:

Faire bouillir l'eau ea lui ajouter le sucre, le cornstarch délayé avec de l'eau froide. Laisser bouillir pendant environ 5 minutes et ajouter l'essence.

NOTA.—Les quantités pour essences dans nos recettes peuvent être augmentées au goût sans inconvénient, mais si vous en employez beaucoup plus que la quantité indiquée, la saveur désirée en sera diminuée.

Ces recettes sont fournies par la Compagnie des Essences "SUPREME" de QUEBEC.



Le capitaine John Nairne, 1er seigneur britannique de La Malbaie. L'un des deux grands tableaux de C. W. Jefferys, dans la galerie ouest du nouveau Manoir Richelieu.

## Les Tribulations d'un Propriétaire ?

Est-ce là ce que vous éprouvez ? —  
Eh bien, faites-vous une raison et  
mettez-y fin. Confiez-nous vos pro-  
priétés.

Entre nos mains, vos placements se-  
ront en sûreté et il y aura un bon  
rendement.

## SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION ET DE FIDUCIE

Exécutrice Testamentaire Fiduciaire

MONTREAL	QUEBEC
5 Est, rue St-Jacques	72, côte de la Montagne
Tél.: HArbour 4192	Tél.: 2-1139



Vous désirez un  
foyer  
harmonieux ?

Vous trouverez  
chez

**ROBITAILLE**

des sons tout doux!

**Nos fameux pianos feront vos délices**

L'incomparable gramophone

**"VICTOR ORTHOPHONIC"**

ou nos merveilleux RADIOS

**"DE FOREST CROSLEY"**

vous apporteront bonheur et gaieté.

VOYEZ nos glacières "KELVINATOR"  
productrices "du froid qui se maintient"!

*Robitaille*

320, rue St-Joseph

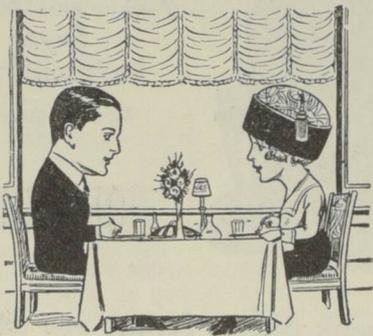
Tél.: 8167

QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McClure, O.D., 109 St-Jean, Québec



*Le Manoir Richelieu, vu d'un bateau, le 15 juin.*



## Restaurant BERTANI

*Cuisine Française et Italienne*

\* \*

REPAS A LA CARTE  
ET TABLE D'HOTE

\* \*

Spécialité: Service à Domicile

66, RUE ST-JEAN

QUEBEC

TELEPHONE: 2-3356



## Ouvriers, Commerçants, Etc.

### SOUVENEZ-VOUS

que le Gouvernement de la Province de  
Québec a mis à votre disposition

## DES ECOLES DU SOIR

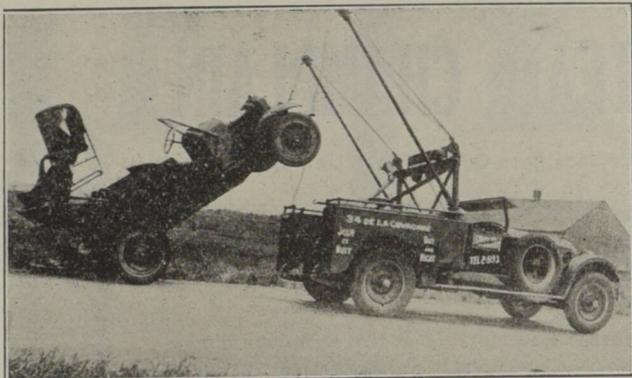
Afin de vous instruire et y puiser les  
principales notions des langues fran-  
çaise et anglaise, du calcul, de l'écri-  
ture et de la comptabilité.

M. l'abbé P. GOULET, Ptre, Directeur  
J. AHERN,

Secrétaire-Trésorier des Ecoles du Soir.

## CHEMIN STE-FOYE, QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



**Soignez votre auto comme vous-même!**

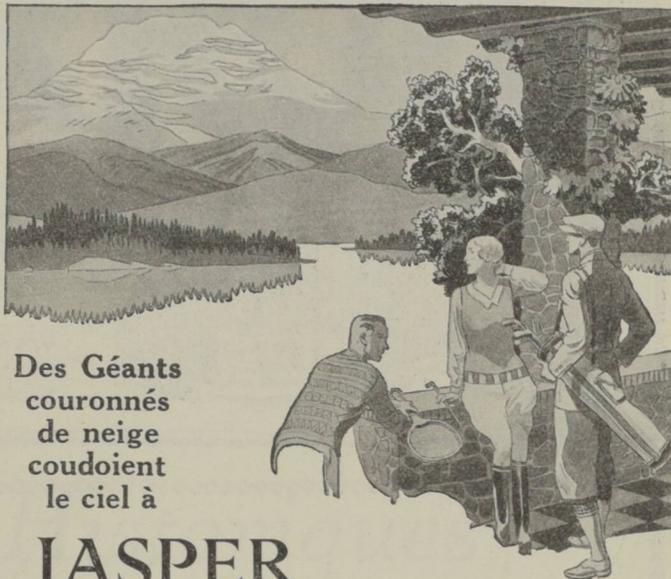
Adressez-vous à un garage de premier ordre où des mains expertes sauront remédier efficacement à toutes les déficiences sur votre char que vous retrouverez comme neuf. **PROFITEZ** de la présente saison pour nous confier vos réparations.

Service incomparable de remorquage

**GARAGE SAM HUOT**

"Où la satisfaction est assurée"

34, de la Couronne, - Tél. 3-0944  
QUEBEC



**Des Géants  
couronnés  
de neige  
coudoient  
le ciel à**

**JASPER**

**DANS LES ROCHEUSES CANADIENNES**

Cherchez de nouvelles aventures dans ce pays de montagnes abruptes... avec la Loge du Parc Jasper comme pied-à-terre. Rendez-vous à cheval ou en automobile jusqu'au Glacier de l'Ange sur le Mont Edith Cavell. Visitez les cavernes profondes du Canyon Maligne, admirez la grandeur de la merveilleuse chaîne de montagnes Ramparts, les eaux azurées des lacs des Pyramides, et la majesté de la Montagne Pyramide, couronnée de neige.

Jouez au golf et livrez-vous au tennis sur les plus beaux terrains des Rocheuses Canadiennes.

Escaladez les montagnes avoisinantes, entre les repas, ou poursuivez de longues randonnées en compagnie des guides suisses jusque sur le sommet des plus hauts pics; joignez-vous aux expéditions organisées au Mont Robson et aux champs de glace de la Colombie.

Ou reposez-vous et jouissez de tout le confort que vous offre votre villa de bois rond; faites une partie de bridge, ou allez jouir de la musique et de la danse à la Loge Centrale — canotez sur le Lac Beauvert — mêlez-vous à cette délicieuse atmosphère sociale composée de visiteurs de toutes les parties du monde.

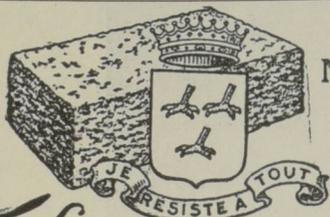
*Semaine spéciale de Golf à Jasper, du 7 au 14 septembre.*

Pour de plus amples détails et réserves de places à la Loge du Parc Jasper consultez le bureau le plus rapproché.

**CANADIEN NATIONAL**

*Le plus grand Chemin de Fer de l'Amérique.*

Une  
Brique  
de Tuf.



12  
Nuances  
diffé-  
rentes.

*La Frontenac*

Nos briques sont fabriquées de tuf pur contenant en même temps les éléments chimiques qui, en se décomposant par la cuisson, leur donnent ces tons riches et veloutés.

**Brique Rustique — Brique Commune  
Terra Cotta**

Cotations et échantillons Gratis sur Demande

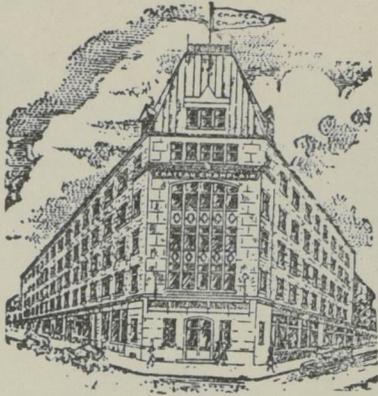
**BRIQUE FRONTENAC, LIMITÉE**

140, rue St-Jean, QUEBEC

TEL. 2-0980

P.-A. GALARNEAU, - - Gérant-Général

**Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec**

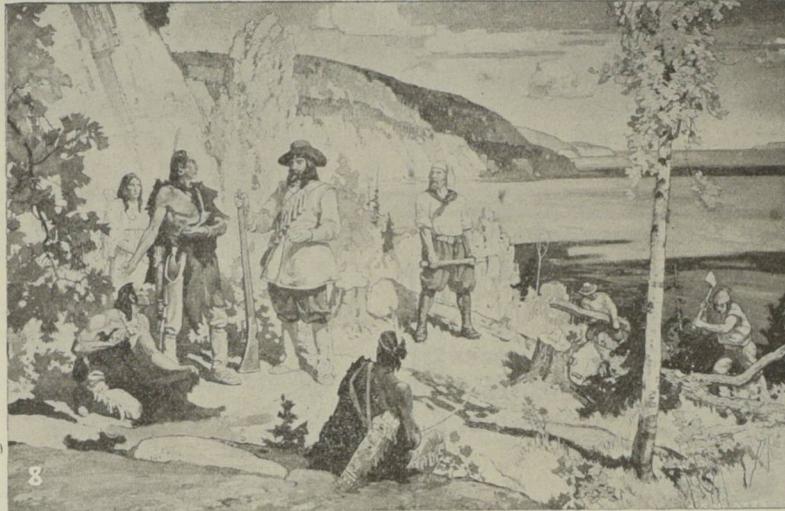


## CHATEAU CHAMPLAIN

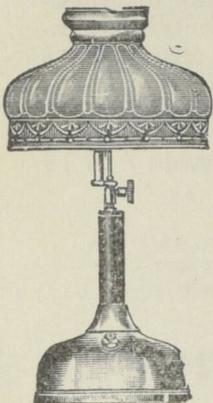
En face gare C.P.R. (Gare Union)

ABSOLUMENT MODERNE ET ENTIEREMENT A L'EPREUVE DU FEU  
CUISINE EXCELLENTE

Nos Spécialités: Banquets de noces, Réunions d'hommes d'affaires.—Charcuteries et pâtisseries françaises livrées à domicile.



*Le sieur de Comporté, premier seigneur français de La Malbaie.*

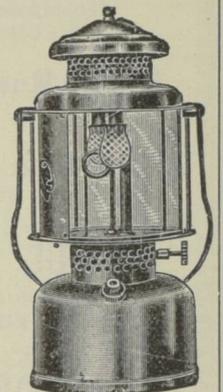


Organisez votre campement "à la Coleman"!

LA LAMPE ET LE FANAL COLEMAN signifieront pour vous: minimum de tracas et maximum de satisfaction dans vos excursions de pêche ou à la campagne. VOUS FAUT-IL DES ARTICLES DE SPORT? Nous les avons à des prix intéressants et pouvons vous équiper au grand complet pour la prochaine saison.

**SAMSON & FILION, Ltée**

343 - 345, rue St-Paul - - - - - QUEBEC



Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

# LE TERROIR

## REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIÉTÉ des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUÉBEC

Vol. XI      Septembre      — BUREAU : 108, rue St-Joseph, QUÉBEC —      No 4

### Nos Guides Historiques

*La saison touristique touche bientôt à sa fin. Québec et toute la province ont vu passer un nombre toujours croissant de visiteurs venus d'Europe, des Etats-Unis et d'ailleurs. Le perfectionnement de nos routes nationales, et celui de notre système d'hôtelleries, ont été pour beaucoup dans cette recrudescence de promeneurs compatriotes et étrangers.*

*Mais nous avons recueilli, en plusieurs circonstances, cet été, des témoignages qui nous confirment le bien fondé de l'institution de Guides Historiques officiels à Québec d'abord et par suite à Montréal.*

*En effet, nombre d'Américains et d'Européens instruits sont revenus au pays de Québec, pour la seconde ou la troisième fois, afin d'y compléter des observations et une étude commencées précédemment sous la direction de notre corps de Guides Historiques. Il en résulte plus d'attaches sérieuses et un intérêt plus suivi pour notre commerce, nos industries, nos ressources naturelles, notre système éducationnel, nos sites enchanteurs et notre histoire nationale écrite dans le bronze et dans la pierre. On nous connaît mieux et nous estimant davantage, on tient à établir avec nous des relations d'affaires et d'amitié qui sont profitables à tout le monde. Nos magasins, nos hôtels, nos cultivateurs et nos fermières, notre Trésor provincial même, en bénéficient largement.*

*Les Guides Historiques de Québec ont fait valoir l'excellente politique du Gouvernement Provincial à l'endroit de la Voirie presque parfaite dont nous jouissons maintenant. Aussi cette institution, quoique jeune encore, a-t-elle bien mérité d'être reconnue comme indispensable et recommandable pour les services rendus aux visiteurs comme à la cité et à la province.*

*Des cours de guides seront donnés cet hiver, sous l'habile direction du Colonel G.-E. Marquis, par les professeurs de la Société des Arts, Sciences et Lettres, afin de perfectionner si possible les connaissances de nos "mentors" et d'en accroître le nombre en raison de l'augmentation si considérable des visiteurs qui nous viennent chaque année et nous promettent de revenir.*

ALPHONSE DESILETS.

## D'UN MOIS A L'AUTRE

*Les centenaires de nos belles paroisses du district de Québec : Saint-Louis de Kamouraska, Saint-Michel de Bellechasse, Saint-Laurent de l'Île d'Orléans. Autre anniversaire d'un événement historique.*

par DAMASE POTVIN

Notre district de Québec a une couronne de vieilles et belles paroisses dont nous avons le droit d'être fiers et l'on tient à cocur, quand l'occasion s'en présente, de célébrer l'anniversaire de la fondation canonique de ces "cellules" de la nation que sont nos paroisses.

Au cours des mois de juillet et d'août, plusieurs imposantes manifestations de cette nature ont eu lieu dans le district de Québec. Il est vrai que les belles fêtes que l'on a organisées à cette occasion ont été quelque peu gâtées par la pluie mais elles n'en ont pas été moins brillantes. Elles ont laissé dans l'esprit de ceux qui y participèrent un souvenir durable. Espérons que l'exemple que l'on a donné sera suivi, chaque année maintenant, par d'autres et que l'on nous donnera ainsi l'occasion d'apprendre l'histoire de toutes nos paroisses qui forme, en définitive, celle de tout notre Canada français.

Au cours des deux derniers mois l'on a donc célébré les centenaires et bi-centenaires de Saint-Louis de Kamouraska, de Saint-Michel de Bellechasse et de Saint-Laurent de l'Île d'Orléans. Et l'on vient de fêter celui de Saint-Jean de l'Île.

\* \* \* \*

Saint-Louis de Kamouraska a écrit en juillet, une belle page de son histoire, une histoire déjà vieille de plus de deux siècles puisque l'on a célébré le 215<sup>ème</sup> anniversaire de l'érection canonique de cette jolie paroisse de la rive sud du fleuve. Ces pages de l'histoire de Kamouraska cependant n'ont pas toujours été aussi belles que celle que l'on vient de tourner hier. On se souvient d'une nuit tourmentée par les vents du large, — celle du 12 février 1914. — pendant laquelle le feu consumait avec une partie du village l'église qui pour être vieille de souvenirs et de traditions n'en portait pas moins gaillardement alors sa 122<sup>ème</sup> année d'existence. La plaie fut cruelle au coeur des paroissiens mais elle se cicatrisa vite car trois ans après Saint-Louis de Kamouraska saluait son nouveau temple et il ne paraissait à peu près plus rien de l'épreuve de 1914.

Le village de Kamouraska est assurément l'un des plus coquets de cette partie de la rive sud du fleuve Saint-Laurent, formé de sa double rangée de villas et de chatelets qui s'échelonnent le long des Caps Mouraskas. Car à l'aurore de cette paroisse l'on appelait l'endroit Caps Mouraskas ce qui signifie "Là où le foin est long". Et, de fait, sur les grèves, à l'entrée de la rivière, les canots voguent longtemps sur une mer où domine la tête hautaine de herbes follettes et du foin de mer.

Les habitants de cette paroisse, s'ils aiment les beaux spectacles de la nature, sont servis à souhait.

Du haut des caps, le fleuve leur sourit au loin; puis ce sont de jolis îlots semés à la diable le long de la côte. Un peu plus loin, c'est l'échancrure des Laurentides.

Bien avant 1674, année de l'érection civile de la paroisse, les eaux des Caps Mouraskas furent sillonnées par les embarcations françaises qui silencieusement côtoyaient les Îles aux Grenouilles et aux Patins, l'Île Brûlée, la Grosse-Île et se dirigeaient vers l'ouest à l'entrée de la "P'tite-Rivière". Ceux qui montaient ces navires ne furent pas lents à gagner ces belles plages et à s'y établir. Ils formèrent bientôt un pittoresque petit village au milieu duquel s'éleva vite une chapelle.

C'est en 1709 que date la construction de la première église de Saint-Louis de la Durantaye dit Kamouraska, nom de son bienfaiteur le sieur Olivier-Morel de la Durantaye, premier seigneur de cette partie de la rive sud du fleuve Saint-Laurent. On en construisit une autre, une vingtaine d'années plus tard. Enfin, en 1791, l'église de la Durantaye fut remplacée par une troisième qui fut construite à un mille à l'ouest de l'emplacement des deux premières. C'est cette église qui fut détruite en 1914 par le feu.

\* \* \* \*

Saint-Michel de Bellechasse, l'une des plus jolies et des plus anciennes paroisses du district de Québec, très aimablement située tout au bord du Saint-Laurent, a célébré par de très belles fêtes au commencement d'août le 250<sup>ème</sup> anniversaire de son érection canonique en même temps que le 50<sup>ème</sup> anniversaire de la fondation de son sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes. L'âge vénérable de cette paroisse indique qu'elle fut l'une de celles dont les fondateurs et les premiers habitants eurent à lutter ferme contre les traîtrises de la forêt vierge et, en particulier, contre les indiens ennemis de la colonie.

Aussi, les débuts de la paroisse de Saint-Michel de la Durantaye, érigée le 30 octobre 1678 par Mgr de Laval, furent difficiles. Les premiers colons eurent à lutter contre toutes sortes d'embûches, contre les Iroquois d'abord puis contre les Anglais.

La seigneurie de la Durantaye avait été concédée au sieur Olivier Morel de la Durantaye qui vécut de 1640 à 1716. Elle avait été concédée par l'intendant Jean Talon pour récompenser le sieur de la Durantaye des nombreux services qu'il avait rendus à son pays. Une partie de cette seigneurie forme aujourd'hui les paroisses de Saint-Michel, de Saint-Vallier, de Saint-Raphael et de Saint-Gabriel.

Le premier curé de la paroisse de Saint-Michel fut l'abbé Thomas Morel, du séminaire de Québec. C'est en 1712 que l'on commença la construction de la pre-

mière église qui était en pierre. En 1709, fut signée une ordonnance de l'intendant Talon ordonnant aux paroissiens la construction d'un presbytère. Pour diverses raisons cette construction ne fut terminée qu'en 1739. C'est le presbytère actuel qui est l'un des plus anciens de la province. Lors de la session du Canada, Saint-Michel comptait 900 âmes.

C'est sous le règne de l'abbé Pierre Chaufour, de 1747 à 1750, qu'arriva cette "affaire des excommuniés". On sait qu'en 1775, les Américains voulurent secouer le joug de l'Angleterre et gagner à leur cause les Canadiens français. Mais ceux-ci avaient reçu des autorités religieuses le conseil et même l'ordre de rester fidèles à l'Angleterre. Mgr Briand se vit dans la triste nécessité d'excommunier quelques Canadiens français de Saint-Michel qui se déclarèrent en guerre ouverte contre les autorités religieuses et civiles. Ils étaient cinq. Leurs corps furent inhumés en haut d'un lot de terre du troisième rang de la paroisse.

La première église de Saint-Michel brûla en 1806. On en reconstruisit une autre qui fut aussi incendiée en 1872 et qui contenait de très riches tableaux. L'église actuelle date de 1875.

\* \* \* \*

Saint-Laurent de l'Île d'Orléans, enfin, a rappelé, aussi en août, le 250<sup>ème</sup> anniversaire de son érection canonique.

Saint-Laurent est l'une des six paroisses de l'Île d'Orléans, la première du côté sud après avoir quitté le Bout-de-l'Île. Un historien l'a dit, Saint-Laurent "est l'une des plus jolies et des plus pittoresques paroisses de Québec".

Cette paroisse s'appelait, autrefois, Saint-Paul. Quand François Berthelot acquit la seigneurie de l'Île d'Orléans sous le titre de comté de Saint-Laurent, le nouveau seigneur voulut que cette paroisse prît le nom de son comté. Il obtint de l'évêque de Québec ce changement de nom. Avant que Saint-Laurent fut érigée canoniquement, — 1679, — elle était visitée par des missionnaires ambulants. La première chapelle qui y fut construite en 1675 par Charles Pouliot, aux frais de Monseigneur de Laval, était située dans l'Anse de l'Arbre Sec. C'est en 1697 que M. Berthelot fit don à la fabrique du terrain où s'élève actuellement l'église et le presbytère.

Une première église en pierre tomba sous le pic des démolisseurs quand fut achevée en 1851 l'église actuelle qui est située dans l'Anse du Moulin, tout au bord de l'eau du fleuve dans laquelle elle se mire avec coquetterie quand la marée est haute.

Près de l'église actuelle l'on voit une plaque commémorative placée là par la Commission des Souvenirs Historiques. L'inscription rappelle qu'en 1759 le général Wolfe débarqua à Saint-Laurent et y établit ses quartiers généraux après avoir lancé une proclamation invitant tous les gens de l'Île à ne pas prendre les armes contre les Anglais. Les insulaires, au contraire, s'armèrent contre eux. Mais mal leur en prit. Les envahisseurs promènèrent sur toute l'Île la torche incendiaire. Seuls l'église et le presbytère de Saint-Laurent, devenus la résidence des officiers, restèrent debout.

On prétend avec raison que Saint-Laurent est, de nos jours, la paroisse la plus intellectuelle de l'Île. En effet, cette petite paroisse dont la population est à

peine de 700 âmes a toute une couronne de prêtres et d'éminents professionnels. En 1909, l'on comptait vingt-deux prêtres vivants, tous natifs de Saint-Laurent. Cinq d'entre eux avaient alors été jugés dignes d'orner leur soutane du violet des prélats et des chanoines.

\* \* \* \*

Il y a quatre-vingt-dix ans, un événement miraculeux se déroulait sur le fleuve Saint-Laurent, en face de la paroisse de Trois-Pistoles. Le 24 décembre 1839, la population du village aperçut, au petit matin, les grands champs de glace qui reposaient au bord du rivage littéralement couverts de loups marins. C'était une aubaine exceptionnelle car alors le loup marin rapportait beaucoup par son huile et par sa peau. Bien entendu, la population mâle entière ne fut pas lente à organiser une chasse en règle. Une couple de cents hommes se ruèrent sur les glaces armés de fusils et de massues et, pendant plusieurs heures, ce fut un véritable massacre de ces amphibis. On transportait à pleins traîneaux les cadavres sur le rivage où ceux qui y étaient restés les dépêçaient.

Mais voilà que tout à coup le champ de glace, sous l'influence de la marée, se détache brusquement du rivage. Un vent violent qui s'élève soudain le pousse au large. Aucun des hommes qui s'y trouvaient ne put échapper.

Ce fut, on le conçoit, sur la glace et sur le rivage où toute la population féminine était massée, une immense clameur de consternation. Le curé vint en surplus et avec son étole et, tout le monde agenouillé sur les grèves, ce furent des prières sans fin qui, tout le jour, s'élevèrent, ardentes, vers le ciel.

L'on allait commencer une bien triste nuit de Noël quand, soudain, le vent se calma; alors, les glaces tranquillement se mirent à se rapprocher de la terre. Elles allèrent finalement s'appuyer sur l'Île-des-Razades d'en Haut où les hommes descendirent tous sains et saufs. Pas un ne manquait. Le lendemain matin, on alla les chercher dans des chaloupes.

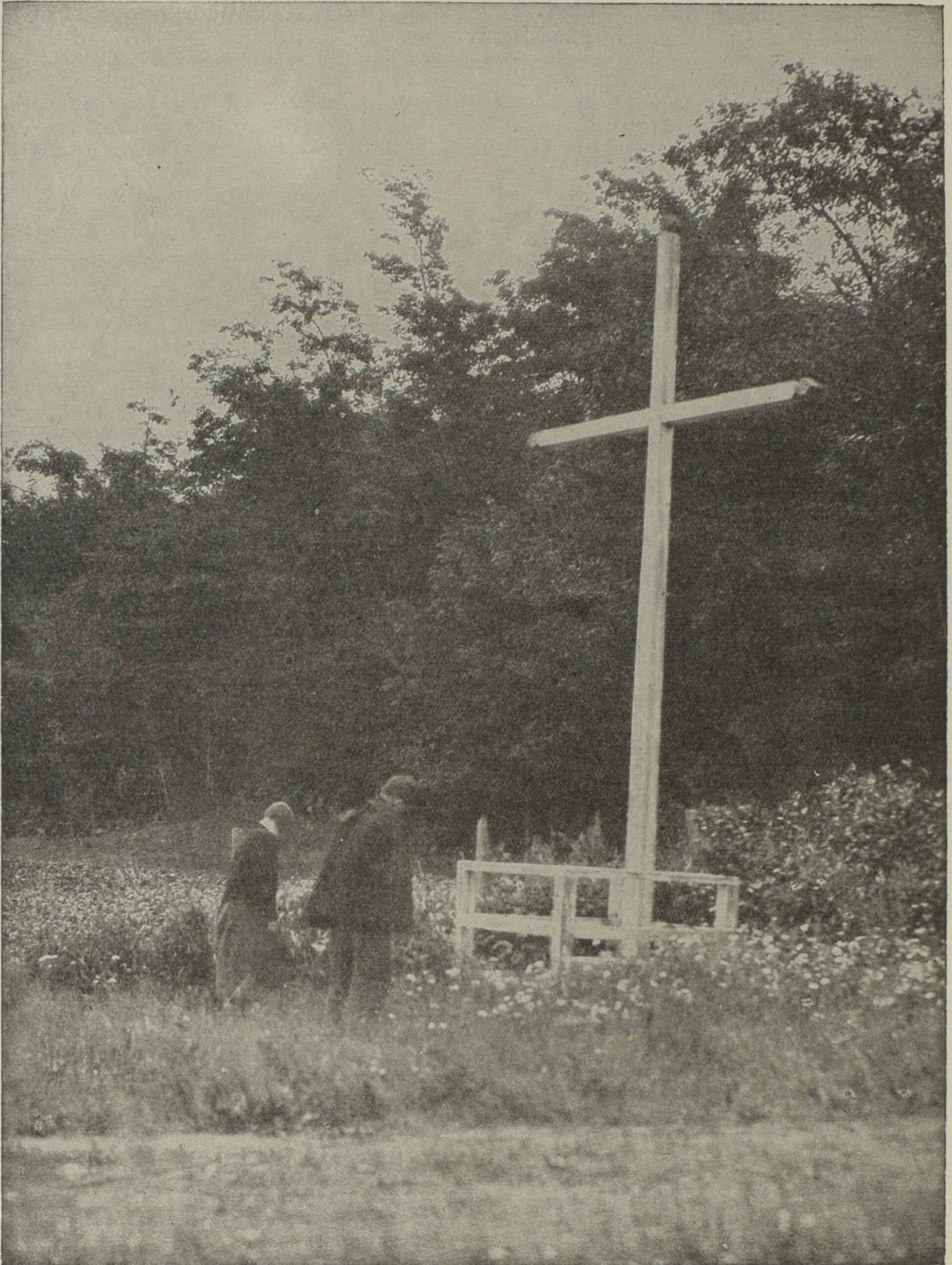
Pour commémorer ce tragique événement, on érigea, l'année suivante, une croix de bois où avaient atterri les rescapés. Cette croix fut remplacée par une autre une quarantaine d'années plus tard. Mais celle-là aussi, au bout de la même période de temps, menaçait ruines. Voilà deux ans, un groupe de citoyens et d'anciens résidents de Trois-Pistoles formèrent le projet de renouveler pour la troisième fois la croix des Razades en appliquant, cette fois, à sa confection, des matériaux indestructibles. On la fit en pierre provenant des carrières de Saint-Samuel, comté de Frontenac. Les plans en furent préparés par un architecte de Québec.

C'est cette croix que l'on a inauguré au cours du mois d'août à Trois-Pistoles au cours de belles fêtes qui furent présidées par S. G. Mgr Georges Courchesnes, évêque de Rimouski. Cette croix a été installée sur l'Île-des-Razades d'en Haut, à l'endroit où s'élevaient les deux autres.

Sur la nouvelle croix de granit se détache en lettres de bronze l'inscription suivante :

"Nos pères, partis à la dérive, sur la glace, en chassant le loup marin, atterrirent providentiellement sur cette île le 25<sup>ème</sup> jour de décembre 1839. Hommages de leurs descendants."

## DIGNE PENDANT DE "L'ANGELUS" DE MILLET.



Sur l'île d'Orléans, près Québec, l'île des sorciers et des loups-garous, le touriste rencontre souvent, sur le bord des routes, un calvaire élevé, au temps jadis, par des mains pieuses. Le rideau d'arbres verdoyants qui entoure cette croix rustique donne un cachet encore plus champêtre à ce délicieux tableau de poésie rustique.

# NOS POÈTES

EMILE CODERRE

M. EMILE CODERRE, né à Montréal le 10 juin 1893, a fait ses études au collège classique de Nicolet et à l'Université de Montréal. Il rédigea dès le collège un journal humoristique hebdomadaire "Le Mercredi", qu'élèves et professeurs se sont passé longtemps sous le manteau. Il est pharmacien. Poète délicat, harmonieux et sincère, M. Coderre a publié en 1922 un premier recueil : "Les signes sur le sable", préface d'Alphonse Desilets, puis un acte en vers, hors commerce : "Oh! ces artistes", en collaboration avec M. Aimé Plamondon. Il mettra sous presse bientôt un nouveau recueil de poésies intitulé : "La plume au vent". Il appartient à la Société des Poètes et collabore à plusieurs revues littéraires et scientifiques, dans les deux langues, au pays et à l'étranger.

## MES POISSONS ROUGES

Sont-ils las de nager dans l'eau dormante et tiède  
De cet aquarium qui leur sert de prison?...  
Quel étrange désir de s'enfuir les obsède  
Et les fait se jeter parfois sur la cloison  
Dont le verre est pour eux un obstacle invisible?  
Peut-être ont-ils l'espoir que, par delà ce mur,  
Ils pourraient découvrir un fleuve aux eaux paisibles  
Où se mirent tantôt les astres ou l'azur?...  
Peut-être ont-ils la foi dans l'existence vague  
D'un océan lointain, sans bornes, merveilleux  
Où, quelque jour, glissant dans l'infini des vagues,  
Ils s'en iront vers un bonheur mystérieux?...

Ah! l'invisible mur demeure infranchissable!  
Ils viendront s'y heurter et s'y blesser en vain  
Toute leur vie! et leur espoir inguérissable  
Ressemblera toujours à notre espoir humain.

Emile CODERRE.

## LES DERNIERS-NES

Parmi les derniers-nés de la muse poétique canadienne-française, nous avons le plaisir de saluer : "Ma province aux noms exotiques" d'Alfred DesRochers, ainsi que "Tout n'est pas dit" de Jovette-Alice Bernier. Ces deux excellents poètes sont de Sherbrooke et font partie de la Société des Poètes du Canada.

## A LA SOCIÉTÉ DES POÈTES

La Société des Poètes vient de faire une nouvelle recrue dans la personne de Me Germain Beaulieu, avocat, poète, et président de l'École Littéraire de Montréal. M. Beaulieu devient citoyen de Québec par suite des nominations faites par l'honorable J.-L. Perron au Ministère de l'Agriculture. Les poètes de Québec se réjouiront d'apprendre l'entrée du poète Germain Beaulieu dans leur florissante Société.

CEUX D'AUTREFOIS

A la mémoire des vieux pilotes  
et des vieux laboureurs de l'Île  
d'Orléans.

— I —

Parce qu'ils ont vécu leur vieillesse tranquille  
Dans la paix rédemptrice et chaude des maisons,  
Et parce que du chant pieux des oraisons  
Ils aimaient à bercer leur âme moins fébrile,

Les anciens qui s'en sont revenus dans leur Ile  
Et ceux qui n'ont jamais vu d'autres horizons  
Doivent goûter encor mieux que nous le faisons  
La douceur du repos après tant d'oeuvre utile.

Comme ils ont bien des fois, sur les frustes rochers,  
Vu glisser le profil ombreux de leurs clochers  
Dont la pointe marquait d'une croix chaque fosse;

Ils savent que vers eux, dans les jours à venir,  
Des enfants reviendront, pleins de leur souvenir,  
Et que Dieu bénit les petits et les exauce...

— II —

Nous nous souviendrons d'eux parce qu'ils ont aimé,  
Car c'est pour nous qu'ils ont, jusqu'aux îles lointaines,  
Aiguillé le compas sur des mers incertaines  
Et fait taire l'ennui dans leur coeur comprimé.

Ou bien ils ont cueilli pour nous le blé semé;  
Ils ont broyé le lin, ils ont tondû la laine,  
Et voulu que la huche aussi fut toujours pleine  
Et le cellier garni de vieux vin parfumé.

Bien qu'ils n'aient, avant tout, travaillé que pour vivre,  
Ils ont su le bonheur que l'on goûte à poursuivre  
Un rêve ardent de foi, d'espérance et d'amour.

Vaillants, ils ont oeuvré pour que la terre abonde  
Et pour que dans la ruche une reine féconde  
Mêle un rayon de joie au pain de chaque jour.

— III —

Maintenant ils se sont endormis... Et leurs rêves  
Sont plus grands qu'ils n'osaient l'espérer, et plus  
La croix qu'ils ont aimée est douce à leurs tombeaux [beaux...  
Et marque leur suprême asile au bord des grèves.

Quand l'automne revient et que la mer s'élève,  
A l'heure où l'angelus plane sur les côtes,  
Sous le dais frissonnant et pleureur des bouleaux  
Nos petits vont prier, dans le soir qui s'achève.

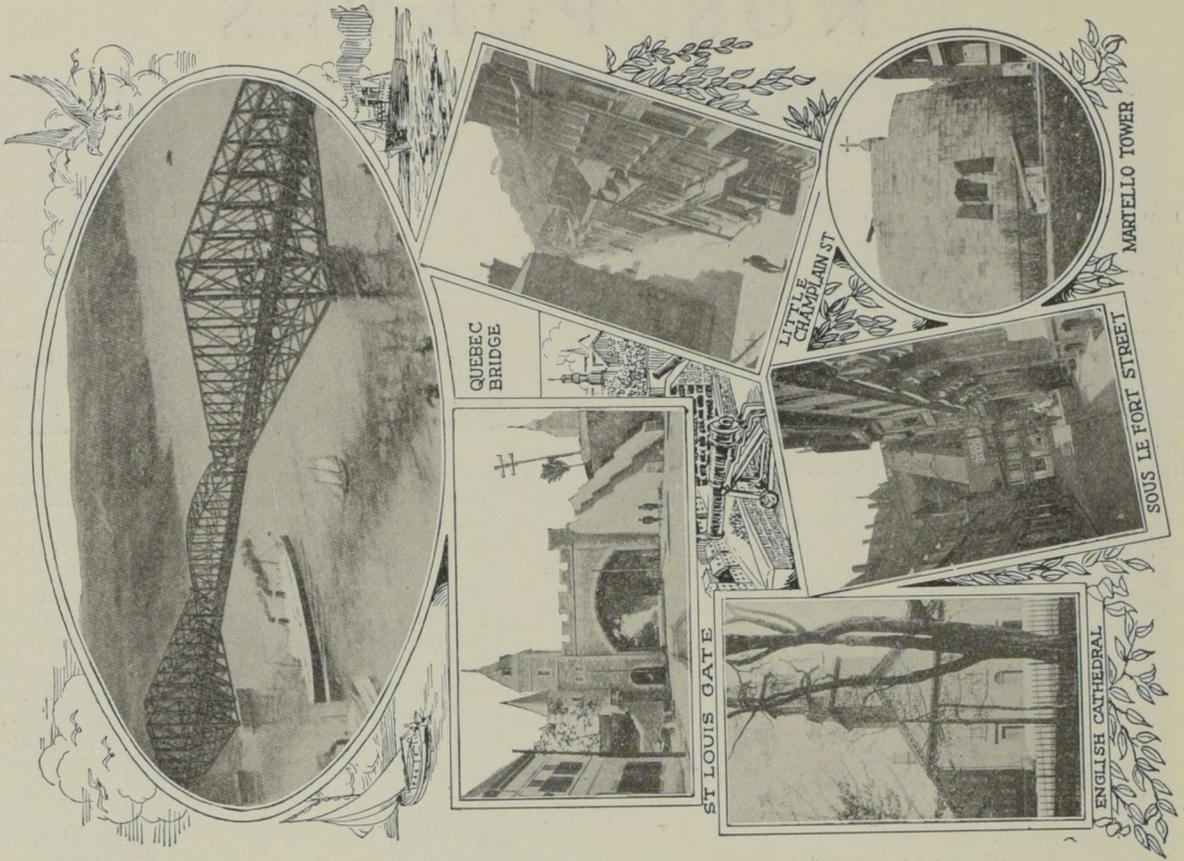
Lors, les vieux d'autrefois tressaillent de bonheur,  
Leurs âmes, dans la nuit, ainsi qu'une lueur,  
Hantent confusément la plage hospitalière.

Et parmi le nordet qui rôde en murmurant  
On croit entendre, alors, des voix familières  
Qui du passé lointain remontent le courant...

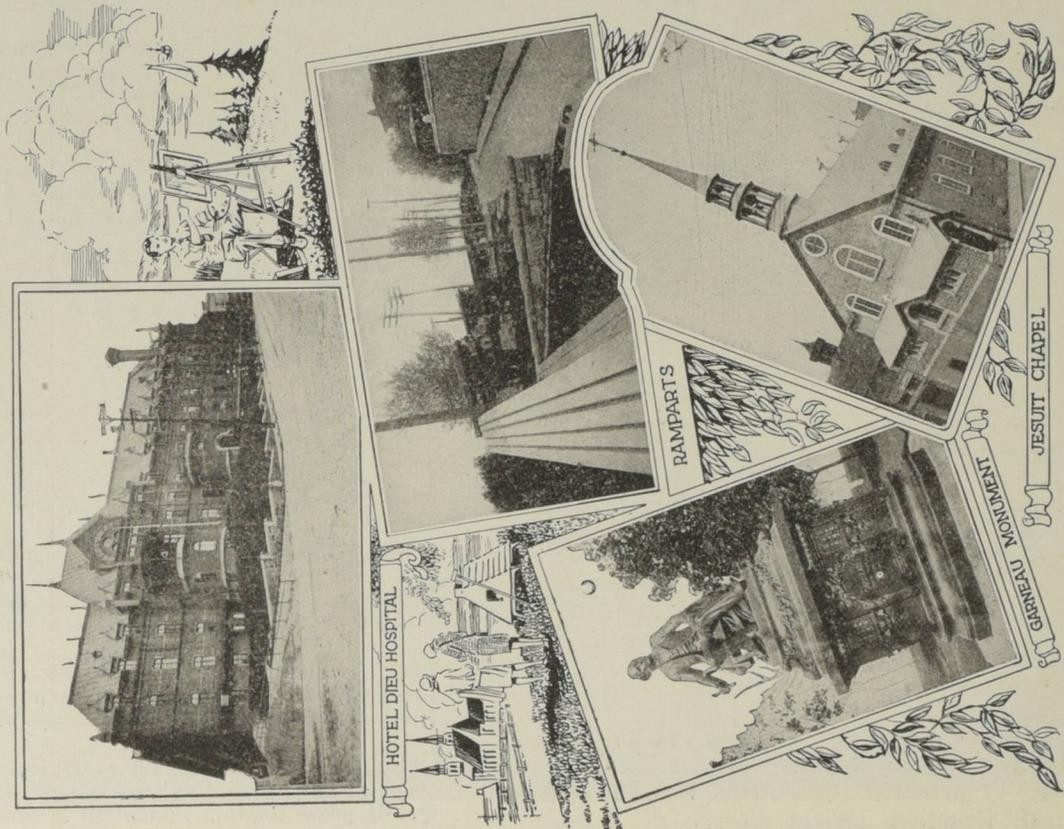
Alphonse DESILETS.

Saint-Jean, Île d'Orléans,  
15 septembre 1929.

VUES DE QUÉBEC



1. Le Pont de Québec. — 2. La Porte S. Louis. — 3. La Petite Rue Champlain. — 4. La Cathédrale anglaise. — 5. La rue Sous-le-Fort. — 6. Tour Martello.



1. L'Hôpital de l'Hôtel-Dieu. — 2. Les Remparts. — 3. Le Monument Garneau. — 4. La Chapelle des Jésuites.

(Cortoisie du "Soleil de Québec.")

L'AVIATION

Par JEAN NÉDELÈRE

## UN BAPTÊME DE L'AIR

Faire pour la première fois un voyage en avion, c'est ce que les aviateurs appellent recevoir le baptême de l'air.

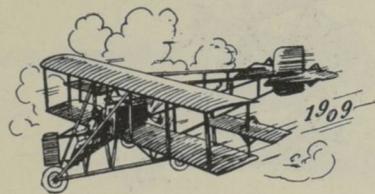
Tout dernièrement, j'ai reçu ce baptême-là.

Voulez-vous savoir en quoi consiste la cérémonie et les impressions qu'on en garde ?

Je veux bien vous initier à ce sport tout nouveau et vous préparer à une envolée prochaine.

Et d'abord comment ai-je été converti à l'aviation ?

Moi, comme vous tous qui lirez ces lignes, j'avais, jusqu'à ces derniers temps, une idée très vague de la locomotion aérienne. La lecture des journaux durant la grande guerre m'avait bien familiarisé un peu avec cette machine plus lourde que l'air qu'on appelle un avion. On appelait ceux qui y risquaient leur vie des "as". Tous les jours les dépêches annonçaient leur mort glorieuse ! Ceux-là étaient bien rares dont on pouvait signaler une série d'exploits : la vie d'un aviateur paraissant plutôt limitée. Je me rappelle



*L'avion des pionniers de l'air.*

(Photo Laurentian Air Express)

en particulier le nom de ce fameux Guynemer dont les victoires se succédaient. Je me figurais un homme-oiseau, né avec des aptitudes particulières à voler, une espèce d'acrobate qu'une extraordinaire habileté doublée d'une chance exceptionnelle faisait survivre à tant d'audace. Et puis c'était la guerre ! un temps où il faut mourir pour sa patrie quand vous êtes du nombre de ceux qui sont appelés à la ligne du feu.

Mourir pour mourir, il valait mieux, je pense, mourir avec éclat, avec gloire, en beauté. Si j'avais été conscrit, j'aurais voulu être aviateur et mourir en laissant le souvenir d'un "as".

J'ai toujours eu l'idée que l'aéroplane de guerre était une invention dont avaient voulu profiter de façon hâtive les belligérants et que les "as", par leur mort, perfectionnaient tous les jours.

Ils se risquaient à monter ça, il me semble, en se disant : "Adviene que pourra, il faut voler". Et leur instruction aéronautique se complétait au prix de leur vie. C'était le temps où les heures de vol coûtaient très cher, ce qu'elles ne coûteront plus jamais, puisque l'expérience est faite.

Je ne puis voir aujourd'hui l'avion dernier modèle évoluer paisiblement dans les airs, selon des principes de sécurité quasi complète, sans songer aux pionniers de l'aviation et, surtout à ces héros de l'air de 1914 à

1918 qui ont provoqué le progrès si rapide d'une science qui est devenue une industrie.

La guerre m'avait donc donné l'idée que l'aviation était un jeu aussi dangereux que la mitraille et qu'on abandonnerait la manoeuvre des avions comme celle des canons. On devait tout au plus encore entraîner quelques aviateurs de réserve pour l'armée de demain. Ce fut sans doute le but des gouvernements qui continuèrent d'encourager l'aviation.

Mais des hommes d'affaires avertis en Angleterre, en France, en Allemagne et aux Etats-Unis, cherchèrent à commercialiser l'aviation et sont en train d'y réussir.

La presse continua de nous entretenir d'aviation. On perfectionnait les moteurs, on dessinait des nouveaux modèles, on cherchait à trouver une formule de vitesse et de sécurité qui permette à l'avion de servir au transport des passagers et des marchandises en concurrence avec les moyens de transport déjà connus.



*L'autogyre, la machine qui ne tombe pas.*

(Photo Laurentian Air Express)

D'anciens pilotes de guerre, passionnés de leur métier, y continuèrent leurs expériences.

Et ce fut la période des records : records de vitesse, d'altitude, d'endurance, de longue durée. On montait au rang des "as" en volant de nouveaux parcours, en découvrant des routes aériennes toujours de plus en plus longues, jusqu'aux tentatives d'envolées transatlantiques.

Tout le monde se rappelle Nungesser et Coli. Lindbergh et les héros du "Bremen".

Ces dernières envolées déclanchèrent, à mon avis, tout un mouvement aéronautique.

Lindbergh, en particulier, a popularisé l'aviation de façon étonnante parmi la jeunesse américaine. On rapporta que, dans les mois qui suivirent cet exploit, les fabriques d'avions reçurent des centaines, et des centaines de commandes.

L'industrie aéronautique se réorganisa. La finance, convaincue d'une affaire, ne ménagea plus ses capitaux : des écoles d'aviation s'ouvrirent pour l'entraînement de nouveaux pilotes ; les gouvernements organisèrent la poste aérienne ; des compagnies puissantes mirent en opération des itinéraires de transport

en commun, offrant tout le confort et presque la sécurité des chemins de fer.

Enfin l'aviation commerciale était née; elle a grandi et promet d'avoir une vie vigoureuse.

Nous lisons bien encore de temps à autre, dans les journaux, le récit d'accidents d'aviation. Mais ce sont des accidents tout comme il s'en produisit, et peut-être plus nombreux, au début de l'automobilisme.

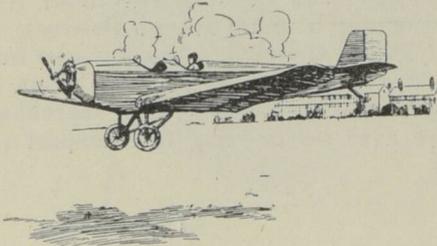
Et votre baptême de l'air, me direz-vous, contez-nous ça!... J'y arrive.

Je voulais auparavant vous faire en quelque sorte, non pas l'histoire de l'aviation, mais ma propre histoire et l'aviation.

Ardent lecteur de toutes les publications aéronautiques, j'en étais arrivé à croire, en théorie, qu'un voyage en avion était devenu une affaire ordinaire très agréable qu'il fallait se payer sans retard pour ne pas passer pour un arriéré.

Je résolus de mettre cette idée en pratique.

Cela coïncidait avec l'ouverture d'une école d'aviation à Québec sous la direction du Docteur Louis Cuisinier, le médecin-aviateur bien connu.



*Le fameux monoplan "Klemm".*

(Photo Laurentian Air Express)

Un jour de juillet dernier, dans l'après-midi, il faisait un temps superbe. Je pensai que les météorologistes trouveraient comme moi que les conditions atmosphériques étaient idéales pour un baptême de l'air.

Je me rendis en auto au champ d'aviation de la compagnie "LAURENTIAN AIR EXPRESS", route de l'église Ste-Foy, en passant par le bois Gomin.

En arrivant sur les lieux, je constatai qu'il y avait encombrement de machines aux abords du champ, les amateurs d'aviation étant plus nombreux que je pensais.

Les gens étaient curieux de voir l'avion qui allait justement décoller.

J'observai moi-même la manoeuvre avant d'entrer sur le champ.

Le pilote, assis sur le bord de la carlingue donnait au mécanicien qui tournait l'hélice les commandements nécessaires pour mettre le moteur en mouvement.

Ce fut l'affaire d'une minute et l'on entendit le vrombissement.

Le pilote mit son casque, ajusta ses lunettes, vit à ce que son passager soit bien installé et partit. La machine, un monoplan *Klemm*, roula sur une distance d'environ trois cents pieds et décolla pour monter à une altitude d'environ quinze cents pieds en suivant une pente douce.

J'observai longuement son vol, histoire de me bien rassurer sur les aptitudes du pilote. Je constatai avec

satisfaction qu'il évoluait dans les airs, de très jolie façon, accomplissant des virages gracieux.

Quinze minutes plus tard, l'aéroplane faisait un atterrissage parfait, venant se poser sur le sol comme un oiseau gigantesque. J'observai la physionomie du passager, un jeune homme dont la fiancée attendait anxieusement le retour à l'aérodrome! Le nouveau baptisé sortit de la carlingue, la figure toute réjouie, disant bien haut qu'il avait fait une très agréable ascension, conseillant à tous d'en faire autant.

Cette fois ma décision était irrévocable.

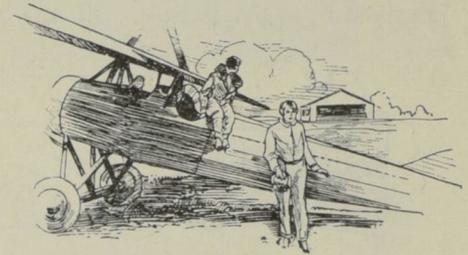
Je me dirigeai vers la tente sous laquelle un cadet-aviateur vendait les cartes d'envolées. Je lui payai la mienne et attendis impatiemment mon tour d'aller naviguer dans les airs!

Enfin on invite le numéro 13 à monter. J'avais ce numéro-là!

Je m'approchai de l'avion, et, sans hésiter un instant, je montai dans la carlingue, après avoir serré la main du pilote. Très poliment, celui-ci m'installa pour faire le voyage avec confort et sécurité. On m'ajusta la ceinture et je mis les lunettes et le casque.

Un photographe à ce moment aurait dû, comme dans la chanson, surgir en s'écriant "Ne bougez pas, je vais vous photographier".

Mais c'est si rare qu'on photographie à un baptême!



*Après le baptême de l'air.*

(Photo Laurentian Air Express)

Le moteur en action, je n'entendis plus rien autre chose que son vrombissement et la machine roula sur le terrain de façon passablement cahoteuse, sans toutefois me faire faiblir le coeur.

En quelques secondes, j'eus l'impression que la machine levait. Impression très curieuse et unique que celle de se sentir emporter en plein ciel, sans que rien au-dessus paraisse vous tirer là-haut ou que rien en dessous ne semble vous y pousser!

Après quelques instants de parfaite immobilité dans la carlingue, mon premier mouvement fut un coup d'oeil jeté sur le tablier où sont installés les instruments de contrôle.

Je vis rapidement que nous étions à une altitude de seize cents pieds, que le moteur faisait de mille huit cents à deux milles révolutions à la minute, que l'huile filtrait bien et j'eus grande confiance dans le petit "SALMSON" à quarante forces, à la rotation régulière duquel j'avais l'impression d'avoir confié ma vie.

Je pensai au mécanicien expert qui l'éprouve avant chaque envolée et en prend soin comme d'un enfant gâté, et je ne laissai pas faire la crainte qui voulait me gagner.

Deuxième mouvement: la machine dans un virage, me fit pencher gravement du côté gauche. N'étant

pas prévenu de la manoeuvre, j'eus dix secondes de surprise. Mais ayant aussitôt jeté un regard en bas, je vis que la machine tournait de la façon la plus normale; une inclinaison en sens contraire fit que je me rendis bien compte que c'était la manoeuvre ordinaire de faire une courbe. On fait de même en auto, mais l'inclinaison est moins forte!!!

Complètement à mon aise, j'observai avec curiosité le minuscule paysage qui, en bas, s'offrait pour la première fois à mes yeux émerveillés.

C'était la banlieue de Québec dont je finis par soupçonner, sinon reconnaître, les divers emplacements. Peu à peu, mon oeil s'accoutuma à cette vision. J'en examinai les contours. A droite, le fleuve dont les sinuosités nous frappent davantage, le Pont de Québec, la rive sud où s'échelonne toute une série de maisonnettes; en face, la ville de Québec où dominant la citadelle, le Château-Frontenac, l'Hôtel du Gouvernement, le Parc des Champs de bataille, dont l'étendue est de quelques verges, dirait-on; à gauche, la Rivière St-Charles dont on peut connaître mieux les contours en avion que par une promenade dans le Parc Victoria; et plus loin, le terroir québécois composé de prairies aux couleurs vertes de diverses nuances parsemées ici et là de morceaux de forêt, le tout coupé de longs rubans de route blanche.

Autour des habitations, j'eus le plaisir d'apercevoir quelques humains minuscules qui, semblant nous regarder là-haut, me firent souvenir du vers de Lamartine :

“L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.”

J'éprouvai alors, pendant quelques secondes, la sensation du vide qui se faisait au-dessous de la machine et j'eus nettement l'impression de la descente.

En effet, le pilote, ayant fermé un peu son moteur, manoeuvrait pour atterrir. Ce fut comme une joyeuse glissade sur l'air et nous touchâmes le sol avec quelques légères secousses. L'avion roula jusqu'au hangar et arrêta à l'endroit même où nous avions décollé.

Je croyais que j'éprouverais là un léger étourdissement. Mais non, je descendis de l'avion et marchai ferme sur le terrain, salué par quelques amis et complimenté par le pilote qui ne me croyait pas novice.

Depuis, j'ai fait plusieurs envolées avec de plus en plus d'agrément.

J'ai même volé de Montréal à Québec, en hydravion, en une heure et demie.

Je me considère maintenant comme un habitué de l'avion et je ne crains pas de conseiller l'expérience à mes amis.

Je suis d'avis que le public voyageur, en particulier, la jeunesse, va se familiariser avec ce genre de locomotion, et que dans quelques années les services aériens de passagers auront une clientèle intéressante, surtout lorsque l'autogyre se sera vulgarisé. Nous en reparlerons.

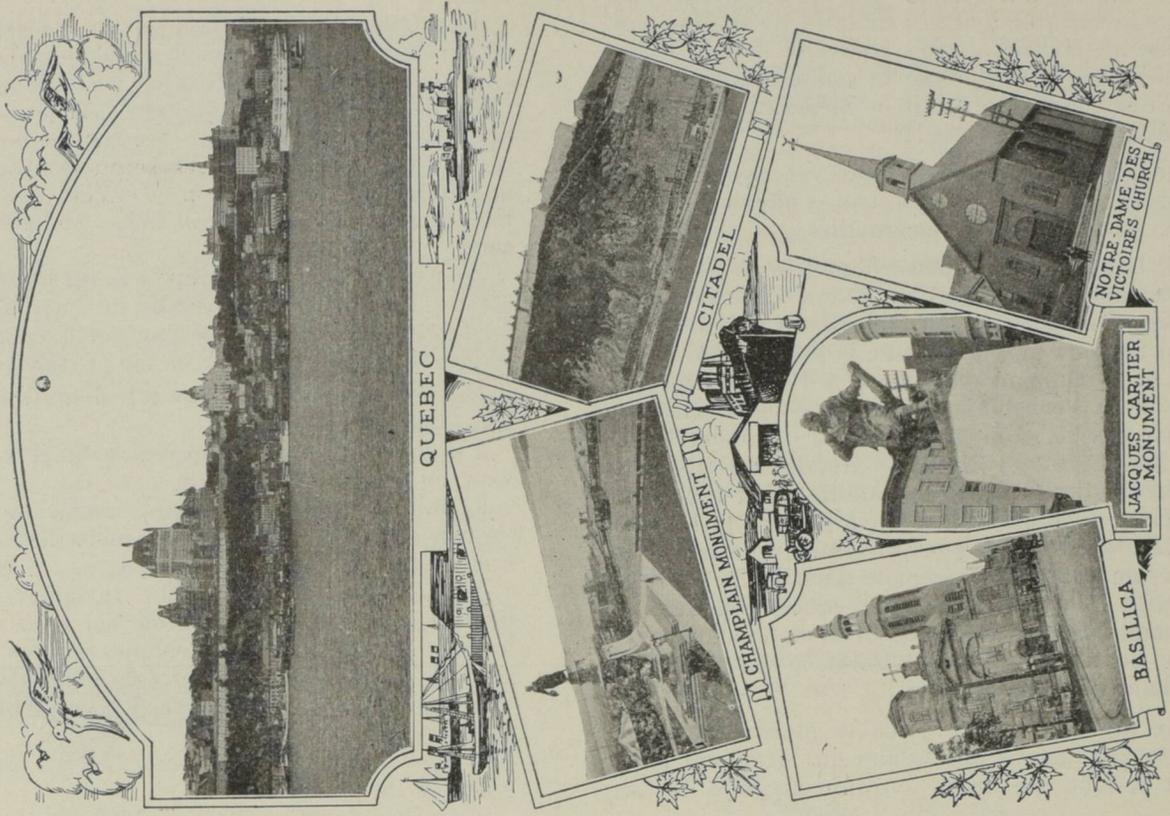
Il faut recevoir le baptême de l'air pour devenir partisan de l'aviation.

—Québec, le 15 septembre, 1929.

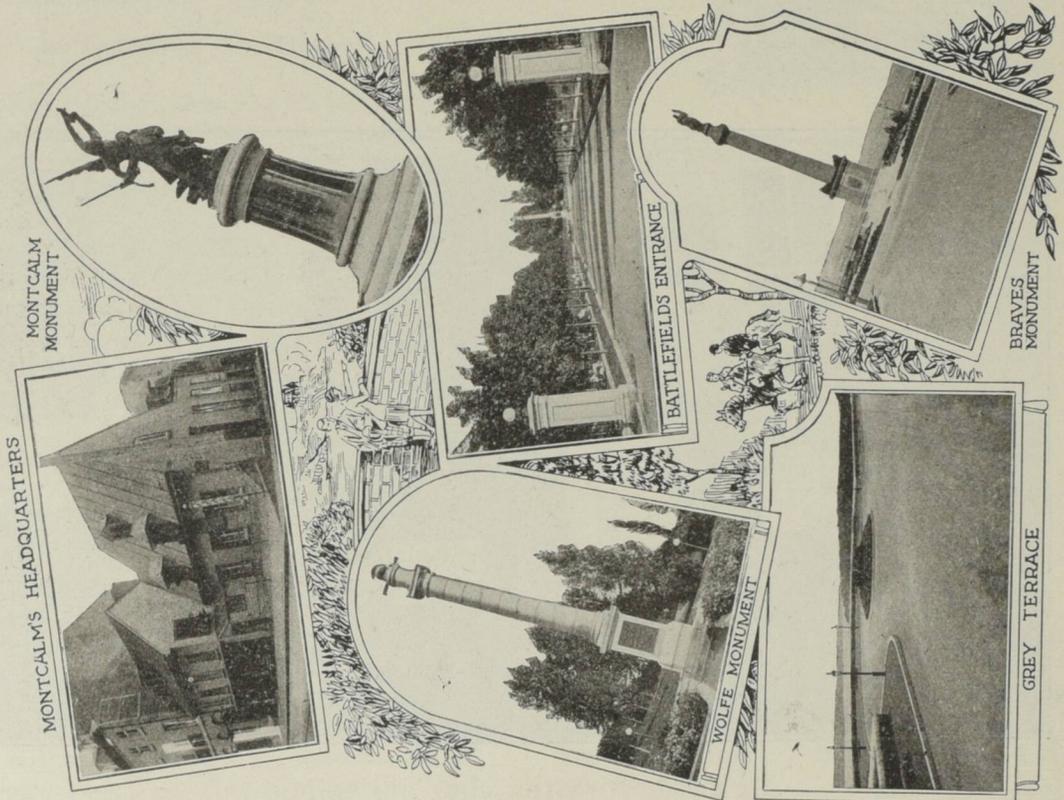


Le garde-forestier chez nos colons

VUES DE QUÉBEC



1. Québec. — 2. Le Monument Champlain. — 3. La Citadelle. — 4. La Basilique. — 5. Le Monument Jacques-Cartier. — 6. L'Église de Notre-Dame des Victoires.



1. Quartiers-Généraux de Montcalm. — 2. Le Monument Montcalm. — 3. Le Monument Wolfe. — 4. Entrée du Parc des Champs de Batailles. — 5. La Terrasse Grey. — 6. Le Monument des Braves.

(Courtoisie du "Soleil" de Québec.)

## En revenant d'un pèlerinage à l'école du rang

Par G.-E. MARQUIS

Dans le premier article sur ce sujet, l'auteur rappelle à l'esprit des lecteurs un Mémoire préparé par l'hon. juge Paul-G. Martineau, et présenté au Comité catholique de l'Instruction publique, au sujet de réformes scolaires préconisées. Il donne quelques aperçus généraux du livre de l'abbé Lapalme et sollicite la permission de faire la critique de la critique de notre école primaire. Il observe tout d'abord que le pèlerin de l'école de rang se sert d'un langage qui n'est pas toujours à la portée de la foule, des humbles, des primaires; il prétend qu'il manque de justice en refusant de reconnaître les progrès accomplis depuis un quart de siècle, à tous les degrés de l'enseignement. Son champ d'observation n'aurait pas été assez étendu.

Dans le deuxième article, l'auteur de la critique ci-après entre dans le vif du sujet et il tente de démontrer que l'abbé Auguste Lapalme conclut trop souvent du particulier au général. L'auteur du "Pèlerinage à l'École de Rang" ayant déclaré que nos petites écoles sont dans l'état de stagnation, M. Marquis établit clairement qu'il est injuste envers les commissions scolaires et envers le Gouvernement, qui les a assistées considérablement, depuis un quart de siècle surtout. L'abbé Lapalme rejette sur l'école primaire toutes les lacunes de notre formation et il la rend responsable du manque de culture générale dont souffrent même ceux qui sont passés par l'Université. M. Marquis soumet à ce propos que si lacune il y a, nos collègues classiques et nos universités doivent en accepter leur quote-part de responsabilité. Notre savant critique religieux s'attaque au programme d'étude des écoles primaires. Il en demande la réfection. Notre petite école ne serait encore qu'une cabane érigée sur une fondrière, et ne renfermant que bien peu de choses capables d'attirer l'attention des enfants. Sur ce point encore, M. Marquis cite des faits patents qui établissent clairement les exagérations de l'auteur.

Bref, M. Marquis relève, page par page, ce qu'il y a d'exagéré et aussi ce qu'il y a de louable dans l'ouvrage de l'abbé Lapalme, et nous sommes convaincus que les fonctionnaires de l'enseignement primaire, de même que tous ceux qui sont intéressés à la première formation de nos enfants, liront l'article d'aujourd'hui avec non moins d'intérêt et de profit que les deux premiers.

#### IV

L'auteur du "Pèlerinage à l'école de rang" s'occupe de l'instrument humain, c'est-à-dire de l'hygiène. "L'organisation des écoles primaires, à Montréal, est strictement conforme aux lois de l'hygiène". (Page 109) C'est clair, c'est net, c'est précis, et nous n'avons plus qu'à suivre ce modèle incomparable. Malheureusement, tout n'est pas si parfait chez nous, ou plutôt à l'école rurale. "De fait, le service d'hygiène y est inconnu ou à peu près. Qui jamais a eu connaissance d'un médecin, dans les écoles de rang, pour le soin hygiénique de nos enfants" (page 109). Le service provincial d'Hygiène, qui a organisé, jus-

qu'à présent une douzaine d'Unités Sanitaires, et qui travaille à la création de plusieurs autres, sera sans doute enchanté d'apprendre que son travail ne compte pas et que les médecins à son emploi ne visitent pas les écoles. Il y a des comtés qui contribuent jusqu'à \$5,000 par année, pour le maintien de ces unités sanitaires, d'autres \$3,500 et quelques-uns \$2,500. Dans le dernier rapport du directeur du Service Provincial d'Hygiène, l'on voit que les médecins à la tête de ces unités sanitaires "font l'inspection médicale des enfants des écoles..." (Sixième Rapport Annuel du Service Provincial d'Hygiène, 1927-28, page 14). Nous ne voudrions pas jurer que même dans ces unités sanitaires, l'organisation, au point de vue hygiénique, est strictement conforme aux lois de l'hygiène, comme à Montréal, mais, depuis plusieurs années déjà, l'on s'y est appliqué, et avec des résultats très satisfaisants.

Mais sortons en dehors de l'école et voyons si le terrain de jeux ou de récréation est bien conditionné et conforme à l'hygiène. Nous en avons vus quelques-uns : il y en a de très beaux, de très propres, mais il est vrai que c'était loin de l'île de Montréal, tout à fait à l'extrémité est de la Province, dans la Gaspésie. Voyons ce que rapporte l'abbé Lapalme dans son volume, à ce sujet : "Autour de l'école, un terrain vague, tel que la nature le présente, une fondrière souvent : c'est tout. A la moindre pluie, un cloaque". (Page 112).

Tout cela fait partie de la "grande pitié de l'école de rang", telle que vue par l'éminent pédagogue montréalais. Il manque encore bien des choses à notre pauvre école de rang : pas de bibliothèques, pas d'archives, pas même de trace, paraît-il, de la revue que le Gouvernement distribue gratuitement à nos petites écoles : "Cherchez-en trace, vous ne trouverez rien. Pas trace davantage du moindre embryon de bibliothèque". (Page 117) Et, cependant, nous avons vu, récemment, (No de juillet-août) qu'il y a des centaines de bibliothèques scolaires et, de plus, nous savons qu'il existe des centaines et peut-être bien des milliers de petites écoles qui ont des collections complètes "d'Enseignement Primaire" reliées, depuis la fondation de cette revue, et nous pourrions en désigner nous-même un grand nombre, dans notre ancien district comprenant la Vallée de la Matapédia et la Baie des Chaleurs, que nous connaissons tout particulièrement. (Voir à ce sujet la lettre de M. L.-O. Pagé, No de septembre de "l'Enseignement primaire").

Le traitement des institutrices n'est peut-être pas ce qu'il devrait être, et ce sujet attire l'attention du pieux pèlerin, dans ses pérégrinations à l'école. Il en fait un reproche amer au Gouvernement, comme si les titulaires des écoles sous contrôle des commissaires étaient des fonctionnaires publics du gouvernement de la Province. "Songez que sur les \$225,000 de contributions annuelles que le gouvernement accorde aux écoles primaires, la part des écoles rurales est réduite à \$25,000". Il y a ici erreur évidente et confusion.

L'année dernière, le Gouvernement a dépensé une somme de \$460,748 pour les écoles publiques; \$81,000 pour l'éducation primaire supérieure, chez les catholiques; \$75,421 pour l'éducation primaire supérieure, chez les protestants; \$25,009 pour les municipalités pauvres, chez les catholiques, \$15,440 chez les protestants; \$14,000 pour les écoles de village qui emploient des maîtres; \$19,895 en primes aux municipalités les plus méritantes; \$45,550 pour les académies de garçons; \$125,000 distribuées aux corporations scolaires rurales, sans compter d'autres sommes considérables dont la majeure partie est allée aux écoles rurales. Bref, si l'on retranche ce qui est accordé aux universités et aux collèges classiques par le gouvernement de la province de Québec, tout le reste va aux écoles primaires, et les dernières statistiques établissent que ces subventions gouvernementales s'élevaient à tout près de \$4,000,000, soit exactement \$3,983,752. Il y a donc loin de la mesquine somme de \$225,000 mentionnée par l'auteur d'un "Pèlerinage".

Il n'y a pas que la question de pénurie de fonds qui semble chagriner notre écrivain, mais il y a aussi le manque de compétence de la part des commissions scolaires. Il propose à l'attention de nos administrateurs ruraux un modèle. Ecoutez bien ce qu'il dit dans les lignes suivantes: "Le conseil municipal de Montréal, selon la nature de l'affaire qu'il doit transiger, éclaire sa conscience en consultant avocat, architectes, ingénieurs de toutes sortes, hommes d'affaires... Serait-il donc si étonnant que nos commissions rurales ouvrirent leurs rangs à quelque compétence qui sut éclairer leur région sur la conduite et l'ordonnance difficiles des écoles?" Nous avons toujours pensé, dans notre candeur naïve, que le Comité catholique avait édicté des règlements pour la gouverne de nos commissions scolaires et que, de plus, le département de l'Instruction publique possédait un personnel nombreux et compétent, chargé de fournir aux commissions scolaires renseignements, éclaircissements et interprétations nécessaires. Mon expérience m'a appris que le Surintendant et ses officiers se font toujours un devoir d'aider tous ceux qui sont appelés, en vertu de leurs fonctions, à diriger l'école du rang, aussi bien que les autres du domaine primaire. Mais tout cela semble être de la petite bière à côté de la sagesse du conseil municipal de Montréal, qui, lui, sait, au moment voulu, appeler à son secours tous ceux qui sont capables d'éclairer sa conscience. Et si après cela cet excellent conseil municipal de Montréal n'achète pas au moins 5,000 exemplaires d'un "Pèlerinage à l'École du Rang", c'est qu'il manque vraiment de gratitude.

## V

Assez longtemps nous avons commenté et épilogué sur notre bilan scolaire et son milieu matériel. Entrons de plein pied avec l'abbé Lapalme dans le domaine de l'esprit, afin de voir de près ceux qui et celles qui évoluent dans la petite école de rang. Le premier personnage qui est présenté par l'auteur, dans la dernière partie de son volume, c'est l'inspecteur d'école. Nous sommes heureux de déclarer qu'ici une appréciation tout à fait sympathique de ce fonctionnaire nous est donnée: "... Nous avons un corps d'inspecteur dont il serait facile de faire l'éloge" (Page 131). Toutefois, l'abbé Lapalme trouve que ces fonctionnaires sont surchargés d'ouvrage et qu'ils

n'ont pas le temps, ni les moyens voulus d'accomplir comme ils devraient l'accomplir la tâche qui leur est confiée. Et ce manque de sanction du travail des titulaires des écoles est cause que "l'action des inspecteurs perd pratiquement 50 % de son efficacité" (Page 133). Il y a un peu d'exagération par ci par là dans ce chapitre relatif aux inspecteurs d'écoles, et l'auteur, qui n'a peut-être pas pénétré dans plus de 2 ou 3 districts d'inspection, ne saurait parler pour les inspecteurs en général. Si jamais il lui prenait fantaisie de descendre dans le bas de la Province, jusqu'à la Vallée de la Matapédia ou la Baie des Chaleurs, il constaterait que les doléances qu'il expose avec verve, au sujet de l'inspection des écoles, n'auraient plus leur raison d'être dans cette partie de la Province, et j'ai la conviction morale que, dans un grand nombre de districts, l'inspecteur novice pourrait en dire autant.

Après avoir constaté que "l'inspecteur ne peut suffire à toutes les tâches qui s'imposent", notre réformateur propose qu'on lui donne comme auxiliaire des professeurs missionnaires: "Un religieux ou une religieuse de vieille expérience... un instituteur, une institutrice, chevronnés à point, lesquels, à période réglée, feraient la visite des écoles de deux ou trois paroisses commises à leurs soins". Y a-t-il lieu de resusciter le maître d'école ambulant de jadis?

Le programme d'étude et la formation des classes dans une même école sont encore l'objet de certaines remarques, qui ne manquent peut-être pas d'à-propos. "A la campagne, il n'est pas possible de mener trois divisions de front" (Page 143). C'est un peu exagéré, puisque nous avons vu grand nombre d'écoles remporter des succès remarquables avec 4 et 5 classes, mais avec le système actuel qui veut que les 6 premières années du cours primaires puissent se donner par un même titulaire, je suis convaincu qu'il est très difficile, sinon impossible, dans la plupart des cas, de trouver le temps voulu pour tenir occupés tous ces élèves, à moins d'avoir des moniteurs capables de maintenir les plus jeunes en respect, tout en leur enseignant les éléments.

(La fin au prochain numéro.)

## FRAGILITÉ

O mortel orgueilleux, ne crois pas que ta main  
Puisse élever jamais de monument plus stable  
Que la frêle maison faite de grains de sable,  
Sur le bord de la mer, par un petit gamin.

L'inexorable flux démolira demain  
Le travail que l'enfant croyait impérissable;  
La terre peut trembler et, d'un choc formidable,  
Détruire en un instant l'oeuvre du genre humain.

Qu'il soit rempli de morgue ou qu'il soit trop candide,  
L'homme ici-bas ne sait fonder rien de solide  
Et ne peut défier le sort capricieux.

Puisque en vain nous voulons construire sur l'argile,  
Levons les yeux plus haut et ne cherchons qu'aux  
[cieux  
Le seul palais vraiment qui ne soit point fragile.

Alonzo CINQ-MARS.

# LE FLEUVE DE LA MORT

(Extrait d'un roman historique en préparation et intitulé : Un missionnaire.)

Par DAMASE POTVIN

Les canots passaient devant la Boule.

De nos jours, on eut dit un gros oeuf de chocolat ficelé de ruban vert. En effet, cette masse de granit brun est sillonnée en tous sens de larges bandes de sapins et de mélèzes.

Les esquifs d'écorce de bouleau s'étaient mis à sauter par petits bonds fous sur de courtes vagues couronnées d'écume.

Assise sur sa base gigantesque, haute et ronde, la Boule se pelotonne, semble-t-il, au milieu de la rivière dont elle retrécit subitement le cours. Au reflux, elle occasionne tantôt une succession rapide de courtes houles, tantôt des remous mordorés, frangés de blanc. De formation trappéenne, la Boule, comme la plupart des rochers saguenayens, démontre l'origine ignée de cette région laurentienne.

L'étrange cap doublé, les canots filent en droiture dans l'infini d'un silence que seul brise le clapotis des petites vagues frappant l'écorce.

La terrible rivière qu'on remonte !

Elle a tracé sa route où elle a voulu.

Est-il rien en Amérique de plus fantastique que cette coulée de la rivière Saguenay ? Sur l'une ou l'autre rive, quelle effarante monotonie, mais quels incomparables tableaux parmi lesquels l'eau chante ses rudes symphonies. Ces rives sont proches mais, devant, les horizons ont d'étranges alternances, comme des effets de mirage. Ce cap, est-ce loin, est-ce proche ? On ne sait.

Décor d'un rêve de malade.

A chaque détour, l'on croit voir se métamorphoser la nature, le jour devenant plus limpide, plus brillant, plus subtil. Ou bien, c'est la nuit intempestive.

Et l'on s'enfonce de plus en plus dans le sombre mystère qui fait trembler parfois ceux qui montent les canots...

Pendant des siècles, pense-t-on, a travaillé l'industrielle rivière. A son embouchure se sont accumulés, grain à grain, des îlots sablonneux et les sables des rives, gagnant d'un siècle à l'autre, en épaisseur, ont repoussé l'eau. La Boule, sentinelle, marquait la fin de la rivière. Entre elle et le rivage, il y a un fleuve, des deux côtés. A partir de là, le limon maçonne et consolide. S'érodant, s'agglutinant, d'énormes paquets sablonneux en circulation, flottant, jouant, se heurtant, ont fait naître ou les pointes ou les anses de la dentelle riveraine.

Aucune origine n'est belle ; c'est toujours trop le chaos. La beauté véritable est au terme des choses. Ces pointes, ces baies, ces îles avaient peut-être une sorte de charme triste. Aux bords, tout est crevassé, tout est gris. On y voit frémir, très haut, sur des collines qui démesurément montent, des sapins et des bouleaux qu'un grand vent continuellement plie et balance, rebrousse et fait tourner sans que, d'apparence, de ces arbres s'élève un murmure de plaintes, si vague et si légère était en ce temps-là la vie.

L'inqualifiable rive !

Des fois, cela n'ondule presque pas tellement c'est tassé. C'est comme une orgie d'éléments de beautés naturelles. Il nous semble que tout à la fois naît et que tout périt sans cesse, des deux côtés. Ces paysages sont, semble-t-il, des nouveaux-nés dans le berceau de la nature et ils sont déjà moribonds. Et pourtant tout est fixe, immuable. Mais rien dans tout cela qui n'avertisse le nautonnier téméraire des menaces de son destin.

Les canots glissent depuis plusieurs heures, montant la rivière.

Ils sont partis de l'Anse de Tadoussac à la fine pointe de l'aube. Parviendront-ils jamais à la source de la mystérieuse rivière ? Ils glissent, hésitant parfois, mais toujours francs à l'aviron. Quelquefois, ils voguent au large du courant, mais le plus souvent découpent la dentelle des rives. Tant de mystères planent sur la Rivière de la mort.

A genoux à l'arrière des esquifs, des sauvages pagaient d'un geste souple et léger, profitant des moindres remous, des plus imperceptibles courants pour manoeuvrer sans effort apparent.

Dans le premier canot, il y avait le Père François de Crespieul, de la Compagnie de Jésus, le traiteur Jérémie de la Montagne et Tékoherimat, chef de la tribu des Montagnais-Mistassins du lac PeokSagami. Montaient le second canot Nicholas Bonhomme, engagé, Nicholas Peltier, coureur de bois, Louis Kestabistichit, chef des Montagnais de Cheggutimi et un Papinachois cathéchumène des Betsiamites.

On était au 21 octobre 1673. Le Père Crespieul, alors en charge des Missions Saguenayennes qui s'étendaient du lac des Mistassins au pays des Papinachois sur la Côte Nord du fleuve St-Laurent, avait voulu s'en aller hiverner en sa Mission de St-Charles de Métabetchouan sur Paokagami, et visiter le pays d'alentour jusqu'au lac Mistassin. Il en était à son troisième voyage au grand "lac Plat" depuis sa découverte par le Père Jean Dequen, du même Ordre, en 1647.

Maintenant le soleil criblait l'eau d'éclaboussures. Le temps sombre d'abord, au matin, l'astre avait éclaté soudain et un bleu phosphorescent avait inondé la rivière. De chaque côté l'on voyait les rives battues de blancs ressacs qui faisaient paraître plus sombres les falaises. Chaque tournant du fleuve laissait, derrière les embarcations, dans la fuite des eaux moirées, des alternances d'ombre et de lumière. La glorieuse sauvagerie partout était parée des richesses de la saison. Celles-ci ornaient des montagnes et toujours des montagnes, des caps abrupts, tourmentés, fantastiques ; des crêtes dénudées, des pics affarants sortant d'abîmes d'eau. De temps à autre, une pente dévalait lentement garnie de bouquetaux de sapins et de mélèzes, de bouleaux aux troncs de cierge ; et cela adoucissait la rudesse de ce décor d'une sauvagerie sans nom. Mais des lieux et des lieux,

c'est la nature informe, cyclopéenne, à la longue fatigante, étouffante.

Le Jésuite François de Crespieul ne peut se lasser de contempler ce pays qu'il est avide de posséder. Pour la troisième fois, il remonte le Fleuve de la Mort et il en subit sans cesse l'âpre charme. Aucun trait de ce sauvage paysage qu'il n'eût observé et cherché à incorporer à son ethnique comme si devenir indigène eût été son but essentiel. Il s'était pris à aimer toute cette nature d'un amour qui excluait tout autre excepté celui de Dieu. Et c'était pour Dieu, d'ailleurs, qu'il l'aimait ainsi.

Il n'avait pourtant pas oublié son pays d'Arras, ce cher coin de France où il était né, où il avait passé les délicieuses années de son enfance et de son adolescence.

Assis à croupeton au milieu du canot, en ce moment même il y pense au pays artésien tout imprégné de fastes guerriers et qui lui apparaît, soudain, en violents reliefs, dans la tourmente effrayante des pics et des caps de la rivière Saguenay. Un silence profond, sourd, lui permet de dévider l'écheveau des souvenirs de sa vie de jusque là...

La rafraîchissante plongée dans la cascade murmurante des souvenirs!

François de Crespieul se rappelle les toutes bonnes premières années passées dans le château paternel sur les bords de la Scarpe où il allait souvent rêver à des départs éternels pour la conquête des âmes. Il aimait la solitude et la solitude lui donnait comme l'idée et l'appétit des grands espaces. Dans le silence des bords de la petite rivière il lui semblait même percevoir des voix qui l'appelaient bien loin. D'étroites berges, des boqueteaux lui déroulaient des fleuves sans fin, d'incommensurables forêts. La brise lui emplissait l'oreille d'appels pressants et son âme et son cœur se sentaient alors remplis d'élan et d'aspirations. Déjà il nourrissait son esprit de récits d'évangélisation.

Un instant subjugué par l'atmosphère guerrier de sa ville natale, la ville des sièges et des traités, il avait songé à embrasser la carrière des armes. Mais il sentit qu'une vocation plus haute l'attendait. Au reste, le signe le plus ordinaire de la vocation ecclésiastique était constant en lui. Les cérémonies de l'Eglise le ravissaient et, avec la charmante naïveté de l'enfance, il essayait à les reproduire jusqu'au milieu de ses amusements. Il se sentait d'avance choisi de Dieu pour un apostolat pénible mais consolant comme il l'écrira, plus tard, dans ses lettres. Déjà, il pensait aux sauvages du nord américain. Les aventures de ceux qui s'en allaient coloniser la Nouvelle-France conquise au-delà des mers le passionnaient. Il lisait avec avidité les relations des premiers missionnaires de ce lointain pays. Et à ce contact il s'était déjà, semblait-il, muri par l'expérience. Grave et vif à la fois, il parlait peu, réfléchi comme tous ceux qui s'efforcent de vivre la vie intérieure et qui pensent davantage.

Ces missionnaires qui travaillaient à la conversion des aborigènes du Canada étaient ces mêmes Jésuites qui lui apprenaient au Collège d'Arras, les premiers éléments de la grammaire, de la littérature et des humanités. Aussi, dès ses plus tendres années, songea-t-il à entrer dans la noble et sainte Compagnie. Ses études de philosophie à Douai le fortifièrent dans cette résolution. Et, en effet, à l'âge où les jeu-

nes gens de son temps et de sa condition ne rêvaient qu'à briller dans le monde et à la Cour, à vingt ans, renonçant à de belles espérances que lui laissait entrevoir sa famille, car il avait un nom, du caractère et du talent, il entra dans l'ordre de Saint-Ignace. Il aurait voulu voler aussitôt à l'appel des voix de son enfance, vers les solitudes lointaines des Amériques, mais il avait à passer plusieurs années par le creuset de la discipline...

Ouah! Ouah! lança tout à coup de la pince du canot le chef Tékopérinat. L'embarcation contournait une pointe boisée de gros mélèzes et l'indien avait aperçu tout à l'extrémité, un énorme Wapiti qui se frottait le flanc sur l'écorce rugueuse d'un arbre. Le bruit pourtant léger des avirons éveilla l'attention du fauve qui disparut dans le fourré faisant craquer les branches. On le laissa poursuivre sa fuite...

Au sortir du noviciat de Tournay, le jeune de Crespieul étudia pendant un an les belles-lettres à Lille et fit une autre année de philosophie à Douai. Puis il enseigna la grammaire, les humanités, la rhétorique successivement à Lille et à Cambrai. Enfin, il fit trois années de théologie à Douai.

En 1670, l'heure vint du premier pas vers la réalisation de son rêve héroïque. Ses supérieurs l'envoyèrent au Canada. Mais à Québec, la discipline arrêta de nouveau son élan vers les forêts du nord. Il lui faut passer une longue année à enseigner, au Collège de son ordre, la grammaire et la rhétorique et terminer son cours de théologie commencé à Douai. Enfin, en 1671, un des plus beaux jours de sa vie, le Père Jean Dablon, alors supérieur du Collège de Québec, l'envoie à la Mission de Tadoussac fondée, quelques années auparavant par le Père Lejeune et qui était regardée comme l'une des plus rudes du Nouveau-Monde.

Il avait trente-deux ans. Alors, sa vigoureuse constitution semblait taillée pour la lutte et la souffrance. Tous ceux qui jusqu'alors l'avaient connu croyaient que François de Crespieul marcherait dans des voies non encore battues. Ils ne se trompaient pas. Partout où il avait passé, le jeune religieux avait montré qu'il possédait l'intelligence et le savoir-faire du jeune homme de bonne famille en même temps que les solides vertus du missionnaire, plus particulièrement, l'amour des âmes, la passion des entreprises périlleuses, mais tempérée par la prudence et la sagesse, le mépris des aises et du confort. Ce qu'il y avait de bouillant dans sa nature était mitigé par une maturité précoce, par une fermeté d'âme peu commune.

Le 25 octobre 1671, voici le jeune missionnaire monté, une première fois, la rivière Saguenay, comme aujourd'hui. Il ne descendra qu'à la fin de mai de l'année suivante. Oh! l'âpre hiver passé à travers "les forêts épaisses et sur les montagnes", couchant sur la neige ou dans de misérables cabanes enfumées, en proie, durant des mois, à la disette de tout ce qui est indispensable même à l'existence la plus pauvre, vivant de la vie misérable de ses premiers néophytes!... Mais que de consolations durant cette première expédition évangélique, songe-t-il, un sourire divin aux lèvres. Après des jours passés à instruire, à exhorter, à faire prier, que de savoureux instants, pendant le silence des nuits glaciales, il a vécu à s'entretenir avec Dieu pendant que ses compagnons indiens dorment sous le silence infini du ciel ou parmi

les éclats de la tempête qui fait rage au dehors de la cabane.

Voilà deux années de cela. Il lui semble tout de même que c'est d'hier cette belle et grande scène des mystères Sacrés de la Sainte Messe célébrée dans une misérable cabane construite en hâte au bord du lac de la Croix, à quelques lieues du grand lac PeokSagami. Oh! le charme idéal et poétique de sa sainte religion sous le ciel glacé du Nord, à l'ombre des primitives forêts!... Il avait consacré la Divine Victime dans un décor d'une pauvreté qui rappelait toute la vie même du Sauveur. Une croix surmontait un autel de fortune et, devant elle, durant tout le jour, les sauvages qui l'accompagnaient s'étaient prosternés "avec un grand respect et un religieux silence". Ceux qui avaient été baptisés avaient reçu le corps sacré du Dieu trois fois saint...

Un vol d'outardes aux appels stridents s'abattit dans une anse proche et une flèche siffla du deuxième canot qui filait vers l'anse où un Indien avec agilité saisit presque au vol un oiseau blessé à mort qui voulait quand même suivre les autres subitement envolés sous l'effroi.

L'incident déchira le canevas de la rêverie du Père de Crespieul. Un instant, ses yeux cherchèrent au loin par delà les ondulations des montagnes comme pour ramener vers lui le vol dispersé des souvenirs.

Le soleil maintenant basculait derrière de grands monts. L'eau se moirait. L'on arriva en face des Caps Eternité et Trinité qui s'étaient toujours, semblait-il appelés ainsi.

Un silence effrayant pesait sur ce coin de la nature sagueyenne. Tekopérimat, toujours à la pince du canot, plaça ses deux mains en forme de cornet devant sa bouche et lança le cri mélancolique du huard... La plainte du bubonide monta d'abord vers le ciel puis, retombant tout à coup, elle alla frapper à toutes les saillies des deux géants de pierre; elle s'éparpilla en mille ondulations dans l'espace silencieux. Puis durant une minute, l'écho se promena d'anse en anse, roula de crête en crête, de rocher en rocher, descendit au fond des ravins, puis remonta encore, s'affaiblissant et s'arrêtant tout à coup, accentuant le solennel silence.

Dans la brumante, de côté, l'on voit le Cap Trinité détachant dans le ciel encore bleu ses trois gigantesques échelons dont le dernier touche les nues tandis que le Cap Eternité, plus près, de son ombre immense qui traverse la rivière, fait devant lui déjà la nuit profonde.

Au fond de l'Eternité, une anse arrondie.

Les canots glissent plus rapides. Coupant la ligne d'ombre que projettent les caps, ils viennent s'échouer au fond de cette anse. Ils sont vite renversés sur la grève de sable fin où ils semblent déjà dormir. A la lisière du bois, tout près, se met à crépiter un grand feu de sapins. Les voyageurs sont maintenant disposés à l'entour et regardent, rêveurs, le rougoiment des flammes et les spasmes des tisons qui se tordent parmi les cendres ardentes. La fatigue engourdit ces hommes. Mais Nicholas Peltier sur les braises rouges fait roussir avec attention un quartier de daim déjà furé. Puis il en distribue bientôt de larges morceaux à ses compagnons qui mordent cette viande avec avidité.

Le Père de Crespieul était tout joyeux.

"Mangez", disait-il, "mes enfants, mangez bien.

Nous avons fait une bonne journée, mais la route est encore longue et plus difficile encore jusqu'au Peok-Segami.

—Nous arrêtons à ChegSutimi? demanda Jérémie de la Montagne.

—Oui, il y aura, sans doute, des baptêmes et nous y passerons quelques jours. Mais j'ai tant hâte de revoir mes chers néophytes de Métabetchouan et du Lac des Mistassins"

Il y avait là, en effet, beaucoup d'ouvrage sur place à parachever; des conversions qu'il ne devait pas laisser refroidir, de pauvres gens qu'il s'agissait de ramener prisonniers en douceur dans les filets de la foi.

S'adressant à Tékohérimat le Père demanda :

Le grand chef brûle aussi, sans doute, de voir ses enfants?

Un large sourire illumina la mâle figure de l'Indien.

La viande consommée, on allumait les calumets et la fumée âcre du pétun monta dans l'air que rendaient transparent les lueurs du foyer... Une petite boule noire roula, rapide, près du groupe et "flock" disparut dans l'eau. C'était un rat-musqué qui fuyait, épeuré, un hibou modula son "hou! hou!" au fond de l'anse, en haut d'un grand sapin. Sur le tronc mordoré d'un bouleau, un pivert fit "toc toc!"

"Entrez!" cria plaisamment Nicholas Peltier.

Et tout le groupe de rire bruyamment.

"C'est Madeleine Tagochix qui vient pour voir son homme, remarqua Jérémie de la Montagne."

On rit de nouveau en plaisantant Nicholas Peltier. Au mois de juin, il avait épousé, à Sillery, une sauvagesse Montagnaise, Madeleine Téhochix.

"Madeleine sait qu'elle ne peut pas courir les bois avec son mari", fit remarquer le Père de Crespieul. Nicholas connaît les conditions imposées pour son permis de mariage par Monseigneur le Grand Vicaire Dutouyt... et le Père cita, pointant gravement du doigt Nicholas Peltier devenu sérieux: "A condition qu'il résidera avec sa femme non dans les bois, parmi les sauvages, mais en une habitation avec les Français et que leurs enfants soient élevés dans les mœurs et langue française" (1).

Le chef Kestabistichit approuva de la tête et dit:

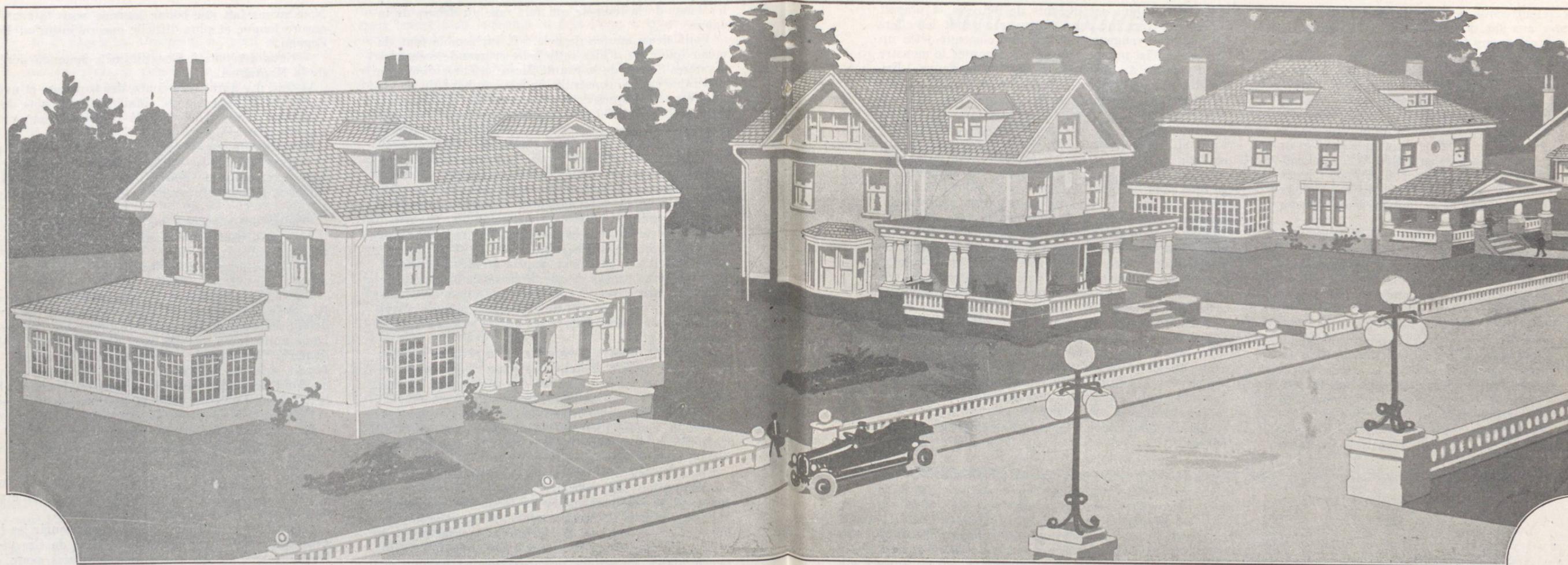
"Les Robes Noires sont sages."

La rêverie, de nouveau, gagna ces hommes. Mais bientôt, un sauvager du second canot, Manuel Pinchigan, se leva, très grand, très mince, et parla:

"Tekohérimat", dit-il en s'adressant au Chef de PeokSagami, "veux-tu nous dire ce que t'apprent aux jours de ton enfance les anciens de notre valeureuse tribu des Montagnais-Mistassins sur ces sombres lieux où nous sommes cette nuit."

Le grand Chef se mit debout à son tour. L'homme était de haute taille et de belle prestance; la figure presque noble, n'eût été l'écartellement raciale des pommettes. La tête rasée haussait le front; des yeux bridés. Il dominait de sa haute stature cette assemblée qu'une incantation semblait avoir fait surgir au pied du Cap Eternité.

(1) Le 22 juin 1673 Nicholas Peltier épousait à Québec Madeleine Téhochix, sauvagesse Montagnaise, après en avoir obtenu la permission de l'autorité religieuse. L'acte de ce mariage est à Québec malgré que le mariage ait été célébré à Sillery.



## Genre de maisons construites au Boulevard des Alliés et la perspective de ce boulevard une fois terminé

On peut faire actuellement l'achat de lots à bâtir au Boulevard des Alliés, à un prix réellement bas et à des conditions des plus avantageuses.

En vous procurant des lots à bâtir à cet endroit, vous ferez un placement de toute sécurité dans la ville de Québec.

Nous envoyons gratuitement le plan de sa subdivision.

### COUPON

Veuillez m'envoyer gratuitement plan de la subdivision  
des lots du Boulevard des Alliés.

NOM .....

ADRESSE .....

ADRESSER A :

**BOULEVARD DES ALLIÉS,**  
**BUREAU : 108, RUE ST-JOSEPH**  
**QUÉBEC**

Téléphone: 2-1229

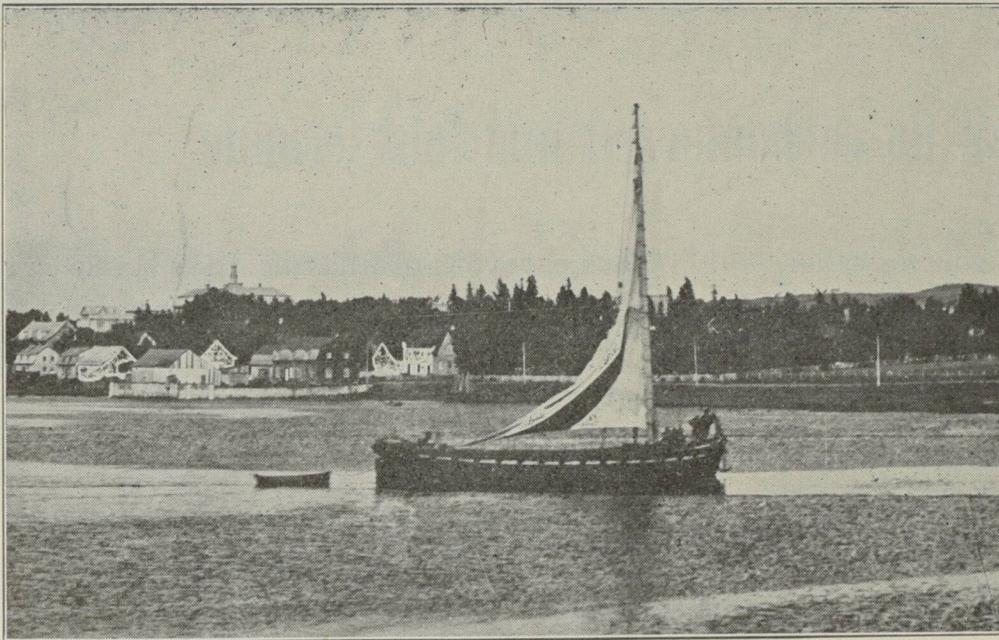
Sa voix retentissante se fit entendre : "Je veux bien raconter aux fils de mes frères, à l'Homme de la Prière et à nos autres frères les Français ce qu'aux jours de ma jeunesse, j'appris de ces lieux. Écoutez : C'était aux premières heures de ce monde. L'Être Suprême que nous craignons tous avait noyé les mauvais manitous dans ce fleuve qui roule ses flots à nos pieds. Mais un encore, un démon, plein de rage, se débattait dans l'abîme, voulant, invincible orgueilleux, reconquérir ce trône du monde qui l'avait rendu si jaloux aux jours de sa gloire. C'est ici même, en cet endroit, que le bras du Tout-Puissant, avait lancé, à travers les espaces, ce monstre orgueilleux qui ne cessait de vomir sa haine dans le fleuve devenu son cachot.

Or, un clair matin, un géant merveilleux s'en vint chasser ici. C'était Mayo, notre premier ancêtre. Il était grand comme l'un des pins qui couronnent le sommet de ces caps et il était si fort qu'il arrachait de ses bras nerveux les plus puissants sapins de nos forêts... Depuis deux jours entiers, Mayo, parti de cette baie, là-bas, où l'astre qui nous éclaire va bientôt surgir, poursuivait sa course et, pour la dernière fois l'aube allait blanchir l'horizon avant qu'il n'arrivât dans son domaine de chasse... Que voit-il soudain? Devant lui, le fleuve en courroux se soulève par bonds furieux et agite ses flots comme sous les efforts de l'ouragan dans les bois de nos pères... Et le canot de Mayo ne veut plus avancer. Le père de nous tous avait reçu du Très Haut une promesse

solennelle. Dans ses instants de détresse, il n'avait qu'à crier vers lui pour éprouver aussitôt les effets de son bras vengeur. Le sublime chasseur jette un cri vers le ciel puis il s'apprête à dompter le monstre qu'il cherche à distinguer au milieu du fleuve. Enfin, il aperçoit sa face grimaçante et il voit sa tête affreuse qui se dirige vers lui. Mayo nage avec vigueur vers la rive. Tout à coup, le monstre fait un bond et s'élançe sur le canot du géant. Mais Mayo l'attend. A cet instant une force surnaturelle se glisse dans ses veines. Il saisit la bête au vol et la prenant par la queue, il la fait tourner au-dessus de sa tête, puis lui brise le front sur le mont qui s'élève ici. Le démon n'était pas encore sans mouvement; pourtant cette tête endurecie avait broyé la roche, faisant aux flancs du cap une large échancrure... Par trois fois l'impitoyable chasseur battit ainsi de la tête du monstre le grand mont blessé... Et voilà, mes frères, la raison de ces trois larges entailles que l'on voit dans ce cap au sommet duquel, depuis, aucun arbre n'a poussé..."

Ainsi parla Tekohérimat. Puis aux pieds du cap immense dont le dernier écho venait de repercuter la voix sonore du chef, le silence se fit. Le feu s'était éteint et les rêves vinrent bientôt errer sur ces grèves sauvages jetant l'oubli sur le merveilleux récit. Les hommes dormaient. Au pied d'un haut sapin, le Père de Crespieul priait.

La nuit était claire. Le ciel ressemblait à une carte céleste.



Sur la plage gaspésienne

## Le vieux Moulin

Alphonse DESILETS

Ah! le bon vieux moulin des vieilles paroisses et des anciens jours... Nid de légendes, écrin de souvenirs, il aurait tôt perdu sa splendeur d'autrefois si les conteurs de mon pays, les artistes, les peintres et les poètes n'avaient pas su comprendre son langage évocateur et son émouvant symbolisme.

Durant plus de deux siècles, le long du fleuve Saint-Laurent, le moulin seigneurial tritura le froment, les blés noirs et les seigles dont fut pétri le pain de nos aïeux. Sur les pointes rocheuses, sur les côtes élevés, ses échelettes ont tourné, dans la brise des quatre temps, et ses meules en sourdine faisaient contrepoint dans la roulade cadencée de ses bluteaux. Habillé de crépi blanc ou cambré dans son armure de granit bleu, parfois chamarré de gallons pâles ou de zébrures éclatantes, mais toujours coiffé du bonnet rouge, il était reconnu de loin par les terriens venant des routes et par les navigateurs longeant les chenaux. Et d'être ainsi le point de mire de tant de yeux humains il avait acquis un peu de la physionomie des gens et semblait adoucir la rudesse primitive des décors dans la nature.

Parfois on surprenait le moulin banal dans une posture moins hautaine, timidement blotti au bord d'une rivière, cachant ses chaussées entre les franges déchirées d'une cascade. C'était alors le moulin à roue, tournant à grande eau que veux-tu!... Humble ouvrier des tâches ardues, il ajoutait à la mouture des farines de ménage et des moulées de son et gru, le cardage des laines brutes et le brayage des filasses. Ses palettes et ses alluchons ont battu la mesure, dans l'écho des rivières ombragées de bouleaux blancs, de pruches brunes, de sapins verts et de merisiers gris. Et la chanson grave des meuniers mêlés aux refrains des habitants a fait pencher peu à peu son toit de cèdre, comme penchent, sous l'émotion prolongée, les vieux fronts attendris.

Car le moulin du temps passé a su tous les secrets des nôtres. Il a tressailli de leurs joies; il s'est attristé de leurs chagrins. Il a connu la légende et l'histoire de nos premiers colons. Il fut intimement lié à leur vie journalière. Bien mieux, il les a nourris, habillés. C'est pourquoi il fut cher à nos aïeux et partagea avec l'église de paroisse l'attachement et le respect des grands et des petits.

Il faut garder nos vieux moulins. Ce sont des monuments, comme des sanctuaires, où sommeille dans la poussière des meules tuées, tout un passé de courage, de vaillance, d'énergie constructive et de coopérante amitié... Ah! le bon vieux moulin, nid de légendes, écrin de souvenirs, il aurait tôt perdu sa splendeur première si les conteurs de mon pays, les artistes, les peintres et les poètes n'avaient pas su comprendre son langage évocateur et son émouvant symbolisme.

## Si tu peux....

*Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie,  
Et, sans dire un seul mot, te mettre à rebâtir,  
Ou, perdre d'un seul coup, le gain de cent parties,  
Sans un geste et sans un soupir.*

*Si tu peux être amant sans être fou d'amour,  
Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre,  
Et, te sentant haï sans haïr à ton tour;  
Pourtant lutter et te défendre.*

*Si tu peux supporter d'entendre tes paroles,  
Travesties par des gueux pour exciter des sots,  
Et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles,  
Sans mentir toi-même d'un mot;*

*Si tu peux rester digne en restant populaire,  
Si tu peux rester simple en conseillant des rois,  
Et, si tu peux aimer tous tes amis en frères,  
Sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi,*

*Si tu sais observer, méditer et connaître,  
Sans jamais devenir sceptique ou destructeur,  
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître,  
Penser, sans n'être qu'un penseur.*

*Si tu peux être dur sans jamais être en rage,  
Si tu peux être brave et jamais imprudent,  
Si tu sais être bon, si tu sais être sage  
Sans être moral, ni pédant.*

*Si tu peux rencontrer Triomphe après Défaite,  
Et recevoir ces deux menteurs d'un même front,  
Si tu peux conserver ton courage et ta tête,  
Quand tous les autres les perdront,*

*Alors, les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire,  
Seront à tous jamais tes esclaves soumis,  
Et, ce qui vaut bien mieux que l'Or et la Gloire,  
Tu seras un Homme, mon fils!*

(Extrait de Zaratoustra.)

## Joyeux passe-temps du foyer

L'ESPRIT de Clémenceau. — Georges Pierredon raconte dans "La France", New-York, les "bons mots et les bons mets" de Clémenceau. Le suivant est caractéristique du tombeur de ministères:

C'était du temps où M. Clémenceau était président du Conseil.

Il venait de tirer un faisán, quand passe au-dessus de la forêt un vol d'oiseaux. M. Clémenceau se tourne vers le garde et lui demande: "Qu'est-ce que c'est que ces bêtes-là?"

"Ce sont des étourneaux, monsieur le président. " " "

M. Clémenceau suit des yeux le nuage mouvant de ces centaines d'oiseaux qui fuient vers le couchant et murmure: "Oh! la belle majorité."

# QUÉBEC ET SES RICHESSES

(Causerie donnée devant un groupe de 90 instituteurs et institutrices ontariens, venus pour étudier la langue française, au couvent de Sillery, pendant les vacances scolaires de 1929.)

Par G.-E. MARQUIS

M. le Directeur des cours, (1)

Mesdames et Messieurs,

Un roi d'Orient avait eu, pendant trois nuits consécutives, un songe étrange qui le rendait tout perplexe, parce qu'il n'en pouvait comprendre la signification.

Dans ce songe il avait vu un ouragan dévaster ses plus belles forêts et ne laisser après son passage qu'un chêne vigoureux dominer les débris de troncs rompus et de branches fracassées, gisant épars sur le sol.

Pour avoir l'interprétation de ce songe, il fit un appel à tous les savants de son royaume.

L'un vint qui lui dit : "Sire, ce songe veut dire que tous les membres de votre famille mourront avant vous et que vous n'aurez même pas de successeur parmi les vôtres. Alors votre dynastie s'éteindra."

Cette explication déplut souverainement au roi qui fit immédiatement enchaîner l'homme qui osait lui exprimer aussi crûment ce que l'avenir lui réservait.

Un deuxième savant se présenta, fort obséquieux, qui lui tint le langage suivant :

"Sire, la puissance et l'autorité dont vous avez joui jusqu'à présent, ne fera que s'accroître à l'avenir, pour le plus grand bonheur de votre peuple et au grand dam des pays ennemis qui environnent votre royaume. Pendant de nombreuses années encore vous régnerez et vous serez même le dernier de votre génération qui tiendra haut et ferme le sceptre de la gloire et de l'autorité. Nul de la génération actuelle ne vous verra tomber car, comme le chêne qui résista à l'ouragan dans le songe que vous avez eu, vous êtes celui que le Tout-Puissant veut garder longtemps encore pour exercer l'autorité dont il vous a revêtu et que vous maintenez avec autant de fermeté que de sagesse."

Le monarque fut si satisfait de cette interprétation de son songe qu'il le combla de mille faveurs et en fit son premier ministre. L'histoire n'ajoute pas, comme dans les contes, qu'il lui donna la princesse en mariage.

Depuis quelques semaines vous vivez, j'en suis sûr, un rêve depuis longtemps caressé, car votre esprit est avide de savoir, puisque vous avez pour mission d'enseigner la jeunesse.

Il y a, dit-on, loin de la coupe aux lèvres, et loin aussi, parfois, du rêve à la réalité. Mais le projet que vous aviez conçu d'élargir le cadre de vos connaissances linguistiques ne saurait trouver de meilleur épauvement que dans le milieu où vous êtes rassemblés, et j'ai la conviction intime que vous n'aurez pas à regretter d'avoir tenté cette expérience. Grâce à l'honorable Surintendant de l'Instruction publique,

(1) M. Y. Jeanneret, professeur de littérature française à l'Université de Toronto.

quelques-uns des meilleurs interprètes de l'âme collective des habitants de cette province sont venus exprimer leurs sentiments.

En effet, depuis quelques semaines déjà, sous ce toit hospitalier du Collège de Sillery, vous avez entendu des conférenciers distingués et diserts qui vous ont sans doute charmés par leurs discours bien étoffés et par leur verbe enchanteur. Aussi, ont-ils, j'en ai la conviction intime, trouvé grâce à vos yeux et vous emporterez d'eux un souvenir ineffaçable.

Que pourrais-je ajouter pour vous intéresser dans une causerie sur nos richesses matérielles, de même que sur quelques particularités de l'âme des habitants de cette province ?

Bien peu sans doute, puisque vous appartenez à l'élite de la société de votre province et que vous êtes inféodés à la profession la plus distinguée qui soit au monde.

Quoi qu'il en soit, permettez que j'attire brièvement votre attention sur quelques-unes des richesses naturelles qui constituent un fond quasi inépuisable pour les générations qui nous suivront.

\* \* \* \*

*Nos richesses naturelles.* — Au cours des quelques semaines passées au milieu de nous, vous avez fait quelques randonnées dans les campagnes environnantes et vous avez pu contempler le pittoresque de nos villages, de nos paysages agrestes, des cultures soignées qui se déroulent de chaque côté des grandes artères, mais ce n'est là qu'un tout petit coin de la terre québécoise, et je suis convaincu que vous avez le désir d'en savoir davantage.

La Providence a été généreuse envers nous et nous lui en sommes sincèrement reconnaissants. Elle a répandu abondamment des richesses à travers tout le Dominion, je le sais pour l'avoir traversé d'un bout à l'autre, mais chacun a tout naturellement un penchant pour le coin de terre, le village et la province qui l'ont vu naître.

Ce sentiment ne saurait être taxé d'amour de clocher, car c'est là la base même du patriotisme qui veut que tout le pays, le Canada entier, soit l'objet de notre attention et de nos efforts pour le rendre de plus en plus prospère et pour que les peuples qui l'habitent se connaissent de mieux en mieux et travaillent dans cette harmonie qui fait que tous les efforts convergent vers un même but.

Mais comme la province est immense vous ne pouvez aller sur place, aux quatre points cardinaux, constater de visu les richesses que nous possédons, comme c'est d'ailleurs le cas pour les habitants de Québec même.

Or, le Gouvernement a créé un organe dont la mission est de tenir compte de ses richesses, de les inven-

torier chaque année, ou périodiquement, et de les cataloguer. Cet organe c'est le Bureau des Statistiques, qui publie, entre autres volumes et bulletins, un Annuaire chargé de renseignements et donnant une nouvelle photographie de la province, à chaque session de la Législature.

Il me fera plaisir, à la suite de cette causerie, de vous faire cadeau d'un exemplaire de cette publication, au nom de l'honorable Secrétaire de la Province, dont relève mon Service.

En attendant, permettez que je vous signale quelques faits et quelques chiffres qui vous donneront, je l'espère du moins, la tentation d'en savoir davantage sur la province française du Dominion.

Si j'atteignais ce but, j'aurais la légitime fierté d'avoir satisfait au principe pédagogique qui veut que le meilleur instituteur soit celui qui sait inculquer le désir d'apprendre, la soif du savoir, le besoin de toujours meubler davantage son cerveau, afin de réaliser cet aphorisme : "Apprendre plus pour aimer davantage."

### QUEBEC ET SES RICHESSES.

#### 1° Capital humain :

Population	1901	2,604,800	
	1927	1,648,898	
Augmentation		955,902	ou 58 %
Naissances 1927		83,064	
Taux de la natalité		31.9	par 1,000
Décès		36,175	
Taux de la mortalité		13.9	par 1,000
Surplus naturel		46,889	
Taux du surplus		18.01	
Décès de 0 à 1 an		10,739	
Mortalité infantile (taux)		129.3	par 1,000
			n. v.

Unité sanitaire : douze, comprenant les quatorze comtés suivants : Beauce, St-Jean d'Iberville, Lac St-Jean, St-Hyacinthe-Rouville, Témiscouata, Joliette, Nicolet, Terrebonne, l'Assomption, Montcalm, Mégantic et Tsmiscamingue.

#### 2° Sol et cultivateurs :

Superficie de la province (1)	350,000 m. e.
Organisés en municipalités	40,000 m. e.
Possédés en propriétés	32,000 m. e.
Possédés en location	1,600 m. e.
Etendues moyenne des terres	100 acres
Valeur moyenne à l'acre :	\$57.00
Nombre de cultivateurs :	140,000
Richesse de la production agricole (1928)	\$277,050,000.

#### 3° Industrie forestière, moulins à pulpe, à papier, etc :

Etendue de nos forêts	187,500 m. e.
Capital engagé dans cette industrie	\$250,000,000
Hommes employés	50,000
Moulins à scie	1,000
" à pulpe	18
" à papier	15
" combinés (pulpe et papier)	17

(1) Nouveau Québec excepté.

Valeur des produits forestiers	\$74,749,988
" de la pulpe	60,884,169
" du papier	91,908,475

#### 4° Industrie minérale :

Travail qui s'accomplit dans la région du Témiscamingue, Abitibi et de Chibougamau — Mines d'amiante (85 % prod. mondiale)

Revenu total en 1928 (mines)	\$37,023,685
" de l'amiante	11,238,361
" du ciment	6,305,396
" calcaire	2,766,218
" briques	2,613,391
" sable	1,640,356

#### 5° Manufactures :

Nombre	7,164
Capital engagé	\$1,216,975,958
Employés	180,769
Valeur des produits	\$905,300,824

#### 6° Forces hydrauliques :

	c. v.
Forces utilisables	
permanentes	8,462,903
Avec turbines installées	2,068,054 24 % du total
Développement	
par 1,000 p.	793
Stations centrales	109

L'aménagement de la province de Québec est de 45 % du total du Dominion.

Voilà quelques-unes, entre mille, de nos richesses naturelles dont le développement graduel et rationnel devrait assurer la prospérité à notre province pendant les siècles à venir.

\* \* \* \*

*Capital intellectuel.* — Mais ce qui forme la principale richesse d'un pays, c'est non seulement le nombre de ses habitants, mais la somme collective de connaissances que possède le peuple, à tous les degrés de l'échelle sociale, afin de travailler au développement graduel de ses richesses naturelles.

Bref, ce sont les cerveaux qui constituent la richesse la plus appréciable d'un peuple.

Or, notre province, sans vouloir s'accorder un diplôme de supériorité sur ses voisines peut, avec satisfaction, déclarer que nous avons aujourd'hui des foyers nombreux où les étudiants peuvent acquérir les connaissances qui leur permettent de contribuer au développement de nos richesses naturelles : écoles primaires, secondaires, supérieures, universitaires, normales, après les techniques, polytechniques des H. E. C., des beaux-arts, etc.

*Richesse nationale.* — La richesse nationale du Canada était de 26 billions et demi l'an dernier, et celle de Québec de 6 billions et demi, soit 25 % du total. Sur ce chiffre, la richesse agricole comptait pour \$1,356,441,000.

Quoi que l'on ait pu en dire, le québécois est attaché au sol et s'il est parfois obligé d'aller à l'étranger pour gagner quelque argent, pendant la période de défrichement de sa terre, il rêve toujours de se créer un chez soi bien à lui et indépendant, comme seule la profession de cultivateur peut en procurer une.

Presque tous les cultivateurs, chez nous, sont propriétaires de leur terre et le rêve d'un bon habitant c'est d'établir tous ses fils dans une même localité.

L'attachement au sol des ancêtres est même tellement grand que l'on connaît plus de 1,400 familles dont le nom n'a pas changé sur la même terre depuis le temps des Français au pays.

\* \* \* \*

*Le royaume paroissial.* — L'une des forces morales qui ont le plus contribué à l'homogénéité chez mes compatriotes, c'est sans doute le groupement paroissial.

Pour en connaître toute la force, comme aussi tous les effets bienfaisants, il faut avoir vécu dans ce milieu quasi familial.

La paroisse qui comprend, en hauteur, de deux à quatre concessions ou rangs, sur une longueur variant de six à neuf milles, forme une superficie moyenne de trente à quarante milles carrés et renferme de quinze cents à deux mille habitants.

Trois grandes institutions ont charge de l'administration de la chose publique : la *Fabrique*, le *Conseil municipal* et la *Commission scolaire*.

Ces corps sont indépendants l'un de l'autre et il n'y a pas de conflit d'autorité entre eux.

Le prestige du curé y est sans doute considérable et il est l'objet d'une grande vénération, mais son domaine ne s'étend pas au-delà de l'enseignement dévolu à l'Eglise et son autorité est toute paternelle.

La meilleure harmonie règne entre le clergé catholique et le clergé protestant, car chacun sait demeurer dans son milieu et il n'y a jamais d'empiètement d'un côté ou de l'autre. Eglises et écoles jouissent de la plus grande liberté, dans leurs sphères respectives et nul n'essaie d'entraver la liberté de l'autre : minorités et majorités ont, chez nous, des droits égaux.

\* \* \* \*

*L'oeuvre du Gouvernement.* — Si les peuples ont les gouvernements qu'ils méritent, nous serions quelque peu tentés de nous enorgueillir puisque la chose publique, chez nous, est administrée avec beaucoup de clairvoyance et de sagesse.

L'argent qui ne fait pas le bonheur, mais qui peut y contribuer beaucoup, est généreusement dépensé pour aider au développement de tous les services publics dont la population est appelée à bénéficier.

Il y a un quart de siècle le budget de la Province n'atteignait pas cinq millions, aujourd'hui il approche quarante millions.

Aussi les contribuables sont-ils l'objet d'une attention suivie de la part du gouvernement qui leur fournit mille moyens d'améliorer les services publics et de vivre plus confortablement.

L'instruction publique, l'hygiène, la voirie, les institutions de bienfaisance, la justice, les travaux publics, les ouvriers, etc., sont l'objet d'une sollicitude soutenue chez nos administrateurs.

\* \* \* \*

*Oeuvre de bonne entente.* — Dans quelques jours vous retournerez dans vos foyers respectifs et dans quelques semaines vous remonterez à la tribune.

Puisse votre séjour au milieu de nous ne vous laisser que de bons souvenirs, des impressions favorables et durables.

Comme agents de liaison vous allez, dans les milieux ou votre parole se fera entendre, semer le grain qui donne d'abondantes récoltes.

Lorsque Québec et Ontario iront bras dessus, bras dessous, le reste du Dominion nous sera acquis.

C'est là la mission à laquelle vous pouvez contribuer par vos enseignements, comme des ambassadeurs venus se renseigner sur place.

Votre initiative est vivement appréciée et nous sommes honorés de votre trop court séjour au milieu de nous. Puissent les vôtres revenir plus nombreux, une autre année!

Puissiez-vous aussi, au moyen du *Year Book* que je vais vous faire distribuer, ajouter quelques connaissances de plus au bagage substantiel que vous possédez déjà sur nos richesses naturelles et sur les quelques qualités que possèdent les habitants de notre province!

Toute réforme sociale doit être jetée dans le creux des étudiants, à l'école d'abord. Vous êtes des semeurs. La récolte sera abondante si vous jetez le bon grain à pleines mains, et la génération future, encore plus que celle d'aujourd'hui, en savourera les fruits délicieux et nourrissants.

\* \* \* \*

“*Canadiens d'abord, Canadiens ensuite et Canadiens toujours.*” (Sir Wilfrid Laurier.)

J'ai commencé cette causerie par un songe; je la termine par un trait ou deux.

Sur un bateau de la “Canada Steamship Lines”, un québécois remarque un bambin américain qui s'efforce de lire les affiches et enseignes françaises que l'on voit un peu partout sur les murs de Québec, en face de la ville. Comme il éprouve parfois certaines difficultés, le monsieur de langue française vient à son secours et la conversation s'engage :

—“Où vas-tu, mon petit ami”, demande le grand voyageur au gosse.

—“A la Malbaie, Monsieur, où je passe les vacances avec mes parents.”

—“Où se trouve cette localité? Est-ce aux Etats-Unis ou au Canada?” poursuit l'interlocuteur.

—“Mais, Monsieur, ne savez-vous pas que la Malbaie c'est en France, où tout le monde parle français.”

La province de Québec semble être une petite France par sa population, mais une grande par son territoire, puisqu'elle contiendrait notre ancienne mère patrie plus de trois fois.

Nous ne sommes plus des Français, mais des Canadiens parlant le français, et heureux d'habiter un pays jouissant de la plus entière liberté et l'un des plus riches au monde en ressources naturelles, lui assurant un brillant avenir, pourvu que nous travaillions tous à son développement dans l'harmonie.

Dans un groupe de voyageurs composé de plusieurs nationalités et où chacun vantait son pays d'origine et les vertus de sa race, on demande à un Irlandais :

—“Eh bien, Pat, si tu n'étais pas Irlandais, que voudrais-tu être?”

—“Si je n'étais pas Irlandais j'aurais honte de moi et j'aimerais mieux ne pas avoir vu le jour”.

Soyons, nous aussi, des Canadiens jusque dans le bout des ongles et prouvons-le par nos actes en travaillant au développement d'une autonomie de plus en plus grande et à l'épanouissement le plus complet possible d'une meilleure entente entre les éléments qui composent sa population. C'est là le bel exemple que vous venez de donner par votre séjour au sein de cet asile champêtre et je sais qu'il aura une excellente répercussion chez vos compatriotes aussi bien que chez les nôtres.

# CHEZ NOS MEMBRES

*Simple Notes d'actualité*

M. Lorenzo Auger, président de la Société des Arts, Sciences et Lettres se rétablit promptement d'une grave maladie, et nous sommes heureux de l'en féliciter. L'an dernier, il avait été éprouvé par un incendie qui avait causé des dommages assez considérables à sa résidence. Espérons que M. Auger saura surmonter toutes ces petites misères de la vie avec la sérénité d'âme dont il est coutumier et que, de nouveau, la fortune lui sera plus favorable à tous égards.

\* \* \* \*

M. R.-A. Benoît, secrétaire particulier de l'honorable Premier Ministre, vient d'être promu au poste important de greffier du Conseil législatif. Il succède à M. R. Campbell, qui occupait ce poste depuis un grand nombre d'années, et décédé récemment à l'âge de 76 ans. M. Benoît, qui fut tour à tour traducteur au Sénat, secrétaire de sir Charles Fitzpatrick, ex-lieutenant-gouverneur de la Province et, depuis 1920, secrétaire particulier de l'honorable L.-A. Taschereau, possède toutes les qualifications voulues pour accomplir la nouvelle charge que le Gouvernement vient de lui confier. C'est un travailleur, très versé dans les questions d'administration et d'une fidélité à toute épreuve à ses amis. Nous sommes moralement convaincus qu'il saura remplir avec honneur, pour lui, et profit pour la Province, la fonction de greffier du Conseil législatif qui vient de lui échoir.

\* \* \* \*

Il y a quelques jours à peine, notre bon ami, M. Jos.-S. Blais et son épouse dévouée étaient l'objet d'une fête intime de la part de leurs nombreux amis, à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de leur mariage. Pendant de nombreuses années, M. Blais fit partie du personnel de la Banque Nationale, aujourd'hui la Banque Canadienne Nationale, où il avait atteint le haut poste d'inspecteur des succursales de la dite banque. Aujourd'hui, il est courtier en obligations municipales et autres pour une maison canadienne des plus en vue. Souhaitons à M. et à Madame Blais, à l'occasion de leurs noces d'argent matrimoniales, que l'avenir leur réserve santé, joie et bonheur.

\* \* \* \*

À l'occasion de la création de l'Ordre du Mérite Scolaire, nous nous faisons un plaisir et un devoir d'offrir nos vives félicitations et nos remerciements à l'honorable Cyr.-F. Delâge, surintendant de l'Instruction publique, et aux officiers de son département, qui n'ont épargné ni leur temps ni leurs peines pour organiser cet ordre et pour accorder aux récipiendaires une décoration digne du travail qu'ils ont accompli et de la mission qu'ils avaient à remplir. Nous incluons dans nos remerciements le gouvernement de la Province, qui a fourni les fonds voulus pour mener cette entreprise à bonne fin.

Nous apprenons avec plaisir que notre confrère de la Société des Arts, Sciences et Lettres, M. Charles Delagrave, N. P., vient d'être élu vice-président de l'Association des Chevaliers de Colomb, ce qui veut dire que, l'année prochaine tout probablement, M. Delagrave, N. P., sera promu au poste, toujours convoité parmi les Chevaliers, de Grand Chevalier. Cet ordre n'est pas apprécié de la même façon dans tous les milieux, mais nous nous faisons un plaisir de déclarer ici que les Chevaliers de Québec, composés de deux éléments ethniques, s'entendent fort bien et qu'ils ont accompli des œuvres dignes de tous les éloges; entre autres, l'organisation de souscriptions pour l'Université Laval, le Collège Gravelbourg et l'Hôpital Laval.

\* \* \* \*

M. Alphonse Desilets, officier d'Académie de France, a été transféré, avec son service, — celui de l'Économie Domestique, — au département de l'Instruction publique et, dorénavant, il aura pour chef l'honorable Cyr.-F. Delâge. Le Service de Coupe et de Confection sera aussi attaché à celui de l'Économie Domestique. M. Desilets s'est dévoué depuis longtemps à cette cause et il a réussi à organiser, dans la Province, un grand nombre d'école ménagères et de cerceles de fermières. Sous sa direction, des expositions d'articles appartenant à la petite industrie domestique, se succèdent dans diverses localités, et celle qui a été tenue tout récemment au Manoir Richelieu, à la Malbaie, a mis en relief de façon éclatante tout ce que peut produire de beau, de bon et d'utile, l'enseignement ménager, quand il est bien dirigé.

\* \* \* \*

Nous remarquons avec plaisir que l'un de nos membres les plus dévoués fait sa marque dans le monde financier, en aidant tout particulièrement les municipalités dans leurs entreprises de services publics. Nous voulons parler de M. J.-A. Fournier, président du Prêt Municipal, qui organise, un peu partout dans la Province, des services d'aqueducs, d'égoûts, d'énergie électrique, de lumière électrique et autres du genre. Non seulement il négocie les obligations des municipalités, mais il leur fournit des plans et des ingénieurs pour exécuter les travaux dont ils ont besoin, afin de procurer plus de bien-être à leurs administrés. Nous félicitons M. Fournier de son esprit d'initiative et du succès qu'il a remporté jusqu'aujourd'hui, et souhaitons que celui-ci ira toujours en grandissant.

\* \* \* \*

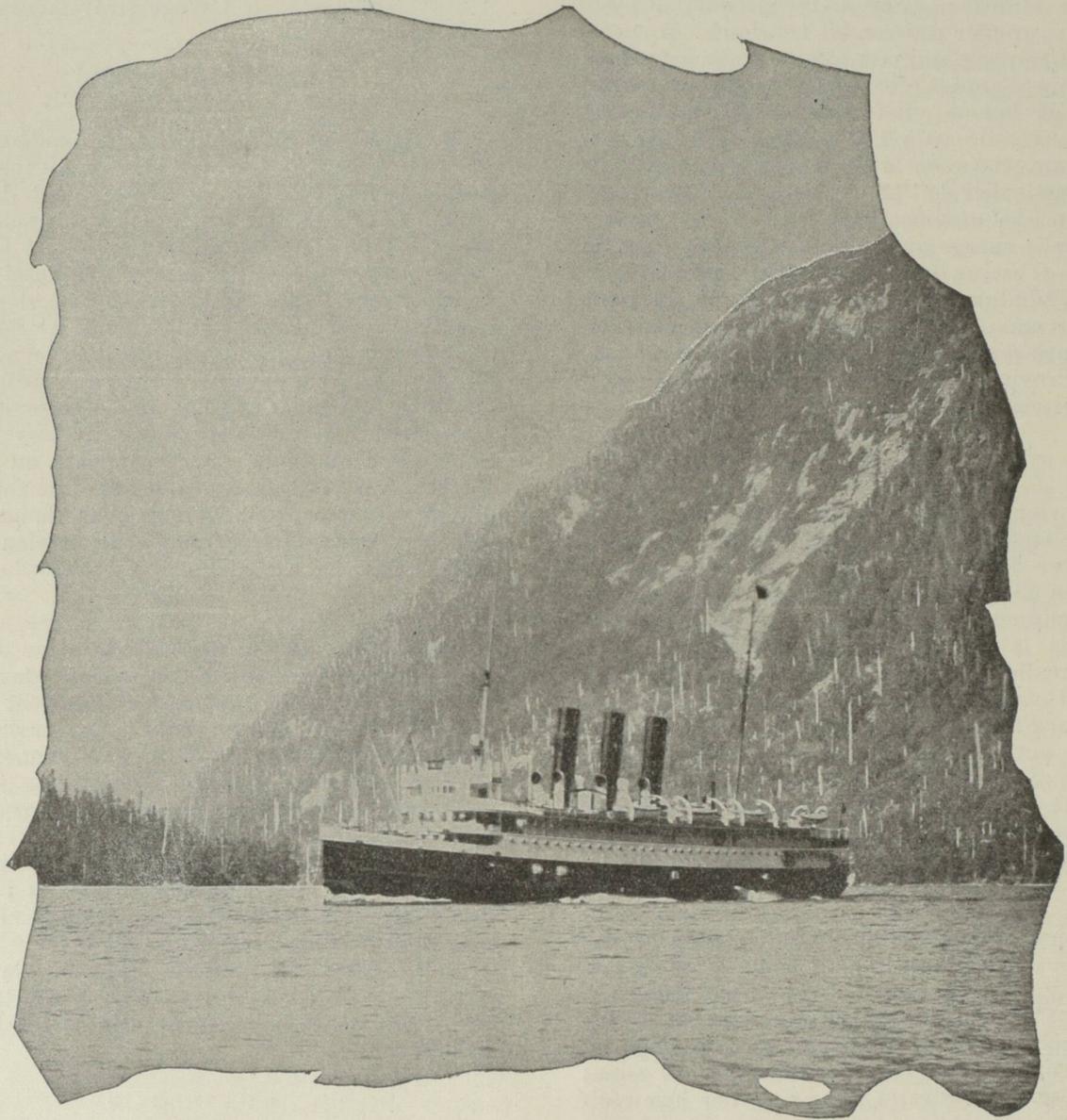
Lors du dévoilement d'une plaque commémorative érigée à Lotbinière à la mémoire du feu poète Pamphile LeMay, M. l'abbé Arthur Lacasse, curé de St-Apollinaire, a donné lecture d'un poème de haute con-

ception et de belle tenue littéraire. Nous l'en félicitons cordialement, et la Société des Arts, Sciences et Lettres est heureuse de le compter parmi ses membres les plus dévoués et les plus distingués.

\* \* \* \*

Un jeune député qui monte rapidement dans le firmament politique, c'est M. Edgar Rochette, avocat, C. R., député de Charlevoix-Saguenay. Il ne ménage aucun effort pour faire connaître la localité qu'il représente, obtenir l'assistance voulue afin de la développer davantage. L'année dernière, c'était une excursion de journalistes qui explorait la Côte Nord.

Un peu plus tard, la Société d'Industrie Laitière avait sa convention annuelle à la Baie St-Paul et, tout récemment, le ministre de la Colonisation allait se rendre compte sur place des besoins de ce pays. M. Rochette a aussi contribué à la fondation d'un journal régional et, dernière activité, dont il est un peu et même beaucoup responsable, organisation d'une exposition d'ouvrages domestiques canadiens, au Manoir Richelieu. On dirait que la fortune sourit beaucoup aux audacieux de même qu'aux célibataires, puisque, à l'instar du Premier Ministre fédéral et du Chef de l'Opposition au même endroit, l'hyménée n'a pas encore eu de charmes assez puissants pour lui faire abdiquer sa liberté.



*Au pied des monts majestueux de l'Alaska.*

# 600,000 FRANCS PAR MOIS

Par J. DRAULT

(Suite de la dernière livraison)

—Ah! vous savez tout cela? fit Durand narquois.

—J'ai travaillé dur pour avoir tous ces renseignements. Mais j'ai su! Quand on me paye, moi, j'en donne pour l'argent.

—Voulez-vous que je vous dise? Vous avez passé votre temps dans un bar et vous êtes venu me raconter des stupidités...

—Je vous assure...

Durand tira un billet de mille francs de son portefeuille, le remit à l'homme et lui dit:

—Voici pour le congédiement et en attendant que vous ayez trouvé une autre place pour remplacer celle que je vous ai fait perdre. Vous me prenez pour une poire de luxe. Mlle Geneviève n'est pas mariée, n'a jamais été danseuse de corde, ne sera jamais actrice et je quitte Paris ce soir... Partez, et que je ne vous rencontre jamais sur ma route!...

D'un index irrité, il lui montra la porte.

—C'est bien fait pour moi! pensa-t-il. Qu'ai-je été assez vil pour imaginer cet espionnage!

Puis il écrivit à l'abbé:

*Petite déception, dites-vous? Non pas, cher Monsieur l'abbé! Enorme déception! Je pars pour Nice! je vais essayer de changer mes idées. A mon retour, ma première visite sera pour vous.*

*Votre très reconnaissant et sympathique,*  
Durand.

—Nice! s'écria l'abbé atterré. C'est justement là qu'elle va installer cette succursale de sa maison! L'a-t-il donc deviné? S'en est-il douté? Est-ce un hasard? Parbleu! C'est un hasard! Quand un milliardaire s'ennuie à Paris, il va s'ennuyer à Nice. C'est normal! Mais ils vont s'y rencontrer, alors?... Est-ce fâcheux?... Est-ce providentiel?... Nous saurons tôt ou tard!

## DEUXIEME PARTIE

### DANS LA SPLENDEUR DES PALACES

#### I

#### UN HUISSIER CHEZ GALUPIN

M. Colchester était arrivé vers 9 heures chez Galupin et avait frappé à la porte du graisseur de wagons. A sa grande stupeur, il avait entendu cette question posée à haute voix par Galupin, derrière la porte fermée:

—Est-ce que le commissaire de police est avec vous, cette fois?

—Qu'est-ce? avait répondu Colchester. Et pourquoi le commissaire de police, *if you please?*

—Ah! Pardon!... C'est vous!... s'était écrié Galupin.

—Entrez vite.

Sitôt M. Colchester entré, il avait vivement fermé l'huis et s'était écrié:

—J'attends l'huissier, figurez-vous!... Je re dois 25 francs, une vieille histoire, à un troquet qui m'a entortillé. L'huissier est venu avant-hier matin. Je ne lui ai pas ouvert. Il m'a dit comme ça, à travers la porte: "Vous avez tort! Ça vous fera des frais. Je reviendrai après-demain avec le commissaire de police, ça coûtera cent sous de plus!" Je lui ai dit: "Allez!" Je croyais que c'était lui qui revenait. En l'attendant, mangeons le petit salé pendant qu'il est chaud!

Une assiette renversée servait de couvercle à un plat creux. Mme Galupin enleva l'assiette, et un amas de côtes de porcs rouges, humides, fumantes, apparut aux yeux de M. Colchester.

—Asseyez-vous! lui dit l'ex-graisseur en lui montrant une chaise devant la table.

Sur cette table, couverte de la toile cirée familiale, usée, craquelée, marquée de brûlures noirâtres en forme de rond, deux assiettes étaient posées côte à côte, flanquées d'un couteau et d'une fourchette d'étain.

Près du plat contenant le petit salé, une bouteille de blanc, cachetée, attendait d'être débouchée.

Galupin sortit un couteau de sa poche, ouvrit le tire-bouchon qui en faisait partie et déboucha la bouteille en disant:

—D'ordinaire, c'est du blanc, à douze ronds le litron, qu'on boit avec le petit salé. Mais en votre honneur, j'ai pris une cachetée. Le troquet d'en bas a de bon vin de Bordeaux. Vingt sous que ça coûte. Mais on a les moyens, pas vrai?

S'étant coupé un fort quignon de pain, il prit, avec ses doigts, une côte de petit salé dans le plat, la posa sur son pain, et commença à manger, coupant avec son couteau, tantôt un morceau de viande, tantôt un morceau de pain.

—Je commence à briffer le premier, s'expliqua-t-il, pour vous montrer la manière de manger sur le pouce.

—Mais les assiettes?

—On ne s'en sert pas!

—Alors, pourquoi les mettre?

—C'est en votre honneur, pour que vous ne soyez pas trop dépaysé. Mais quand je suis tout seul, ou avec des copains, on mange devant une table où il n'y a que le petit salé sur du papier, le litron et les verres.

—Et vous préférez ceci au thé, pour manger le matin?

—Au thé? Ah ben! Je vous crois!... Le thé, j'en ai bu qu'une fois dans ma vie. Mais je ne recom-

menceraï pas! C'est de l'eau chaude avec un petit goût. Je n'aime pas l'eau! Mais mangez donc!

Et M. Colchester, s'initiant à l'art de manger sur le pouce, se graissa les doigts en savourant le petit salé qu'il trouva d'ailleurs excellent.

—Faut boire un coup de temps en temps pour pousser!... expliqua Galupin qui faisait le professeur et qui eut bientôt vidé la bouteille, ce qui fut, pour lui, l'occasion de prier sa femme d'aller en chercher une autre.

—On a le moyen! répéta-t-il.

Comme Mme Galupin remontait avec une autre bouteille, son mari l'entendit, au dehors, qui échangeait des paroles avec une voix masculine.

La bouche pleine, l'ancien graisseur cria:

—C'est-y l'huissier?

—C'est lui-même, fit une voix d'homme. Le commissaire est là avec un serrurier. Faudra-t-il crocheter la porte?

—Ah! mais non! cria Galupin. Entrez donc, Messieurs. Et asseyez-vous! Vous allez manger le petit salé avec nous! Seulement, va falloir que ma femme retourne chercher une troisième bouteille!

L'huissier, petit homme noir en chapeau haut de forme et redingote strictement boutonnée, ganté de fil gris, une serviette sous le bras, entra un peu rogue, suivi du commissaire de police, qui, lui, fit le bon enfant, — un bon enfant très moustachu, l'oeil narquois, tout à fait l'air d'un sous-officier en civil et en train de plaisanter:

—Eh bien! quoi! fit-il. On n'est pas si méchant que ça! Et nous, on ne veut pas vous manger non plus! Seulement, vous devez à un marchand de vin, il faut bien le payer!

Les deux clercs de l'huissier suivaient, l'un en chapeau rond, l'autre en chapeau mou. L'un avait un stylographe et un rouleau de papier timbré à la main. Il était tout paré pour inscrire les objets que son patron allait saisir. Enfin, le serrurier fermait la marche, son trousseau de clés et de crochets à la main. La petite pièce où Galupin était installé avec son Américain et son petit salé se trouva pleine de monde.

—Y en a plus? clama-t-il, très gai, en comptant les arrivants.

—Il y en a assez! déclara le commissaire de police.

Puis, s'adressant à l'huissier, il lui dit à mi-voix:

—C'est un farceur. Il a l'air de bonne composition. Il va payer!

—Les 25 francs, oui, répondit l'huissier mais il va renâcler devant les frais! Je connais ça! Au lieu de payer tout de suite ils veulent des délais, ils font de la résistance, la procédure marche, et puis... Enfin, on va voir!

Et, s'adressant à Galupin:

—Monsieur Galupin?

—Soi-même! fit Galupin. Et vous?

—Je suis Me Dugorais, huissier, 218, faubourg du Temple, et je suis porteur d'un jugement qui vous condamne envers M. Flaquet, marchand de vins, à 25 francs, plus les frais qui se montent à...

—Je payerai tout!... déclara Galupin. Asseyez-vous donc!

—Pourquoi avoir tant fait d'histoire! demanda l'huissier. Avant-hier, vous m'auriez tout aussi bien payé!

—Erreur! Depuis avant-hier, il y a du changement

dans mon existence. Mais, je vous préviens: je ne vous payerai qu'après que vous aurez mangé avec nous le petit salé et bu le vin blanc.

—Monsieur, protesta Me Dugorais, ça ne se fait pas!

—Pourquoi donc? dit le commissaire.

—C'est pas interdit par le Code de procédure, patron! dit un des deux clercs...

—Mes clés n'ont servi à rien! objecta le serrurier. Est-ce que je vais être payé tout de même?

—Comment! Mais je crois bien!... clama Galupin. Mais veux-tu aller chercher d'autre petit salé. Ce que j'ai va être un peu juste. V'là 10 francs! Tiens, vieux frère!...

—Chouette client!... murmura le serrurier, qui partit comme le vent vers le charcutier le plus voisin.

L'huissier, le commissaire, les deux clercs s'étaient assis. Mme Galupin, devant chacun d'eux, mettait une assiette, un verre et un quignon de pain. Le commissaire se mit à manger. Mais l'huissier était comme méfiant. Et Galupin faillit gêner tout par une plaisanterie qui, sans être méchante, n'était pas d'un goût particulièrement heureux. Il s'écria:

—Dugorais, que vous vous appelez?

—Oui, Monsieur!

—Vous êtes un gorais qui est noble, pour lors. C'est le premier que je vois avec un *de*...

—Monsieur, fit l'officier ministériel offensé en se levant, si c'est une injure, elle est passible des lois; si c'est une inconséquence, je quitte ces agapes auxquelles vous ne nous avez sans doute conviés que pour mieux vous venger de ce que mon ministère a toujours de désagréable pour les mauvais payeurs.

Le commissaire parla un peu haut, et Galupin fit des excuses. L'huissier se rassit. Le serrurier rapporta deux "palettes" et des "petites côtes" fumantes, enveloppées dans du papier de soie; il s'assit à son tour et se mit à rattraper le temps perdu et à engouffrer avec avidité.

Puis, Galupin dit:

—Et maintenant, je vais payer. C'est combien, en bloc? Le total, quoi?...

—Vous allez trouver que c'est beaucoup! fit l'huissier. Et je vous vois venir! Vous allez refuser!

—Dites toujours!

—Dame! Il y a cent sous pour le commissaire, quarante sous pour le serrurier, vous ne voudriez pas les avoir dérangés pour rien! Bref, en tout, 59 fr. 65!

—Que ça?

—Vous trouvez que c'est peu?

—Voilà 60 francs! fit Galupin, en alignant trois pièces d'or.

Il ajouta:

—Gardez la monnaie!

L'huissier n'en croyait pas ses oreilles. Il ramassa l'argent, tint à rendre sept sous griffonna un reçu et fila avec ses deux clercs, qui jouaient le rôle de témoins. Il craignait d'être le jouet d'un rêve. Le commissaire détaillait à sa suite, suivi du serrurier, qui, avec son trousseau, faisait un bruit de mule farcie de grelots. Demeuré seul avec le secrétaire de John Durand, Galupin dit à ce dernier:

—Vous n'aviez peut-être jamais vu de saisie en France? Voilà comment ça se pratique!

—Vous êtes un pays comique! reconnut M. Colchester.

—N'est-ce pas, répondit Galupin, très fier d'avoir pu apprendre quelque chose à un Américain.

Il ajouta :

—Et maintenant, Monsieur Colchester aux affaires sérieuses!... Au boulot!... Où en suis-je de mon pari avec M. Durand, votre patron?

—Mon patron tient la corde! Et vous, vous vous enfoncez! Vous êtes sous l'eau!

—Je sais! Il va falloir donner un coup de talon énergique pour revenir à la surface. Soyons Américains! D'abord des chiffres.

—Eh bien! Voici! fit M. Colchester, en consultant son petit calepin. Vous avez du retard sur la journée première. Pour être à jour ce soir, en vous couchant, il faut que, d'ici ce soir, vous ayez dépensé 36,203 fr. 50.

—Saperlotte! Ça va être dur!... Il faut pourtant y arriver... Donnez-moi un conseil!

—Je n'ai pas le droit! Je trahirais M. Durand!

—C'est juste.

—Il y a Nice.

—On ne peut pas partir ce matin!... Il faut acheter des valises, des malles, puis des habits et du linge pour les mettre dedans... Tiens! Mais voilà des occasions de dépenses... On va s'occuper de ça...

—A vos ordres, Monsieur Galupin.

—Et d'abord, il y a les 60 francs de l'huissier, le petit salé et les litrons de vin blanc.

—Très juste! Dicter-moi ces dépenses, afin que j'enregistre.

—Eh bien! 60 francs d'huissier, 5 francs de petit salé, 3 fr. 60 de vin. Calculez!...

M. Colchester calcula fort rapidement, fit une soustraction et donna son total en ces termes :

—Il nous reste moins à dépenser, en effet!...

—N'est-ce pas?

—Mais ça fait tout de même 36,134 fr. 90 à liquider aujourd'hui, si vous voulez être à jour et n'avoir plus demain à dépenser que ces petits 18,250 francs quotidiens!...

—Nom de nom!... 30,130! Combien que vous avez dit?

—36,134 fr. 90.

—Alors, c'est le moment d'en mettre!...

Se levant de sa chaise, Galupin frappa dans ses mains et cria :

—Chaud! Chaud! La femme! la marmaille! Au turbin! Au turbin!... S'agit d'aller acheter des bagages, des fringues!

Mme Galupin sortit de la chambre à coucher où les moutards dormaient encore.

—Qu'est-ce qui te prend? fit-elle. Tu deviens fou?

## II

### L'APPRENTISSAGE DE LA GRANDE VIE.

Galupin déclara :

—Je ne deviens pas fou! Mais il y a 34,000 et quelques francs qui m'encombrent et qu'il faut m'aider à faire partir aujourd'hui, n'est-ce pas?... Réveille les gosses! On sort en chœur, pour essayer des fringues, du linge, choisir des malles, valises, boîtes à galurins, tout le tremblement!

Ils sont encore bien fatigués d'hier! opposa Mme Galupin.

—Fatigués d'hier? riposta son mari. Ah! c'est bien le moment de se dire fatigué? Vous n'allez pas me laisser tout dépenser, n'est-ce pas?... Je n'ai pas envie de crever à la peine!... Et puis, quand on aura acheté les malles et les fringues, on sera encore loin de compte... C'est vrai qu'on aura encore la soirée...

Il réfléchit, puis :

—Monsieur Colchester, quel est le théâtre le plus cher à Paris?

—L'Opéra!

—Nous allons ce soir à l'Opéra, aux places les plus chères... J'ai le droit?

—Vous avez le droit!... fit le secrétaire de Durand. Cela rentre dans notre contrat. Vous devez mener la vie d'homme riche.

—Qu'est-ce qu'on joue dans cet endroit-là?

—*La Walbyrie*...

—C'est drôle?

—Non!

—Pourtant le titre. Il s'agit de quelqu'un qui rit dans le titre...

—Dans le titre, *yes?* mais pas dans la pièce!

—De qui est-ce?

—De Wagner!

—C'est donc de la musique?

—Naturellement!... L'Opéra!

—Et de la musique de Wagner?... Ah! nom de nom! qu'est-ce qu'on va prendre! Mais tant pis! Du moment que c'est cher! (Il employait déjà une expression américaine). Et puis après tout, ce sera peut-être instructif pour les gosses.

—Peut-être! fit M. Colchester avec indifférence.

L'Américain ajouta :

—Je vous préviens qu'à l'Opéra on n'est reçu qu'en tenue de soirée.

Ah! oui, la queue de morue! Je peux en louer une... Pour le chapeau, j'en ai un vieux qui date de mon mariage. Je ne l'ai jamais mis depuis... qu'au clou, s'il y est encore... On m'a prêté vingt sous dessus. Tiens! Eh bien! ça sera une occasion de le retirer.

Mais la voix de Mme Galupin s'éleva :

—J'ai vendu la reconnaissance!

—Combien? demanda Galupin.

—Trois sous!

—Tant mieux! J'en achèterai un neuf. J'ai le droit, n'est-ce pas?

—Le devoir, même! alléguait M. Colchester qui, personnellement, craignait de s'afficher à l'Opéra où il rencontrerait peut-être des Américains de sa connaissance, avec une famille costumée comme pour jouer une pantomime de cirque.

Il ajouta :

—Vous parlez de louer un habit de soirée. Ce serait insuffisant pour l'Opéra!... Vous n'allez pas à l'Opéra comme un domestique va faire un extra dans une maison bourgeoise ou un restaurant pour noces. Vous allez à l'Opéra pour consolider votre situation d'homme riche. Il importe, je vous assure, en réalité que vous soyez de la dernière fraîcheur, vous, Madame, et vos enfants.

—De la dernière fraîcheur! répéta Galupin, vexé. Comme le poisson? Est-ce que nous sentons l'avancé?

—Je parle des habits et toilettes qui doivent être de la dernière fraîcheur.

—Ah! bon!

—Il faut commander des habits et des pardessus chez un grand tailleur pour vous et vos deux petits garçons, et des robes pour votre épouse et votre fille chez un grand couturier.

—Vous croyez? demanda Mme Galupin.

—C'est indispensable.

—Quel malheur, dit-elle à son mari que tu te sois brouillé avec Anna! Par elle, Rose et moi nous aurions été habillées à bon compte.

—A bon compte!... Il s'agit bien de lésiner. Ce n'est pas le manque d'argent qui nous gêne, puisque c'est même le contraire... Mon Dieu! que tu t'acclimates difficilement avec l'argent... Alors, qu'est-ce qu'on a besoin d'Anna?... Mais vous parlez de commander des fringues, cher Monsieur Colchester...

—Fringues?

—Oui, habits, toilettes, culottes, robes... Eh bien si l'on commande, il faudra huit jours, dix peut-être pour confectionner ces vêtements. Cela va retarder d'autant notre voyage à Nice. Et que ferons-nous, en ce cas, dans ce Paris, sans habits présentables pour fréquenter les endroits où l'on dépense... Pour gagner mon pari, faut que je jette l'argent par les fenêtres.

—Défendu par le contrat, cela.

—C'est une façon de parler en France. On dit ça de ceux qui sont des paniers percés.

—Paniers percés?

—Ah! Mais! Vous nous retardez, Monsieur Colchester... Je vous expliquerai plus tard ce que c'est qu'un panier percé. Pour l'instant, je veux vous dire que si on reste à attendre les livraisons, j'aurai un retard de près de huit ou dix fois 18,250 francs, et je me trouverai à Nice avec l'obligation de dépenser en un seul jour plus de 200,000 francs pour me mettre à jour, ce qui est terrifiant, à moins que je n'achète à la Compagnie du P.-L.-M. le wagon dans lequel j'aurai voyagé.

—Il faudrait que vous l'ayez revendu avant la fin de l'année et dépensé l'argent pour que le contrat soit exécuté légalement. Faites attention!... Le wagon vous serait porté en capital économisé, opération défendue! Et une fois acheté, un wagon est à peu près invendable... Faites bien attention!

—Dieu! que c'est dur à administrer une grosse fortune!... Chaud! Chaud!... Aux achats!... Nous allons acheter les habits, les robes toutes faites, voilà tout. Avec une petite retouche, en cinq secs, ça va toujours... Chaud! Chaud!... Aux achats!... Et dépensons ferme; hein?... Pas de marchandages, t'entends, Ernestine? Ce n'est plus le moment de batailler une heure pour gagner deux sous sur un pied de céleri...

Une demi-heure après, la famille Galupin s'entassait dans un taxi. M. Colchester voulait monter à côté du chauffeur. Mais Galupin ne le souffrit pas.

—Je serai mieux là pour fumer ma pipe, dit-il.

Et puis, il voulait causer avec le chauffeur et parler un peu d'autre chose que d'argent. Déjà, il en était fatigué.

Le taxi gagna la Bastille et fut arrêté par Galupin devant un coiffeur. Le nouveau riche dit à sa femme:

—Avant toutes choses, il serait bon de faire donner un schampoing aux trois gosses. Fais d'abord couper les cheveux aux deux garçons. Pour toi fais-toi coiffer pour ce soir, vu qu'à la Grande Opéra, on ne met pas de chapeau, on y va en cheveux, en se

mettant une petite couronne roses ou d'autres ustensiles en fleurs.

—Qu'est-ce qui t'a dit ça? demanda Mme Galupin.

—Le chauffeur.

—D'où sait-il cela?

—Il conduit tous les jours assez de gens à la Grande Opéra, pour savoir comment ils sont fringués, coiffés, chaussés. M. Colchester te le dira aussi.

—Très exact! approuva le secrétaire de Durand. La grande toilette de soirée ne comporte pas de chapeau. On va en cheveux à l'Opéra.

—Et si l'on se balade dans la rue sans chapeau, on a l'air d'une femme pas comme il faut! s'écria Mme Galupin. Expliquez ça?

—Va chez le coiffeur avec les mômes, ordonna Galupin, tu te plaindras après!... Pour l'instant, il s'agit de se mettre à la hauteur et de ne pas perdre de temps!

—Et toi, tu ne te fais pas passer à la tondeuse?

—Si, je vous rejoins... Le temps de prendre un verre à côté avec le chauffeur!...

Il invita aussi M. Colchester, mais celui-ci déclina l'honneur. Il dit seulement à Galupin:

—Vous avez tort de boire ainsi du vin entre vos repas... Vous n'aurez plus de place pour bien manger et pouvoir payer cher... Enfin, c'est votre affaire!...

M. Colchester devenait grinchu. Il avait hâte d'être à Nice, et de voir cette famille déclassée, habillée de neuf, loin de Paris et de ses habitudes et relations populacières. Il avait une certaine impatience aussi, certes, de voir Elise Maringot, mais c'était plutôt secondaire. Le petit salé lui pesait sur l'estomac, et ce citoyen de la première démocratie du monde avait horreur d'être exposé à tout instant à partager un litron avec un chauffeur de taxi. Il n'y a que dans les grandes démocraties que les gens arrivés ont vraiment l'horreur du peuple. Henri IV, lui, embrassait, dit-on, le paysan dans la chaumière duquel il se reposait, après une chasse.

Je pense qu'il serait fastidieux d'obliger le lecteur à suivre la famille Galupin chez les coiffeurs, marchands de valises, de malles, magasins de confection, rayons de robes et manteaux, de bonneteries, bas et gants dans les magasins de nouveautés. Une famille de cinq personnes se hissait de plusieurs degrés et d'un seul coup, dans l'échelle sociale, au point de vue de la vie extérieure, tout au moins, et Galupin en eut pour 2510 fr. 90 centimes, après avoir ordonné de livrer pour le soir tous les objets achetés:

—En voilà une bonne tranche d'abattue. Allons boulotter!... Et dans un chouette restaurant, n'est-ce pas, Monsieur Colchester? Déjeunerez-vous avec nous?

—Si ça vous était égal, j'irais déjeuner avec une famille que j'ai connue à Londres et qui est descendue hier au Piazza, avenue Montaigne.

—Faites, Monsieur Colchester, faites donc comme chez vous! Vous n'êtes pas attaché à nous!... Je regrette seulement que vous ne soyez pas libre, parce que vous êtes un bon guide pour les choses chères. Où faut-il manger pour payer un peu cher?

—Ecoute, conseilla Ernestine, il y a le petit marchand de vin du boulevard Diderot, où l'on est joliment bien, quand c'est qu'on peut y mettre le prix!...

—C'est vrai qu'on y mange de bons escargots! avoua Galupin. Mais nous ne pouvons pas....

—Faut-il toujours te dire la même chose?... Ce n'est pas assez cher chez le petit bistrot... On s'en tirera pour 4 francs par personne. Or, nous devons manger pour 20 francs par personne au grand minimum pour que les dépenses de la journée cubent un peu. Sans quoi, on sera dans les choux à la fin de la journée, Monsieur Colchester? Donnez-nous un conseil?

—Eh bien! mangez au café de Paris.

—Merci!... Où vous retrouvera-t-on après le déjeuner?

—Devant l'Opéra, pour louer les places pour ce soir...

—Parfait, dit Galupin. J'ai le droit de garder le taxi toute la journée si je veux, n'est-ce pas?

—Bien entendu... C'est un acte d'homme riche?

—Et d'inviter qui je veux à déjeuner?

—Naturellement.

—Oh! tu te lances dans des folies! soupira Ernestine.

—Mais c'est ce qu'il faut, à la fin!... Tu ne comprendras donc jamais ma nouvelle situation?

Colchester prit congé d'eux et Galupin dit au chauffeur:

—Au café de Paris.

Mais l'aspect du restaurant l'intimida à tel point qu'il refusa de descendre du taxi. La marquise vitrée, les chasseurs en livrée bleue et boutons de métal et ce portier qui quelques gouttes de pluie étant tombées, accourait à leur rencontre avec un immense parapluie rouge, tout cela l'épouvanta. Il eut conscience que sa tenue et celle de sa famille n'étaient pas à la page.

Alors, il dit au chauffeur, dont il était devenu l'ami, et qu'il tutoyait comme s'il avait été à l'école avec lui:

—Non! Vaut mieux bouffer autre part! T'as pas une idée, toi qui conduis tant de gens dans des restaurants à la mode?

—C'est pas ça qui manque, les restaurants, répondit le chauffeur. Y en a pour toutes les bourses.

—C'est pas le prix qui m'épouvante, mais le *lusque*. Je voudrais quelque chose un peu plus à la papa.

—T'as fait un héritage et tu veux t'offrir un gueuleton, toi, je parierais!

—Si tu veux!... Et je t'invite!...

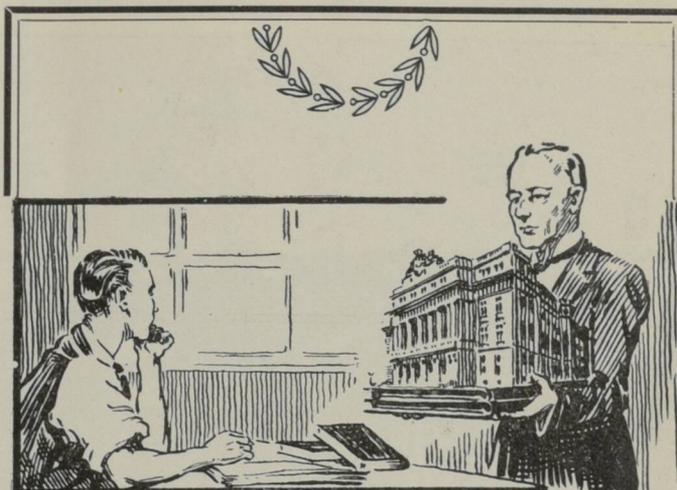
—Bon! J'accepte!... Et j'ai une idée!... Il y a des restaurants pour noces qui sont très bien, à la Porte Maillot. Laisse-moi faire, tu ne t'en repentiras pas et tu pourras me coller, à la fin de la journée, un fort pourboire, tu n'y auras pas perdu...

—Je regarderai pas à un pourboire, vieux frère. Je me laisse conduire! Vas-y!

En un petit quart d'heure, le chauffeur eut déposé la famille Galupin à l'entrée d'un restaurant pour noces à l'entrée du Bois de Boulogne, sur le territoire de Neuilly. Il rangea sa voiture à l'intérieur du jardin du restaurant, sous un petit hangar, courut trouver la petite famille et dit à Galupin:

—Suivez-moi et laissez-moi faire!...

Il avait échangé sa casquette de chauffeur contre un vieux chapeau haut de forme qu'il avait tiré du coffre de son siège d'auto, et endossé un pardessus noir, mais un peu élimé, à la place de sa houppelande à boutons de cuivre.



## “L'École chez soi”

A TOUS CEUX

qui ne peuvent suivre ses cours  
du jour et du soir.

## L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES DE MONTRÉAL

offre ses

### COURS PAR CORRESPONDANCE

Comptables, employés de banque ou autres salariés du commerce, de l'industrie et de la finance, qui désirez améliorer votre sort, augmentez votre compétence professionnelle en suivant ces cours! :: :: ::

Prospectus et tous renseignements sur demande

Détachez et adressez-nous le coupon ci-dessous qui vous donne droit sans aucune obligation de votre part à notre brochure.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales  
de Montréal  
Coin Viger et St-Hubert, Montréal.

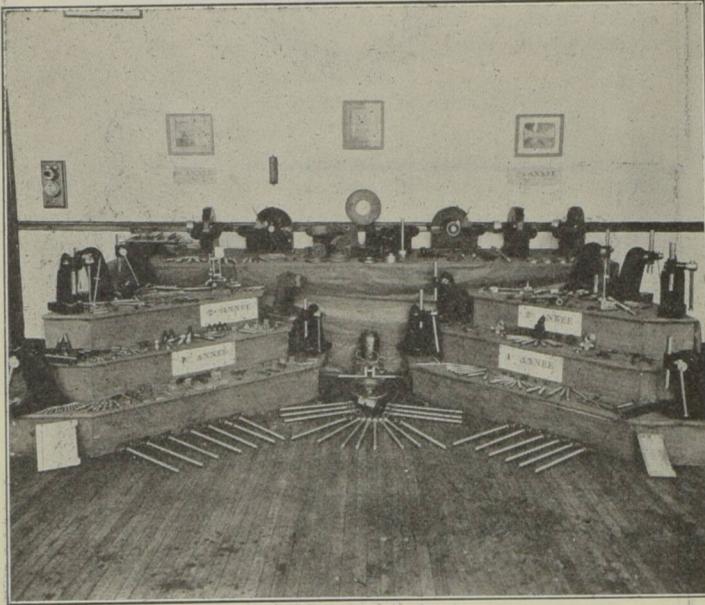
Détachez ce coupon

- |   |   |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Comptabilité         | <input type="checkbox"/> Economie politique     |
| <input type="checkbox"/> Langue anglaise      | <input type="checkbox"/> Le français commercial |
| <input type="checkbox"/> L'anglais commercial | <input type="checkbox"/> Le droit commercial    |

Adressez-moi, par retour du courrier, votre brochure “L'ÉCOLE CHEZ SOI” que je pourrai garder sans aucune obligation de ma part de suivre vos cours.

Nom.....Occupation.....

Adresse.....  
A-60



## COURS DU SOIR

Mécanique d'automobile,  
 Mécanique d'ajustage,  
 Forge et Trempe,  
 Soudure autogène,  
 Maréchalerie,  
 Plomberie,  
 Chauffage des chaudières,  
 Mathématiques, Sciences  
 Menuiserie,  
 Modèlerie,  
 Ebénisterie,  
 Tournage,  
 Fonderie,  
 Pose de la Brique,  
 Dessin Industriel,  
 Electricité.

OUVERTURE DES COURS: LE 7 D'OCTOBRE

*Les inscriptions seront reçues à partir du 24 septembre, de 9 heures a.m. à 9 heures p.m.*

## ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Langelier  
 QUÉBEC

PHILIPPE MÉTHÉ, Directeur

Dans une vaste salle meublée tout juste d'un piano et de quelques tables, les gens d'une noce prenaient des apéritifs variés, tandis qu'une demoiselle, coiffée d'un chapeau qu'ornaient une plume blanche d'un volume et d'une longueur démesurée, aussi démodée que sa robe rose à choux jaunes, écorchait un tango de ses doigts malhabiles. Le marié, énorme gros garçon à moustache clairsemée et rousse portait un habit trop large et un pantalon aux plis en accordéon. La mariée, en blanc, était d'une petitesse et d'une maigreur à faire supposer que sa croissance avait été entravée à l'âge de huit ans.

—On dirait le mariage d'un éléphant avec une crevette! insinua Galupin, qui avait de l'esprit d'observation à revendre.

—Blague pas trop haut!... conseilla le chauffeur.

Et, appelant le garçon qui servait les apéritifs, il dit à ce dernier:

—Dis donc, Joseph, des vins blancs gommés, par ici, tu veux?...

—Tout de suite, Arthur!... répondit le garçon, qui semblait connaître le chauffeur de longue date.

—Qu'est-ce que c'est que cette noce-là? demanda Arthur.

—Un livreur de la Société hippophagique qui se marie avec une ouvrière cartonnrière.

—Bon!... c'est de notre monde!

Clignant de l'oeil à l'adresse du garçon, il demanda encore:

—Y a-t-il moyen de moyenner?

—Mais oui! Combien que vous êtes?

—Tu vois, cinq avec les deux gosses.

—J'vas faire ajouter cinq couverts à la table...

—J'comprends pas bien! déclara Galupin à mi-voix, en s'adressant à son copain le chauffeur.

—Tu comprendras à la fin du déjeuner. Laisse faire!...

—J'm'en rapporte, alors!

—As-tu fiancee en moi, un vieil ami? Et je paye l'apéro!...

—Non, c'est moi! protesta Galupin.

—Laisse donc!... Pour ce que ça me coûtera!

—Je comprends pas bien, répéta Galupin.

—Laisse faire, que je te dis.

Et l'on s'assit à une petite table, près du piano sur lequel la demoiselle à la plume blanche continuait à tapoter d'une main plus ferme qu'exercée.

—Prends quelque chose aussi, dit Galupin à sa femme.

—Ça fera de la dépense, fit celle-ci.

—V'là que ça recommence. Mais t'occupe donc pas de ça, lui dit son mari avec un clin d'oeil ponctué d'un geste d'impatience, la dépense, on peut en faire, on doit en faire, ajouta-t-il tout bas.

—Je prendrai un sirop avec de l'eau de Seltz. J'en donnerai un peu aux enfants, proposa-t-elle.

—J'en prendrai bien un à moi tout seul, déclara soudain Bernard, l'aîné des trois moutards, endimanché dans une vieille culotte et un vieux veston à son père rajustés à sa taille.

—Tiens! le moucheron, tu l'entends? fit le chauffeur en éclatant de rire.

Mais Galupin, après avoir trempé ses lèvres dans le vin blanc gommé qu'on venait de lui apporter, crut devoir morigéner son garçon:

—Bernard! les enfants ne doivent rien demander. C'est aux parents à proposer. Tu dois te tenir

**Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec**

bien en société, et plus que jamais rester silencieux, aimable, poli, inodore, et ne pas fourrer les doigts dans ton nez! Et tout ceci est de plus en plus nécessaire, à présent que notre situation s'élève. J'ai dit... Sur ce, je veux bien te payer un sirop d'orgeat, ainsi qu'à Rose et à Fernand.

—C'est du gâchis, fit la mère... Ça va leur laver l'estomac, les ballonner, les affamer, et ils mangeront trop.

—Tant mieux! conclut Galupin.

Sur ce, le garçon qui connaissait le chauffeur les invita à suivre la noce et à se mettre à table.

Ils se trouvèrent au bout d'une table de cinquante personnes qui ne firent nullement attention à eux. Et soignés par Joseph, ils mangèrent le menu du repas de la noce du livreur hippophagique et de la cartonnrière: hors-d'oeuvre, collin grillé, sauce gribiche, veau aux champignons, flageolets au beurre, pièce de boeuf rôtie, salade de saison, saint-honoré, fromage, puis une pomme chacun, café, liqueurs. Chacun avait sa bouteille de rouge et il y eut un verre de champagne pour chacun. Les trois moutards de Galupin avaient mangé et bu comme des trous; Rose se sentit très sérieusement indisposée.

—C'est le boeuf, fit la mère. Elle n'aurait pas dû manger de boeuf.

—D'autant plus, dit le chauffeur, que ce boeuf, c'est peut-être du cheval.

—Croyez-vous? fit Mme Galupin.

—Dame! Le marié est dans l'hippophagie, il a pu recevoir de ses patrons un cadeau de noces comestible. Moi, je n'en sais rien, je dis ça.

—Maman, j'ai mal au cour, gémit la petite Rose.

—Viens! fit Galupin à sa fille. Viens avec moi chez le pharmacien. Je vais te faire guérir en cinq secs. Du moment qu'on y met le prix, on doit avoir des remèdes de première.

Il croyait à la toute-puissance de l'or. Et comme, inquiète, Mme Galupin voulait se lever de table:

—Reste! lui ordonna son mari. Reste et ne te bilotte pas. Je vais te faire guérir ta fille en un tour de main, et je te la ramène.

Il prit la fillette dans ses bras et sortit du restaurant en marchant un peu de travers. Il n'avait pas mis d'eau dans son vin. Il gagna l'avenue de Neuilly, avisa le premier pharmacien dont les bocaux colorés s'offrirent à sa vue et entra dans l'officine:

—Monsieur, dit-il au potard, je vous amène ma fillette. Elle étouffe rapport à quelque chose de lourd.

—Qui a passé sur elle, sans doute? J'espère que ce n'est pas une auto?

—Non, Monsieur. C'est une histoire de cheval... On a mis boeuf sur le menu, mais comme le mari est hippophagique...

Le potard le regarda avec inquiétude.

Galupin avait très chaud. Il sortit de sa poche une serviette et s'épongea. Il avait mis, au restaurant, sa serviette dans sa poche, par distraction. Le potard, ahuri, cherchait à démêler quelque chose de lucide dans les propos étranges et les gestes égarés de ce client un peu congestionné.

—Un cheval, dites-vous? demanda le potard. Un coup de pied, alors?

—Mais non, Monsieur! tonitrua Galupin.

—J'ai très mal au cour!... murmura la petite Rose, très pâle, d'une voix mourante.

## ENCAISSEMENT DE COUPONS

## REMPLOIS DE FONDS

## ACHATS ET VENTES

effectués au mieux des  
INTERETS DU CLIENT

—o—

TOUS RENSEIGNEMENTS SUR  
DEMANDE

—o—

## Crédit Anglo-Français, Ltée

Banquiers en Valeurs

72, COTE DE LA MONTAGNE

Téléphone: 2-6427

— — — QUEBEC

## "HÔPITAL DU SACRÉ-COEUR"

## PLESSISVILLE

Une institution des plus modernes, située dans les Bois-Francs, comté de Mégantic, prend des dames et messieurs en pension.

Chambres avec cabinets de toilette, eau chaude, eau froide attenants.

Bonne table, confort du chez-soi, soins en cas de maladie.

Endroit idéal pour cure de repos ou convalescence.

Bons médecins, infirmières expérimentées, conditions raisonnables.

Pour plus amples informations,

s'adresser à

LA SUPERIEURE

## PLACEMENT RECOMMANDÉ

**\$300,000 d'Obligations****5%****1ère hypothèque****HOTEL-DIEU de CHICOUTIMI**

Autorisation de cet emprunt pour agrandissement accordée par l'Evêque de Chicoutimi et ratifiée par Rome.

**GARANTIES:** 1ère hypothèque sur des propriétés évaluées à \$1,800,000, transport d'un octroi de \$100,000 du gouvernement provincial et de \$300,000 d'assurances contre l'incendie.

PLACEMENT ABSOLUMENT DE TOUT REPOS

PRIX: 100 et l'intérêt couru.

**La CORPORATION de PRÊTS de QUÉBEC**

Frs LETARTE, Gérant

132, rue St-Pierre -- Tél. 2-1121 -- Québec

Diplômé A. A., P. Q.  
Membre I. R. A. C.Tél.: Résidence: 2-0992  
Bureau: 8984**E.-GEO. ROUSSEAU**

ARCHITECTE-EVALUATEUR

58, RUE ST-JOSEPH -- -- -- QUEBEC

Bandage herniaire perfectionné  
**"LA MAIN"**

Si vous souffrez de hernie, procurez-vous ce bandage.  
Homme d'expérience au bureau.

J.-B. MORIN, Enrg.

Tél.: 2-1071 412½, St-Jean QUEBEC.

**ENSEIGNES ELECTRIQUES**

DE TOUTS GENRES

Construction en métallique et approuvée.—Lettrage  
Enseignes de tous genres  
Demandez nos quotations

**"LEPAGE SIGN SYSTEM"**

42, AVE JACQUES-CARTIER -- -- -- Tél. 2-2513

—Vous l'entendez! fit Galupin. Elle a mangé du boeuf au restaurant, trop de boeuf. Et ce boeuf était peut-être du cheval, rapport au marié qui est livreur hippophagique. Elle a mal au coeur! Voilà.

—Une indigestion, quoi!

—Si vous voulez!... Faites-lui passer ça en cinq secs! Je peux payer ce qu'il y a de plus cher comme remède.

—Oh! des remèdes contre l'indigestion, vous savez!...

—Il y en a bien, je suppose?

—Non!... Le mieux est d'attendre que ça se passe. Et de donner du thé, du tilleul, une tisane calmante, n'importe quoi. Puis de coucher la fillette et de la laisser dormir.

—Vous n'avez pas de remède plus cher?

—Contre l'indigestion? Non!... J'ai une idée... C'est une gosse, ça réussit. Achetez-lui donc pour cinq sous de pastilles de menthe. Ça fait du bien, ça distrait le gosse, il ne songe plus à son mal.

—Donnez! fit Galupin. Mais ça n'est pas cher!

Dès qu'elle eut une pastille de menthe dans son petit rose, l'enfant, victime de la richesse, se trouva, en effet, déjà soulagée. Son père la ramena vers le restaurant. Il aperçut le taxi d'Arthur devant la porte, avec sa femme et ses deux autres enfants dans la voiture et Arthur sur le siège.

—Elle est guérie! dit Galupin. Pour cinq ronds, j'en ai vu la farce. Mais comment! vous êtes déjà en voiture?

—Oui, mon vieux!... fit le chauffeur. Monte ta gosse et monte aussi!

—Une minute! Faut bien que j'aillie payer!

—Payer quoi, ballot?

—Nos cinq déjeuners!

—T'es pas fou! Je t'ai dit que c'est moi que je régalais.

—Ah! mais non!... Je n'entends pas ça!... Je vas te rembourser...

—Rembourser quoi, vieille noix? Pour ce que m'a coûté...

—Minute! protesta Galupin. Je demande des explications.

—Je vas t'en donner, et ça va être vite fait... Y a des gens, dans Paris, qui ont le filon pour déjeuner à l'oeil. Je suis de ceux-là... Suffit d'aller s'attabler à une table de noce avec un galurin à hauteur et une radingue de cérémonie. J'ai toujours ces accessoires dans mon coffre. Les gens du marié croient qu'on est de la famille de la mariée, les gens du côté de la mariée croient qu'on est de la famille du marié, et ça passe comme une lettre à la poste. Si on est repéré, on dit qu'on s'a trompé et on fait des excuses. Cette fois, ça a bien marché et tu vois que j'ai même pu amener des invités.

—Oh! mais!... Oh! mais... déclara Galupin, je ne mange pas de ce pain-là!...

—De quel pain?

—Du pain qu'est volé...

—Le restaurant n'est pas volé, andouille!... C'est la noce qui paye ça dans sa note...

—Alors, la noce est volée...

—La noce est très contente d'avoir eu beaucoup de monde. Et puis, qu'est-ce que c'est que ça, la noce? C'est un assemblage de deux familles qui payent chacune pour moitié et qui ne regardent pas à la dépense un jour comme celui-là...

**Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec**

—Écoute! fit Galupin, je n'aurais que le moyen de payer mon écot, que je serais moins regardant, bien sûr, au sujet de la chose qui consiste à vivre sur le dos du prochain, surtout quand on ne le connaît pas!... Même qu'il n'y a pas de danger qu'une pareille aubaine me serait arrivée quand c'est que j'étais dans la purée. Aujourd'hui, je n'ai pas le droit d'accepter d'être nourri à l'oeil et même ça m'est très désavantageux.

—Désavantageux? Je ne comprends pas!...

—T'as pas besoin de comprendre!... Ce que je veux, c'est le restaurant. Je me sens coupable...

—Je prends tout sur moi!...

—Je ne prends pas ça comme ça... C'est de l'escroquerie qu'on vient de faire là!

—Un gros mot pour pas grand'chose! protesta Arthur dont les scrupules étaient moins accusés que ceux du brave Galupin. Seulement, mon vieux, si c'est de l'escroquerie, comme tu dis, je ne t'engage pas à aller montrer ta bouillotte au patron du restaurant, en lui disant que tu veux payer ton écot.

—Et pourquoi?

—Parce que je me suis laissé conter comme ça que la loi, c'est la loi! Tu voles une montre le matin, puis tu la rends le soir à son propriétaire. Eh bien! tu es poursuivi tout de même. Le délit a été commis et tu passes à la correctionnelle.

—C'est vrai, ça?...

—Quand je te le dis!

Était-ce vrai? N'était-ce pas vrai?... Galupin trouvait maintenant dangereux d'essayer pour voir. Il monta dans l'auto, maussade, et dit à Arthur:

—Conduis-nous à la Grande Opéra, où c'est que M. Colchester a dit qu'il nous attendrait après le déjeuner. Et puis, je te réglerai ce que je te dois.

—Tu ne me gardes pas jusqu'à ce soir?

—Non! fit Galupin un peu sèchement.

L'auto démarra. Chemin faisant, l'ex-graisseur de wagon dit à sa femme yui somnolait dans la béatitude de la digestion:

—Si c'est pas malheureux, alors qu'il faut que je dépense 18,250 francs par jour et que je suis en retard déjà d'une journée, d'être obligé de déjeuner pour rien, par la faute de cette pochetée!...

—Laisse donc, va!... fit-elle d'un air détaché. C'est toujours ça de gagné!

—Quoi! laisse donc! C'est toujours ça de perdu, que tu veux dire!... Je joue à qui perd gagne, moi! Je te dis que c'est un serin qui me fiche la guigne. J'ai toujours eu du guignon, du reste! C'est même un malhonnête homme, cet Arthur!... J'avais l'intention de le prendre comme chauffeur quand j'aurai acheté une auto. Eh bien! j'en prendrai un autre! J'ai soupé de sa fiote, Arthur!... C'est un vieil ami, mais tant pis!

—Un vieil ami? Tu le connais depuis ce matin!

—C'est vrai, au fait!... Eh bien! raison de plus!... Ce qu'il va tout de même falloir dépenser, cet après-midi, pour rattraper le temps perdu par la faute de ce ballot, c'est effrayant!... Ah! c'est vraiment un pari formidable que j'ai accepté là!...

—Où est-ce que tu vas encore nous trimbaler, cet après-midi, mon Dieu?

—Je n'en sais rien!... Mais faut que ça barde, et dans les grands prix... On dirait que ça t'ennuie de te promener en auto!

—Ça ne m'ennuie pas, mais je regrette mon la-

Bureau, Tél.: 2-4576 Résidence, Tél.: 2-0567 s. 3

**J.-F. TASCHEREAU**

IMPRIMEUR-PAPETIER

12, ST-NICOLAS -- -- QUEBEC

(Pied de la côte du Palais)

Fondée en 1872

**O. Chalifour Inc.**

Bois et Menuiserie de Qualité

126, rue Prince-Edouard, -- -- QUEBEC.

**LOUIS LEMAY, Avocat**

de LEMAY & CHALOULT, avocats

105, Côte de la Montagne -- -- QUEBEC

Téléphone 2-4225

Résidence: 50 avenue Lamontagne, tél. 2-7661w

**SPECIALISTES**

**CLINIQUE TOUSIGNANT**

Yeux, nez, oreilles et gorge  
par les Docteurs

**J. A. Tousignant et Léo Côté**

525, RUE ST-JEAN, --:- QUEBEC

HEURES DE CONSULTATIONS:

10 à 12 heures A.M. — 2 à 4 heures P.M.

7 à 8 heures les lundi, mercredi et vendredi soirs

**J.-ROBERT TALBOT, B.S.**

VIOLONISTE-COMPOSITEUR

Professeur et Secrétaire de l'école de Musique de l'Université Laval

Membre de la Société Française de Musicologie (Paris)

Brevet d'enseignement de l'Académie de Musique.

192, RUE ST-CYRILLE - QUEBEC

**Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec**

VOUS DESIREZ

UNE

Toilette

"différente"?

—  
L'endroit est tout choisi à notre magasin exclusif pour dames, où prédominent:

LE STYLE,

LE BON GOUT et

L'ORIGINALITE

**Raoul Dionne**

65 DE LA FABRIQUE

—  
"L'Exclusif à prix raisonnables"

## DES RENTES POUR TOUS

Vous n'êtes pas rentier?  
C'est votre faute!

Avec le système perfectionné des "Prévoyants du Canada" les rentes sont mises à la portée de tous. Pour un sou seulement économisé chaque jour, vous obtenez une de nos belles rentes.

Maintenant que sont là, "Les Prévoyants du Canada", vous n'aurez que vous à accuser, si plus tard vous regrettez de ne pas être rentier.

NOUS SOMMES

la plus puissante compagnie de rentes viagères en Canada et l'une des plus fortes du monde entier.

EDIFICE

### Les Prévoyants du Canada

56 rue St-Pierre

Tél. 2-0688. QUEBEC

voir... C'est aujourd'hui que j'aurais dû aller. Ça va me manquer.

—Ce qui va te manquer surtout, Ernestine, c'est le petit jacassage avec les commères, les bons petits cassages de sucre sur les gens de la rue et du quartier... Qu'est-ce que tu veux, c'est des plaisirs qui ne sont pas assez coûteux, ceux-là!

—Dommage!

—P'pa... disait Bernard au même instant, on va-t-y aller au Jardin d'Acclimatation?

—Non!

—Pourquoi?

—Parce que ce n'est pas assez cher!... Nous n'avons pas le moyen de dépenser si peu. Et je n'ai pas envie de perdre un pari pour le plaisir de vous voir tous monter sur l'éléphant ou le dromadaire! Ah! mais non!

Le silence s'établit ensuite. Quand le taxi arriva à la place de la Concorde, Galupin confia à Ernestine une coupable pensée qui lui était venue:

—J'ai bien envie de déclarer à M. Colchester que j'ai dépensé 20 francs par personne pour le déjeuner. Ça ferait six avec le chauffeur, soit 120 francs. Ça serait toujours ça!

—Fais-le!... dit Ernestine avec indifférence. Mais c'est-il bien vrai que tu songes à acheter une auto?

—Oui, c'est vrai! Comment veux-tu que je m'en tire si je ne fais pas, par-ci, par-là, une grosse dépense d'un seul coup?

—Combien ça coûte-t-il, une auto?

—Je voudrais quelque chose de beau: 20,000, peut-être 30,000!

Ernestine poussa un vrai cri d'épouvante:

—20,000! fit-elle, 30,000!... Quand je t'entends parler comme ça, ça me produit l'effet d'un précipice où tu te jetterais, la tête la première!...

—Ça te passera, Ernestine. Tu t'habitueras! Il faudra bien que tu t'habitues! Ça va durer un an, cette vie-là, pas plus!

—Je ne m'habituerai jamais!

—Tant pis!... Si je t'écoutais, si j'arrêtais mes dépenses devant tes frayeurs de poule qui voit ses petits canards aller à l'eau, je perdrais mon pari!... Je ne veux pas perdre mon pari!...

Le taxi s'arrêta. Ils étaient devant l'Opéra. Colchester, fidèle au rendez-vous, se promenait sur la terre-plein; il accourut vers la famille Galupin. Tout de suite Galupin se préparait à lui dire de consigner sur son calepin 120 francs de dépenses pour le déjeuner, plus 20 francs de pourboires, quand Arthur, saluant Colchester, lui cria:

—Ah! Monsieur a eu bien tort de ne pas venir avec nous!... Il aurait eu un déjeuner à l'oeil comme nous! Et fameux!

—A l'oeil? interrogea Colchester.

—Oui!... expliqua implacablement le chauffeur. Gratuit! Pour rien! Kif-kif une invitation, quoi!

—Ah! la pochetée!... murmura Galupin, outré. Il n'en manquera pas une!

Il descendit, furieux, tira sa femme du taxi avec une certaine brusquerie, emploigna les trois moutards comme des colis et les déposa un peu rudement sur le trottoir. Il demanda ensuite à Arthur:

—Combien marque ton rongeur?—

—25 francs.

ESSAYEZ LES

### Nouveaux Charbons

## "JEDDO- HIGHLAND"

Plus nets

Plus purs

Plus chauds

Plus luisants

Pas d'ardoise

Pas de mâchefer

Pas de charbons plats

Moitié moins de cendre

5 tonnes de "JEDDO"  
équivalent à 6 tonnes  
d'antracite ordinaire

Plus cher, mais plus  
ECONOMIQUE

### E.-J. CHARTIER & CIE

Seuls distributeurs  
pour Québec

22, RUE ST-ROCH

TEL. 2-6559

GERMAIN

## LEPINE

LIMITEE

(Maison fondée en 1845)

EMBAUMEURS ET  
DIRECTEURS DE  
FUNERAILLES

\*\*

Chambre mortuaire à la  
disposition des familles.

\*\*

AMBULANCE  
MODERNE

Service d'automobile  
privée

\*\*

Service de jour et de nuit  
TELEPHONE 2-2119-j

\*\*

### 283, ST-VALIER

QUEBEC

C'était le prix d'avant-guerre. Cela paraissait alors énorme. Mme Galupin en leva de nouveau ses bras au ciel, Galupin, qui était comme un erin, dit à sa moitié :

—T'envole pas comme ça! On a le moyen...

Puis, tendant un billet de 50 francs à Arthur :

—Garde cent sous de pourboire et rends-moi vingt balles.

L'autre obtempéra et demanda :

—Tu sais où me retrouver, hein?... Au garage des autoplaces de l'avenue de Wagram.

—Entendu! fit Galupin.

Arthur s'éloigna, un peu surpris et déçu. Et M. Colchester demanda à celui qui avait parié contre M. Durand :

—Eh bien! combien de dépenses, depuis que je ne vous ai vu?

—Ah! Parlons-en!...

—Dites combien pour que je marque.

—Eh bien!... Vous venez de voir que j'ai déboursé 30 francs de voiture.

—Yes! Et pour le reste?

—Pour le reste? 25 centimes.

M. Colchester en restait muet de surprise, son crayon d'une main, son calepin de l'autre.

—Oui, Monsieur, insistait Galupin. Quand on a de la malchance, voyez-vous!... Et, heureusement encore que ma petite dernière a eu mal au coeur et que j'ai dû la mener chez le pharmacien. Sans ça, je n'aurais même pas eu à dépenser 25 centimes... J'en suis malade!

—Mon pauvre Monsieur Galupin, fit M. Colchester, ce n'est pas de chance, en effet. Si vous continuez de ce train-là, vous allez perdre votre pari. Ce n'est que le deuxième jour, heureusement.

—Oui, n'est-ce pas? On peut se rattraper. Ce n'est pas le moment de se décourager. Voyons!— Il s'agit de prendre les billets pour la "Grande Opéra".

—Voulez-vous que je me charge de ce soin?

—Avec joie!... Prenez ce qu'il y a de plus cher, comme de juste.

—Comptez sur moi... Une première loge de face... Voulez-vous m'attendre là? Je reviens.

Tandis que M. Colchester courait au bureau de location, Bernard demandait à son père, en lui montrant le formidable monument surmonté d'une lyre, de statues, de gloires sculptées, de frises et de groupes dansants :

—Dis, p'pa, c'est un théâtre?

—Le plus grand théâtre du monde, enseigna Galupin.

—Qu'est-ce qu'on y voit, là-dedans?

—Je te le dirai ce soir, mon garçon. Je n'y ai jamais mis les pieds.

Mme Galupin, tenant par la main ses deux derniers Rose et Fernand, regardait, l'œil encore un peu endormi, le mouvement des voitures sur cette place de l'Opéra où elle n'avait peut-être par mis trois fois le pied en six ans. Elle s'entendit interpeller tout d'un coup par une voix connue :

—Tiens! Mais c'est Mame Galupin. Quéé que c'est que vous pouvez bien faire dans ce quartier-là, à cette heure-ci, Mame Galupin?

Ernestine répondit :

—Mais je suis ici avec mon mari, Monsieur Truffard.

**Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec**



**CONSTRUISEZ-VOUS ?**

**CHOISISSEZ VOTRE BOIS**

où la qualité est la meilleure et les prix les plus avantageux. Soumettez vos plans à la vieille maison de confiance

**E.-T. Nesbitt, Enr**

74, 10e Ave. - Québec.

**Holt, Rensfrew & Co., Limited**

LE MAGASIN APPROUVE PAR HOMMES ET FEMMES QUI CONNAISSENT LA QUALITE ET LA VALEUR DANS LA FOURRURE ET HABILLEMENT. ::

RUE BUADE,

QUEBEC, P.Q.

Bureau: Tél. 2-5510

Résidence: Tél. 4729

**P.=R. LECLERC**

Ancien Comptable de Naz. Turcotte & Cie

Comptable & Syndic - Liquidateur de Faillites  
Collection de comptes

Propriétés et terres à vendre - Argent à prêter  
sur première hypothèque.

**Bur.: 92, St-Pierre Rés.: 135, Aberdeen**

**LA CAISSE D'ECONOMIE**

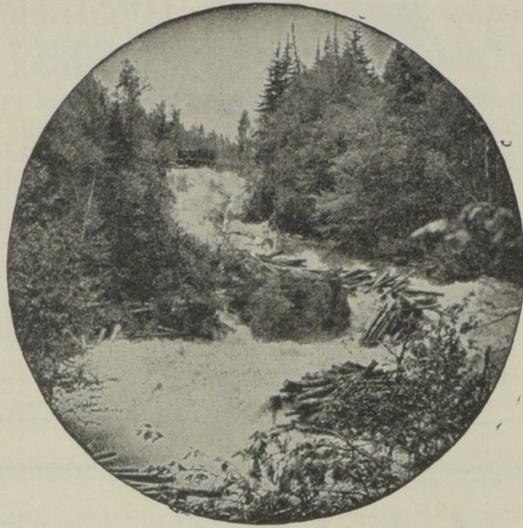
**de NOTRE-DAME de QUEBEC**

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Economie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

**La seule Banque d'Epargne à QUEBEC**



(Boileau)

*Par ses travaux hardis surpasse la nature.*

**ÉCOLE**  
DES  
**Beaux-Arts**  
  
**JEUNES GENS, VOULEZ-VOUS ÉTUDIER**

**L**E dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, -:- -:-

Allez vous inscrire à l'Ecole des Beaux Arts.  
Les cours sont donnés gratuitement.

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture, comprenant: les mathématiques, la physique et la chimie.

*Soyez de ceux qui veulent monter  
et briller dans la société. L'avenir  
est aux jeunes qui travaillent.*



S'adresser, pour autres renseignements, à

**M. JAN BAILLEUL,**

Directeur de l'Ecole des Beaux Arts

Tél.: 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC

Galupin s'était retourné:  
—Truffard! criait-il.  
—Galupin! ripostait Truffard.

III

A LA "GRANDE-OPERA"

Truffard et Galupin furent précipités dans les bras l'un de l'autre, par la force d'attraction d'une de ces sympathies populaires dont la place de l'Opéra n'est pas souvent témoin. Avec son monument froid et pompeux, ses façades de banques, de Compagnies de navigation, ses touristes glaciaires de l'agence Cook empilés dans des voitures immenses, à moteurs puissants qui semblent entraîner des gens résignés vers quelque terrible lieu de déportation, la place de l'Opéra si animée manque de sujets d'épanchement.

Truffard était un petit homme gros, rubicond, à l'oeil malin de cochon de lait, à la figure ronde, au poil rare et couleur de brique. Où Galupin l'avait-il connu? Il ne s'en souvenait plus bien lui-même. Il avait fait tant de métiers! Était-ce en province? Était-ce à Paris, dans les pompes funèbres, où Truffard pouvait bien avoir disposé les tentures noires à franges blanches, sur la façade des églises? Cela était probable!

Galupin lui ayant dit:

—Je suis dans les chemins de fer!

Truffard lui répondit:

—Je suis machiniste à l'Opéra!... Un chouette boulot, mon vieux!... On est comme qui dirait fonctionnaire, c'est nous qu'on dirige en réalité le théâtre en notre qualité de prolétaires conscients et organisés.

Galupin trouve ça curieux.

—Oui, poursuivait Truffard, l'Opéra, tu parles d'une administration!... On est une armée de machinistes, et, quand on est d'accord avec les choristes, le directeur, y n'en mène pas large, d'autant plus qu'il est parfumeur en dehors de sa boîte à musique, et que, dans les cas de contestation syndicale, si on lui mettait ses ouvriers et ouvrières de la parfumerie sur le dos, venant à la rescousse des machinistes, choristes, corps de ballets et accessoiristes, eh bien! il n'aurait plus qu'à passer la main. Mais ça n'en est pas là. Les jours où il décide, par exemple, de remettre à la scène un fourbi trop compliqué et qui nous dérangerait de nos petites habitudes, alors, les choristes et nous autres, on organise un cortège et on va en procession chez le directeur, et on lui explique comme ça qu'on a examiné les décors de la pièce qu'il a parlé de remettre à la scène, et que ça ne va pas, qu'il y a des praticables de cassés, des toiles de fond de crevées, des frises perdues de saleté, et que ça ferait trop de frais, et que ça serait aussi un boulot trop long pour le soir, et qu'on serait capable d'en rater son dernier métro. Les choristes, à leur tour, disent comme ça qu'il y a là-dedans des choeurs qui leur cassent la voix et qu'ils risquent de ne plus pouvoir chanter, le lendemain, aux enterrements dans les églises. Alors, le directeur renonce au machin et il nous consulte sur la pièce que nous aimerions mieux voir reprendre. Nous autres, tu parles, on choisit trois actes de tout repos, comme tu penses bien, où les décors se posent comme qui dirait tout seuls, et où surtout il n'y a pas trop de ces changements qui obligent, à chaque instant, le prolétaire conscient et alétre à quitter le bis-

**Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec**

tro où il fait sa manille une partie de la soirée... Et quand je songe, mon vieux Galupin, qu'il y a des députés qui ont demandé la suppression de la subvention de l'Opéra! Non! Mais faut-y être gourde!... L'Opéra, ce n'est pas du tout un monument du despotisme, comme disent des tourtes qui n'y connaissent rien. L'Opéra, c'est le modèle de l'organisation démocratique!... veux-tu que je te prévienne quand il y aura une place de libre dans les machinistes?...

—Ça rapporte?

—Trop!...

—Non! Et tu te plains?...

—Ça ne va jamais comme on voudrais!... Bref, ce soir, je montre l'Opéra à ma femme et aux enfants...

—T'as raison!... Faut connaître un peu tout... J'aurais pu te faire avoir des places de faveur, aux deuxième galeries. Nous en avons. Mais c'est pas mon jour de billets de faveur.

—Je te remercie, ça va sans ça... Seulement, toi qui es dans les grosses légumes, à ce que tu m'expliques, t'aurais peut-être pu faire changer la pièce de ce soir et mettre quelque chose de plus rigolo... Ça rit sur l'affiche, à ce qu'on m'a expliqué, mais pas dans la pièce.

—La Walkyrie!... Evidemment! Y a mieux comme pièce tordante! Seulement, pour faire changer ça, non!... Les camarades syndiqués aiment assez la Walkyrie.

—Rapport à la musique?

—Penses-tu! Rapport au boulot qu'est assez doux là-dedans. C'est une pièce tranquille somme toute, sans des tas de chichis et des apparitions et sans ce satané dragon à écailles vertes qui nous donne tant de coton dans *Siegfried*. Wagner, mon vieux, c'est la plaie du machiniste. Mais dans la Walkyrie, il s'est montré à peu près convenable. Alors, nous tolérons l'ouvrage. Il y a bien un peu de tintouin pour la course des nuages, mais ça n'est pas l'embrouille de Parsifal!...

—Ah! Il y a une course de nuages? fit Galupin intéressé. Est-ce qu'on peut parler?

—Non! On ne peut pas! La musique fait trop de bruit. C'est le grand défaut des pièces de Wagner: la musique. Ah! s'il n'y avait pas de musique, ça serait la perfection? Les chanteurs eux-mêmes ne s'entendent pas chanter. On entend un petit peu les chanteuses, parce que c'est plus perçant et que la femme a plus de gosier que l'homme. J'en sais quelque chose quand j'ai des scènes avec ma conjointe... Ma voix à moi ne monte pas... Mais dis donc, vieux Galupin, on serait peut-être mieux à causer devant un litron, chez le bistrot?

—Impossible, vieux Truffard!... J'attends quelqu'un! Mais ce soir, dans un anthrax (il voulait dire entr'acte), je passerai te voir dans les coulisses. Me laissera-t-on entrer?

—Tu parles!... Quelqu'un qui demanderait Truffard et qui ne serait pas introduit, mais ça ferait un incident européen!... Ça pourrait occasionner une grève générale dans les quatre subventionnés et peut-être même dans les théâtres municipaux. A ce soir, ma vieille noix!... Je vais planter le décor pour ce soir.

Et Truffard disparut. M. Colchester qui attendait

## PHOTOGRAVURE

### VIGNETTES

Pour impressions de luxe

Notre spécialité

S  
E  
R  
V  
I  
C  
E  
R  
A  
P  
I  
D  
E

Clichés de tous genres

Photographie

Stéréos

Dessin artistique

Croquis

Artistes experts

Personnel

compétent

Ouvrage de première qualité garanti

Prix spéciaux pour contrat

DÉPARTEMENT DE PHOTOGRAVURE

# L'ACTION SOCIALE

LIMITÉE

TELEPHONE: 2-8700

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

**\$1.50 et plus.**  
Plan Européen

Téléphones:

Bureau: Harb 4511  
Hôtel: Plateau 0752  
Hôtel: Plateau 0693

**Quand vous  
passerez à  
Montréal,  
inscrivez-vous à  
L'HOTEL  
PLAZA**

146-448, PLACE  
JACQUES - CARTIER  
MONTREAL

Entièrement à  
l'épreuve du feu.  
Licencié

**REPAS A TOUTE  
HEURE**

50 chambres avec bain.  
Service courtois et  
rapide  
**ALEX. JULIEN,**  
Propriétaire

## La Banque CANADIENNE NATIONALE

Capital versé et  
Réserve . . \$ 11,000,000  
Actif . . . \$150,000,000



**La grande banque  
du  
Canada français**



255 succursales au  
Canada. 215 dans la Pro-  
vince de Québec, 12 dans  
la Cité de Québec.



Filiale à Paris:

**La Banque  
Canadienne  
Nationale**  
(FRANCE)

14, RUE AUBER  
PARIS

Notre personnel est  
à vos ordres.

la fin du colloque se présenta alors avec le coupon de première loge qu'il venait de prendre à la location.

—Vous êtes cinq, dit-il, je ne pouvais donc moins faire que de prendre une loge de six places. Ce sont les plus petites des premières loges de face. A 19 francs la place, ça fait 114 francs.

C'était le prix d'avant-guerre. Mme Galupin s'étonna qu'on pût dépenser 114 francs de spectacle dans une seule soirée. Son mari lui jeta un coup d'oeil furieux, haussa les épaules et gémit:

—J'ai à lutter non seulement contre mon adversaire, dans ce pari de dépenser 18,250 francs par jour, mais contre ma femme qui ne peut s'adapter à la vie cossue!...

M. Colchester poursuivait:

—Vous auriez été une famille de douze personnes, vous auriez pu prendre une première loge d'entre-colonnes à 228 francs!

—C'était autrement avantageux!... convint Galupin. Mais vous me faites pousser une idée, Monsieur Colchester!... J'ai envie de faire venir du renfort de Poitiers, d'inviter un oncle, des tantes, des cousins et cousines à venir partager notre vie de luxe et à nous aider à dépenser mes 18,000 quotidiens. Ai-je le droit, d'après le contrat?

—Pleinement!... accorda M. Colchester.

—Alors, nous aurions de la famille sur le dos toute la journée, glapit Mme Galupin?

—Pendant un an! Oui!

—Jamais! décida Mme Galupin.

—Toi! fulmina Galupin, tu me feras perdre mon pari! Tu mets tout le temps des bâtons dans les roues!...

Il était temps de réintégrer la rue Coriolis pour s'y habiller et tirer des plans pour l'heure et l'endroit du dîner. M. Colchester héla un taxi. Tandis que la voiture roulait vers le quartier de la gare de Lyon, la petite Rose aperçut un magasin de jouets. Elle avait sucé toutes ses pastilles de menthe, elle cria:

—Oh! la belle poupée! Je la voudrais.

—Non, Mademoiselle, fit la mère. En voilà une fantaisie!

—Mais si, dit Galupin. Arrêtez! cocher!... Enfin! J'ai une fille qui a le goût de la dépense. Merci, mon Dieu!

La voiture à peine arrêtée devant le magasin, Galupin s'y précipita et ramena la poupée à sa fillette, rouge de plaisir. La poupée était énorme, habillée comme un bébé princier.

—Combien que t'as payé ça? demanda Mme Galupin.

—100 francs.

—Ah ça! Tu deviens fou.

—Ecoute fit Galupin, impatienté, toi Ernestine, si tu m'embêtes encore avec tes réflexions, je te paye un collier de perles de 20,000 balles. Est-ce que j'ai le droit d'après le contrat, Monsieur Colchester?

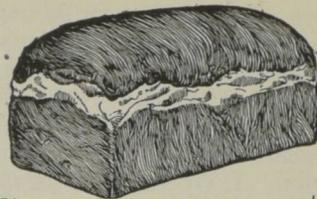
—Pleinement.

—Alors, tu vois. Tu comprends que j'en ai assez de me débattre pour dépenser ces 18,000 quotidiens et avec des retards qui me donnent la chair de poule.

—Moi, je voudrais bien un tambour, insinua Fernand, écarquillant ses yeux devant les splendeurs de la boutique à joujoux.

—Tu vas l'avoir.

—Galupin! cria Ernestine, outrée.



Boulangerie Modèle

**HETHRINGTON**

PAINS et  
PETITS PAINS

Biscuits,  
Pâtisseries, Gâteaux

GROS ET DETAIL

Livraison de ville et de  
campagne

Demandez nos listes  
de prix

**T. HETHRINGTON**

— Limitée —

358-364, rue St-Jean

Tél. 2-6636 -- Québec

LES  
**OBLIGATIONS  
D'UTILITÉS  
PUBLIQUES**

SONT LES

**PLACEMENTS**

DU JOUR

**Valeurs de choix**

**Rendement  
Intéressant**

Demandez notre liste

**LE PRÊT  
MUNICIPAL**

Limitée

Banquiers en Valeurs  
de Placements  
72, Côte de la Montagne  
Tél. 2-3300. QUEBEC

**Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec**

Mais Galupin était déchaîné. Il revint avec un énorme tambour et son baudrier et dit :

—J'en ai été quitte pour 25 fr. 95.

—Galupin!... Tu vas me donner une maladie de coeur, supplia la malheureuse femme. Je t'assure que tu me donnes le vertige. On ne peut pas passer comme ça d'une époque où je regardais à un sou à une autre où tu fais valser l'argent comme une poignée de confettis. Le coeur m'en bat, ma parole. J'ai le tourbillon! comme si je tombais du haut d'un clocher pour venir m'écraser par terre.

—Eh bien! pour te dresser, ma bonne, je vais te coller un collier de 20,000 pour tes débuts à la "Grande Opéra". Je veux rattraper mes deux jours d'un coup. Chauffeur, rue Coriolis, à présent.

Dans le fracas des vitres du taxi, Bernard déclarait, faisant la moue :

—Alors, quoi, papa, moi, j'ai rien?

—Qu'est-ce que tu veux, toi?

—Je voudrais une paire de patins.

—Pourquoi faire, imbécile? On part pour Nice, un pays chaud. Tu veux patiner sur quoi donc? Ah! t'es bien comme ta mère, t'as pas le sens de la dépense utile.

—Tu peux causer, dit Mme Galupin.

On passait devant une bijouterie. Irrité et fort de la puissance maritale, Galupin fit arrêter le taxi et ordonna à sa femme :

—Entre là-dedans, et choisis-toi un collier à hauteur. Monsieur Colchester, veuillez donner 20,000 balles à Mme Galupin, qu'elle se familiarise avec les gros achats. Faut un apprentissage en tout, ça, je le conçois.

M. Colchester déféra à l'invitation. Trésorier de Galupin, il était porteur de la somme que celui-ci devait dépenser dans la journée avec le reliquat de la veille. Il mit donc dans la main de Mme Galupin une liasse de billets en lui disant :

—Comptez. Il y en a vingt.

—Ah! Pourquoi faire? dit-elle.

Elle descendit et gagna la bijouterie. Elle n'y resta pas longtemps et revint, portant au cou un collier magnifique de perles étonnamment grosses.

—A la bonne heure! fit Galupin.

—V'là la monnaie, dit-elle en remettant à M. Colchester une liasse sensiblement aussi grosse que celle qu'elle avait reçue de lui.

M. Colchester compta :

—Mais, fit-il, étonné, vous me rendez presque tout.

—Je vous crois, fit-elle. J'ai eu ce machin-là pour 14 fr. 95!

—Comment! tonitrua son mari. Alors, c'est du faux!

—Ils ont de tout, là-dedans, du vrai, du faux... répondit Ernestine.

—Et pourquoi que t'as pas pris du vrai?

—Parce que je trouve le faux aussi joli. C'est tellement bien imité! Et puis, parce qu'il y a des choses qui sont plus fortes que moi... Dépenser des billets de mille pour un collier, ça me crève le coeur.

—Puisque je te disais que tu pouvais le faire, fit Galupin.

—C'est pas une raison. Tu me dirais de tuer quelqu'un, ça ne serait pas une raison que je le fasse. Et justement, ça me fait autant de jeter de l'argent par les fenêtres que l'idée de tuer quelqu'un. C'est

## Songez dès maintenant



à faire exécuter  
vos réparations  
sur vos  
**FOURRURES**

Profitez de la saison moins active pour bénéficier des prix réduits, alors que nous pouvons également y apporter un soin encore plus délicat. : : : :

**Confection, remodelage, fourrures  
de cou, etc.**

Entrez nous voir. Vous y trouverez votre profit.  
Satisfaction assurée. Travail exécuté  
sous la direction personnelle de M.

# Uldéric Bédard

Marchand-Manufacturier de fourrures

244, rue Richelieu, Québec, -- Tél.: 4892

Fondée en 1867

*Fourrure de qualité à prix moyens.  
Rayon moderne d'articles pour hommes.  
Coiffures pour petits garçons.*

Demandez notre catalogue  
DE FOURRURE

## J.-B. LALIBERTÉ (limitée)

145, RUE ST-JOSEPH, 145  
QUEBEC

Tél.: Atelier 2-8715

Une visite est sollicitée

## JOSEPH HEBERT

ELECTRICIEN LICENCIÉ

Ferblantier, Plombier, Electricien-Licencié

— Poseur d'Appareils à Eau Chaude —

45, RUE DU PONT,

— QUEBEC.

## ROBERT TAVARAS

Professeur de chant

### NILLY TAVARAS

Professeur de piano

695, RUE ST-VALIER, QUEBEC

Téléphone: 3-2877

**Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec**

**R.-ERNEST LEFAIVRE, L.I.C.L.A.**

Successeur de Lefaiivre & Gagnon  
 Bureau: 147, COTE DE LA MONTAGNE, Québec.  
 Syndic Autorisé, Comptabilité.  
 Liquidateur de Faillites, Etc.

**IMMEUBLES**

**ARTHUR MARCOTTE, Représentant**

Les plus fortes compagnies d'Assurances

AUTOMOBILES	MALADIES
ACCIDENTS	GLACES
GARANTIE	VOL
FEU	VIE

Responsabilité Générale

**BUREAUX:**

84, RUE ST-PIERRE  
 Tél.: 2-1290

296, rue ST-JEAN  
 Tél.: 2-1564

**EUG. LECLERC, Limitée**

EUG. LECLERC, Président et gérant.  
 J.-ALF. COOK, Secrétaire-Trésorier.

— ASSURANCES —

FEU - VIE - VOL - ACCIDENTS, ETC.  
 EDIFICE QUEBEC FIRE ASS.

**81, rue St-Pierre - QUEBEC**

TELEPHONE: 2-8426 — LE SOIR 6713

**CUISINEZ AU  
GAZ**

Chaque jour il se consacre à l'ordinaire bien des heures dans des cuisines chaudes à étouffer. Pourquoi ne pas moderniser sa cuisine en y faisant installer un poêle à gaz. Il suffit alors d'approcher du brûleur une allumette enflammée et tout est prêt pour la cuisson.

PAS DE POUSSIÈRE,  
 PAS DE CENDRES,  
 PAS DE MISÈRE.

**QUEBEC POWER Company**

comme qui dirait un crime du même genre. Je suis faite comme ça. Tu n'y pourras rien.

—C'est bien malheureux, dans ma situation, déclara Galupin. Une autre fois, je ne te laisserai plus aller seule dans les bijouteries.

Le taxi était reparti vers la rue Coriolis. L'ancien graisseur de wagons ronchonnait:

—Je suis tout seul pour lutter!... Tout seul!... Je voudrais dépenser et je ne le peux pas... Je tombe sur une femme qui ne peut pas dépenser... Et il me faudrait une gâcheuse! Jamais je n'aurai eu de chance!...

M. Colchester était pensif. La perspective de passer une soirée à l'Opéra avec une famille si peu préparée à un passetemps assez représentatif, en somme, et un peu solennel n'était pas sans l'inquiéter. Il examinait par où pécherait le plus, dans leur aspect extérieur, ces cinq spécimens du prolétariat parisien. Soudain il pensa aux souliers. Les Galupin étaient chaussés d'une façon déplorable.

—Monsieur Galupin, dit Colchester.

—Quoi? Monsieur Colchester.

—J'ai une occasion de dépenses pour vous. Je ne devrais pas, car je trahis les intérêts de M. Durand, mais il serait le premier à m'approuver, car il est beau joueur. Vous n'avez pas acheté de chaussures pour l'Opéra.

—C'est juste!... Faut des chaussures spéciales, pour l'Opéra, comme pour le tennis, pas vrai?

(A suivre)

Téléphone: 2-2112

**Docteur Gustave Ratté**

CHIRURGIEN-DENTISTE

**139, rue St-Jean, - QUEBEC**

**Avez-vous soif? Les Bières et Porter**

**B O S W E L L**

constituent les breuvages les plus rafraîchissants.

Excellents, sains et purs.

**LE CHOIX POPULAIRE des VRAIS CONNAISSEURS !**

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



A la page 4, plusieurs recettes utiles  
sont publiées avec lesquelles l'on peut  
faire des mets délicieux en employant  
les essences "SUPREME".



# ESSENCES SUPREME

POUR OBTENIR UNE SAVEUR EXQUISE  
Employez les Essences "SUPREME"  
DANS LE :  
Sirop, Sucre à la crème, Crème Glacée,  
Gâteaux, Gelées, Blanc Manger.

Les Essences "SUPREME" Entr. Québec  
Fabriquées par :



Avec l'essence d'érable "SUPREME"  
vous ferez un sirop de table délicieux,  
équivalent sinon meilleur au vrai sirop  
d'érable. Recettes faciles à la page 4.